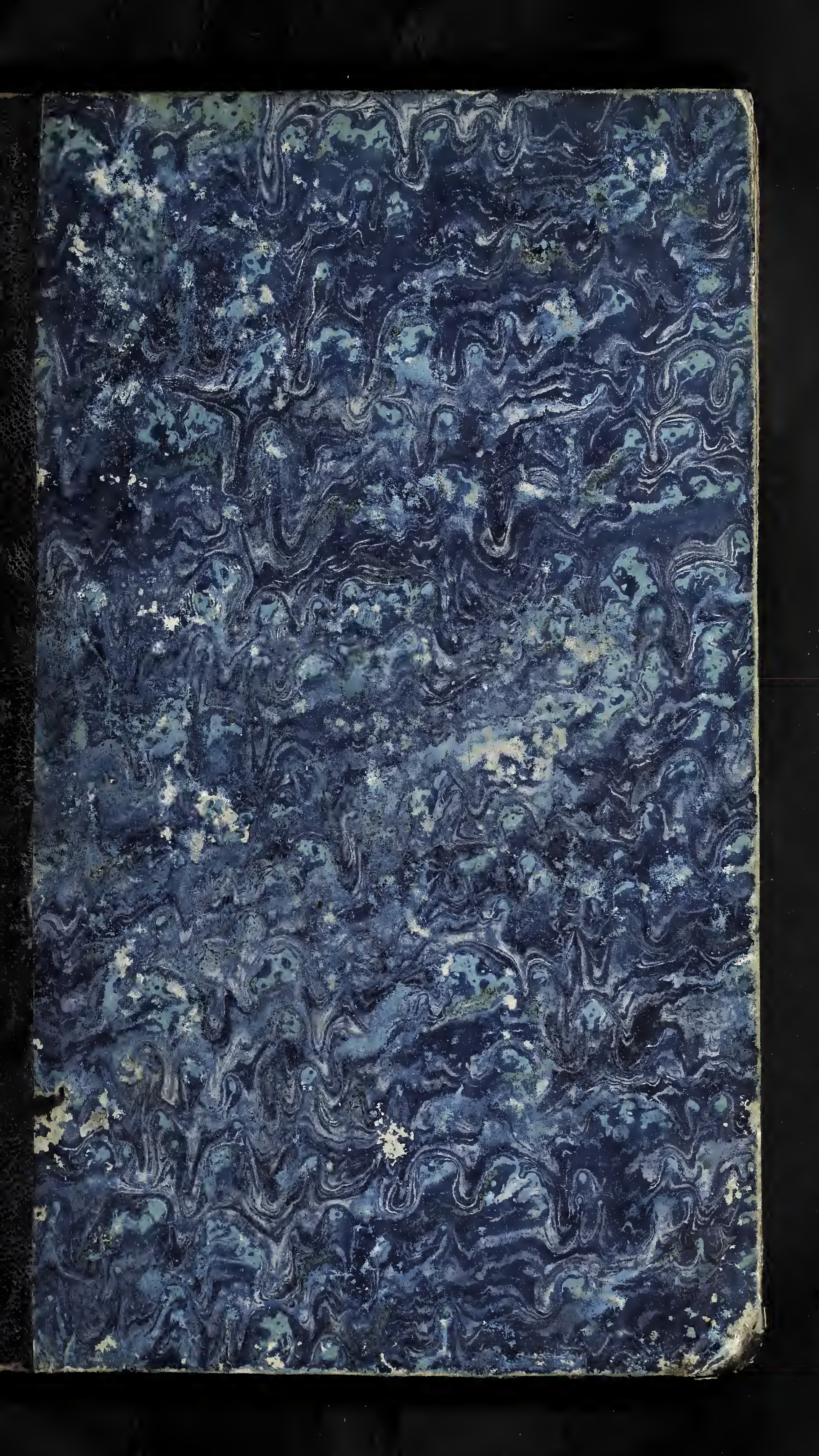
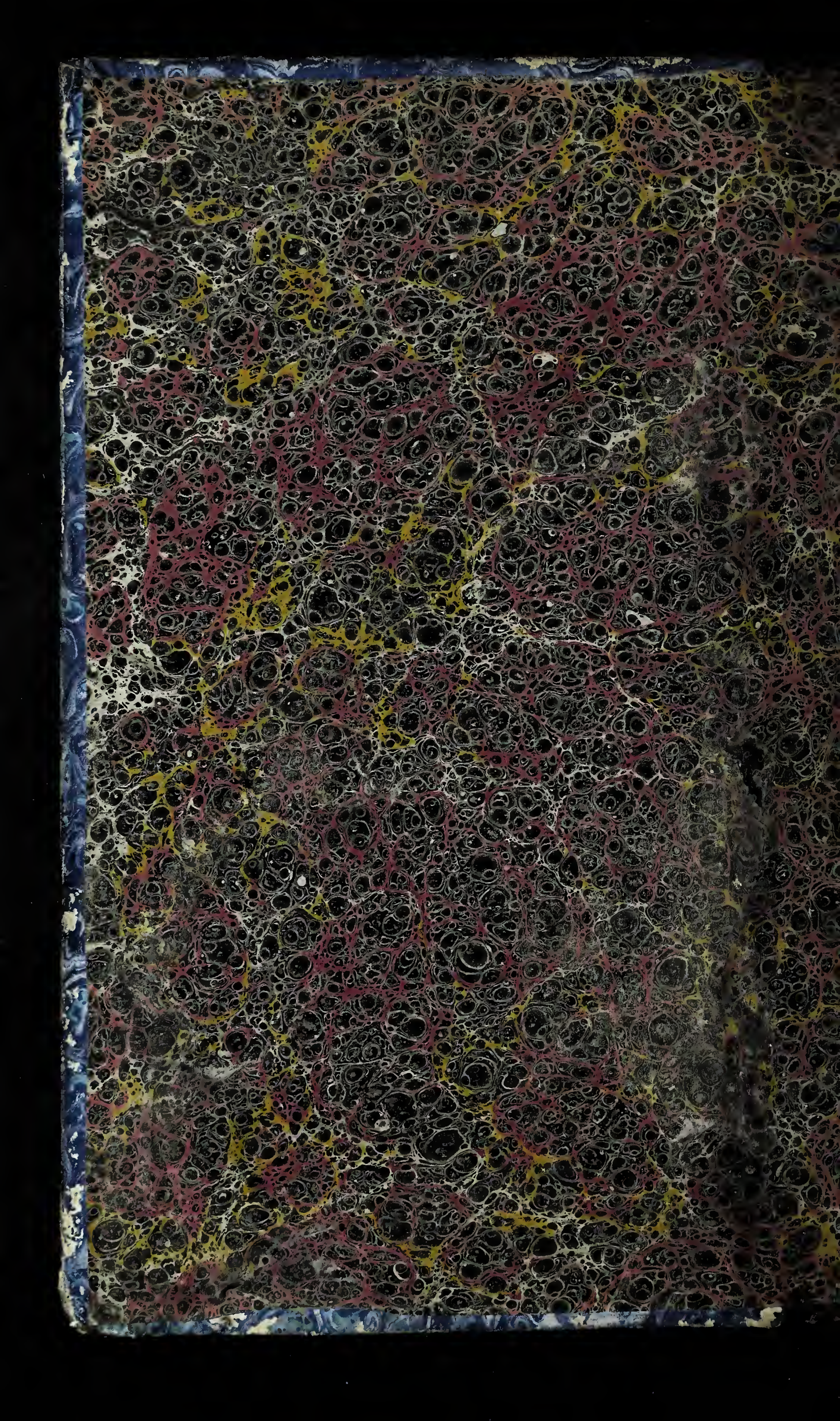
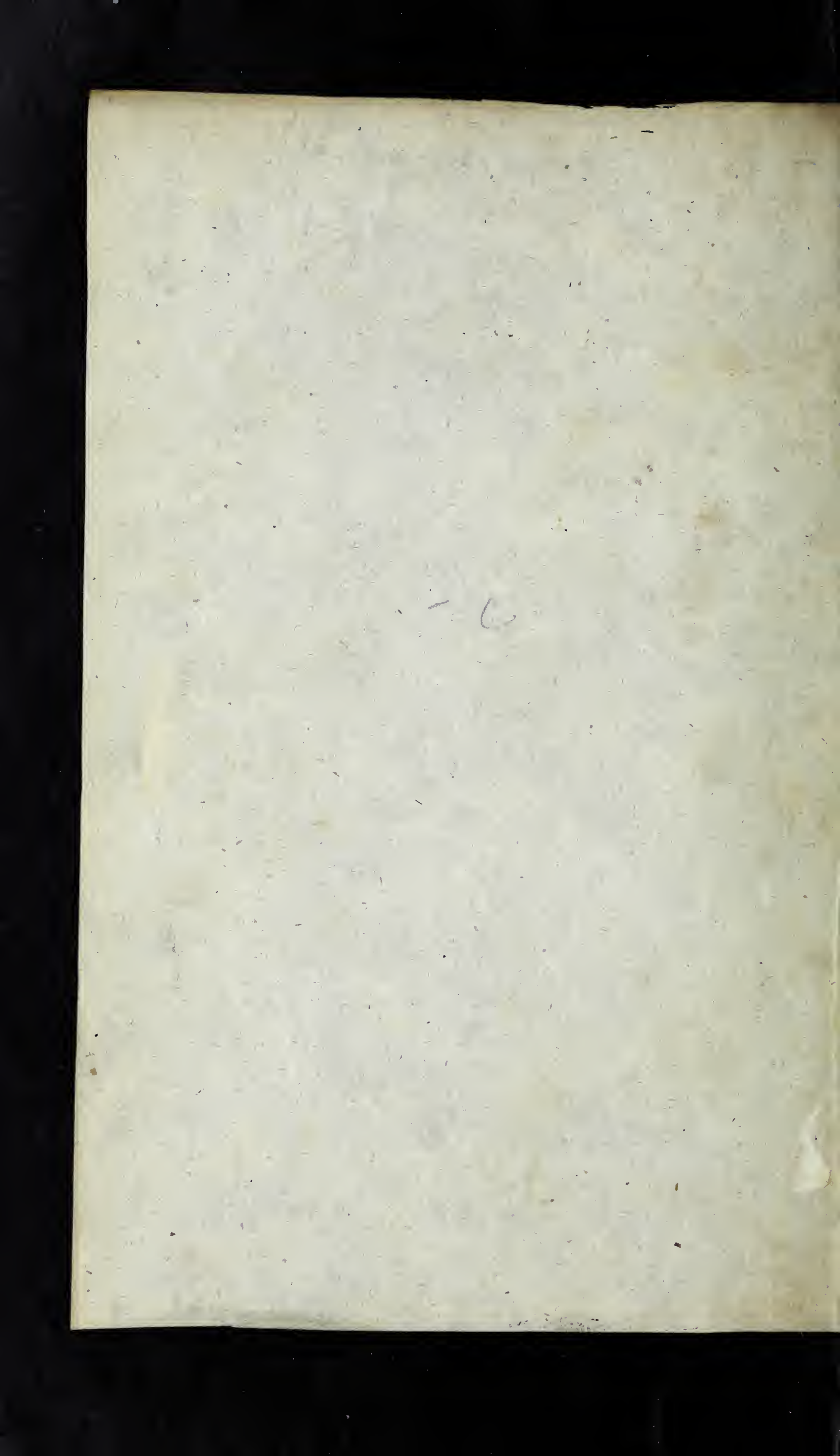








L'ORATEUR
DU
GENRE-HUMAIN.

L'ORATEUR

DU GENRE-HUMAIN,

OU

DÉPÊCHE DU PRUSSIEN CLOOTS,

AU

PRUSSIEN HERTZBERG.



A PARIS,

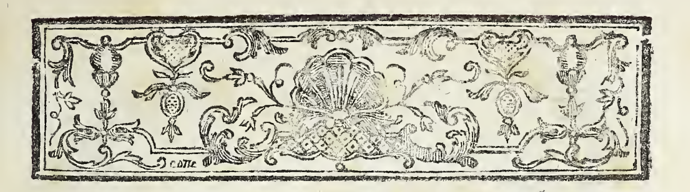
Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal.

1791.

L'an deux de la rédemption.



Le bonheur, dans chaque individu, c'eſt la paix de l'ame, & cette paix naît du témoignage qu'il ſe rend de ſe conduire par les règles de la juſtice. Ces tyrans, ces ambitieux dont la multitude admire la proſpérité, gémiſſent en ſecret ſous le poids de l'adminiſtration à laquelle ils ont la lâcheté inſenſée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice & les remords? Mon cher Ariſtas, que cette apparence de proſpérité, qui n'environne que trop ſouvent le vice, ne vous ſcandaliſe pas. L'élévation des méchans faiſant à la fois leur châtiment, & celui des peuples qu'ils gouvernent & qui les élèvent, eſt au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'eſt attaché qu'à la vertu. *Entretiens de Phocion*, pag. 58



L'ORATEUR
DU GENRE-HUMAIN,
OU
DÉPÊCHE DU PRUSSIEN CLOOTS,
AU
PRUSSIEN HERTZBERG.

Je vois cette ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
BRUTUS.

JE l'avois prévu, la fameuſe ambaſſade qui rendit hommage, au nom de l'univers, à l'aſſemblée nationale de France, eſt une des époques remarquables de la plus étonnante des révolutions. Un événement ordinaire, indifférent, ne m'auroit pas attiré la malveillance de toutes ces plumes anti-patriotiques, anti-gallicanes. Les ſéances du 4 août & du 19 juin,

de l'an premier de la liberté, laiſſent un ſouvenir amer aux hommes pervertis, & un ſouvenir aimable aux hommes régénérés. La trompette que j'embouchai dans le ſanctuaire de la convention nationale, électriſa tous les eſprits: & l'éloquence d'un ſeul homme détermina l'ordre du jour, briſa les fers de la place des Victoires & le blaſon de toute la chevalerie françaiſe; voilà mes crimes chez les Satrapes, voilà mes titres chez les nations. Je m'attendois au courroux des méchans; ils me lanceront des fuſées, mais je leur lancerai la foudre: & la même voix qui tonna le 19 juin, tonnera ſur eux juſqu'à la mort. De quelque hauteur qu'on veuille m'accabler, je ſaurai m'élever au-deſſus des ſuperbes. La cauſe du genre-humain me rendra toujours éloquent. Je frapperai juſte & fort: on eſt vigoureux avec la raiſon, on eſt invincible avec la vérité. Une fierté républicaine m'inſpire le mépris des tyrans. On m'attaque, je cours aux armes, & mon arſenal étoit préparé longues années avant la révolution. Dieux immortels, augmentez l'horreur que mon nom inſpire aux fauteurs de la tyrannie!

J'ai lu, Monſieur le Viſir, ces mémoires académiques où vous n'offenſez pas moins la na-

tion Françaiſe que la langue françaiſe : votre proſe bleſſe l'oreille, & votre logique bleſſe la raiſon (1). Eſt-ce bonhomie ou méchanceté de vouloir renverſer les droits de l'homme &

(1) Ce n'eſt pas dans le ſens du puriſme que je critique le ſtile de mon aggreſſeur. Voyez à la ſuite de cet écrit, une ſortie contre les Puriſtes. M. Hertzberg devroit étudier l'idiôme des Turcs, il y réuſſiroit mieux que dans l'idiôme des Français. L'ambaſſadeur, que la Porte lui envoie pour éblouir les eſclaves, donnera de bonnes leçons de grammaire au curateur de l'académie de Berlin, dont la reconnoiſſance éclatera par un beau panégyrique du gouvernement Ottoman. Les éloges de l'ambaſſade Turque nous vengeront du *mémoire* contre l'ambaſſadeur du genre humain. Je ſuis dans la même poſition avec mon viſir chrétien, que Jean-Jacques lorſqu'il apoſtrophe ſon muphti baptiſé, en ces termes énergiques: *pourquoi faut-il, monſeigneur, que j'aie quelque choſe à vous dire ? quelle langue commune pouvons-nous parler ? comment pouvons-nous nous entendre, & qu'y-a-t-il entre vous & moi ?*

Pour ſe former une idée de la mal-adreſſe du Hertzberg, il faut lire le réſumé de ſa diatribe contre moi, ou plutôt contre la France. Il déſavoue au nom de la *nation Pruſſienne*, les principes éternels de la nature dont j'ai fait retentir les voûtes de l'aſſemblée Françaiſe, avec *la trompette qui ſonna la réſurrection d'un grand peuple.* Ce déſaveu eſt plaiſant dans la bouche d'un homme qui impoſe ſilence à ſix millions de co-

les principes d'une conſtitution libre, par de vieux préjugés, une vieille routine, une politique étroite, un jargon miniſtériel? Vous avez cru ſervir la cauſe des tyrans, & vous aug-

---

lons, avec 200 mille ſatellites du deſpotiſme. Hertzberg entouré d'eſclaves, ne conçoit pas qu'un Pruſſien puiſſe élever ſon ame à la dignité de l'homme; & il en conclut gravement que je ſuis né dans une république. Il me fait trop d'honneur; je *naquis* eſclave dans ma maiſon de *Génadenthal*, *Vallis-gratiæ*, près de Clèves. A la vérité, cette belle province n'eſt pas auſſi abrutie que celle de Poméranië, où eſt né *Thamas* Hertzberg. Les Clévois portent impatiemment le joug de Berlin; ils ont des *nuques hollandoiſes*, diſoit le ſecond roi de Pruſſe. Ce monarque cheval voulut introduire le régime poméranien dans les provinces de Cléves & de la Marck; mais, un beau matin, une émigration ſpontanée laiſſa toutes les charrues veuves, & Néron fut contraint de capituler avec nos payſans. Depuis ce temps-là, les Janiſſaires de Potzdam ne viennent plus attacher le fatal collier rouge aux enfans des Clévois; mais ils s'en dédommagent par des vexations ſourdes, par des impôts exorbitans & arbitraires. Nous fûmes cruellement rançonnés dans la guerre de ſept ans, par les ariſtocrates qui commandoient les armées Françaiſes; malgré cela, nous regrettâmes les Français, tellement leur férule nous paroiſſoit moins ſanglante que celle d'un Hertzberg. Patience, que la guerre ait lieu maintenant, & nous ſecouons le joug poméranien ou béotien, ſans retour. Remar-

mentez le mépris des hommes pour les rois. Votre académie approuve vos écarts, & nos citoyens désapprouvent votre jactance. Vous êtes mal informé & mal intentionné: & vou-

---

quez la dérision du Visir, qui me fait naître en Hollande, qu'il a envahie, ravagée & réduite en servitude. Les heureux Bataves sont devenus des malheureux prussiens. La plaisanterie est atroce. Ah! si le monstre me tenoit, il feroit valoir à Spandau mon titre d'esclave prussien, titre dont j'ai lavé la honte par les fiers accens de l'homme rendu à lui-même, & en chantant mon *in exitu Israël de Egypto*, *& domus Jacob de populo barbaro.* Ecoutons les balourdises de l'ennemi de l'humanité; « la conduite de la *nation Prussienne* a donné à cette scène comique la plus formelle désapprobation. *Elle* a été indignée de voir qu'un homme qui ne lui appartient point & qui est de naissance hollandoise, eût osé arbitrairement représenter une nation qui n'étoit rien moins que disposée à le charger d'un tel rôle, & *elle* a reclamé contre cet attentat fait à la verité & au droit des gens. La *nation Prussienne* connoit aussi bien que tout autre pays de l'Europe, les droits des citoyens & des hommes; mais *elle* connoit essentiellement la science des gouvernemens; *elle* sait que les hommes en renonçant à l'état de barbarie, se sont réunis en corps de société pour y trouver la paix sous la puissance & sous la protection de la *loi*; *elle* sait sur-tout que le bonheur général d'un empire dépend de la soumission à l'autorité *conférée & reconnue*, & que méconnoître l'une, c'est

ſant prendre un ton tragique à Berlin, vous nous donnez la comédie à Paris. C'eſt rendre ſervice à la France ; car, tout en riant de vos bévues & de vos incartades, on fait une

---

» anéantir l'autre pour vouer un empire à l'infortune ». Ces phraſes académiques ne ſont rien moins que civiques. Une nation déſapprouver la *déclaration des droits de l'homme*! Le blaſphémateur Hertzberg a voulu parler de ſes commis, de ſes complaiſans, de ſes mouchards, de ſes princes, de ſes barons, de ſes sbirres. Je me fais gloire du déſaveu de cette canaille chrétienne. Il y a gros à parier que le peuple pruſſien ne choiſira pas ſes oppreſſeurs pour les interprêtes du vœu national. Le dragoman Hertzberg ſe fera careſſer à la cour & à l'académie, mais on le lapideroit au *forum*. Vous ne ſerez pas toujours muet, peuple pruſſien ; vous avouez tacitement ma miſſion univerſelle, reconnue authentiquement par toute la France ; *miſſion gravée en chiffres ineffaçables dans le cœur de tous les hommes*. Aucun français n'oubliera ma prophétie, dont l'accompliſſement eſt inévitable. *Vous verrez*, ai-je dit le 19 Juin, *vous verrez, meſſieurs, dans votre cortège, des hommes libres dont la patrie eſt dans les fers, dont la patrie ſera libre un jour par l'influence de votre courage inébranlable, & de vos loix philoſophiques*. Les applaudiſſemens de l'aſſemblée nationale ont été le prélude des applaudiſſemens de l'univers. Tous les Hertzberg friſſonnent de peur, tous les peuples treſſaillent de joie; aucun ſophiſme n'obſcurcira l'éclat de mon triomphe. Les démophages ne changeront pas la nature des choſes ;

réfléxion profonde ſur le vice radical des gouvernemens arbitraires, où l'ignorance & la per-

---

ils emprunteront l'éloquence factice de Boſſuet, pour nous appeller les *enfans de la révolte*; mais avec l'éloquence naturelle, nous nous ferons reconnoître pour les enfans légitimes de l'inſurrection. L'ignorance, la cécité des cours étrangères eſt ſi profonde, que je ne ſerois pas ſurpris que Hertzberg, à l'inſtar du canton de Fribourg ne s'imaginât que ſon obſcur Antipater, ſucceſſeur d'Alexandre, ne pût obtenir une influence criminelle chez nos Athéniens; mais qu'il eſſaye de demander ma tête, & il verra ſi je ſerai forcé de m'aller donner la mort dans le temple de Neptune à Calaurie. Les Français immoleroient plutôt tous les ambaſſadeurs des tyrans, que de ſouffrir qu'on portât la moindre atteinte à la perſonne ſacrée de l'ambaſſadeur des nations. Je ne tomberai pas entre vos mains, bourreau de la macédoine, mais vous tomberez entre les nôtres, & le genre-humain ne ſera plus outragé impunément.

Sachez, Hertzberg, que je ſuis le repréſentant de toutes les nations qui ont le malheur de ne pas jouir de nos dix-ſept articles fameux. Faut-il t'apprendre, Hertzberg, « que toute ſociété dans laquelle la garan» tie des droits n'eſt pas aſſurée, ni la ſéparation des » pouvoirs déterminée, n'a point de conſtitution: » & tu prétendras, vil Séjan, être l'organe de la nation pruſſienne? Tu méconnoitras le Plénipotentiaire que les nations opprimées béniſſent ſilencieuſement, en attendant le jour bruyant de la manifeſtation ſouveraine?

fidie d'un miniſtre affoibliſſent & déshonorent l'état impunément, ſans que le ſultan s'en apperçoive & que le peuple en murmure. De lâches flatteurs, des courtiſans avides, des académiciens ſoudoyés parfument la cour & le cabinet d'un encens qui dérobe au prince la vue des calamités publiques, & l'odeur des cadavres dont l'atmoſphère du deſpotiſme eſt infecté. On faſcine les yeux au monarque, on engourdit la nation, & cette tranquillité mortelle eſt chantée par un viſir dans une académie! La turbulence, l'activité d'un peuple qui ſe régénère, eſt peinte avec des couleurs ſombres: & il réſulte de cet inſidieux parallèle, que la ſervitude eſt préférable à la liberté. Il me ſemble entendre un maniaque s'écrier du milieu d'un immenſe cimetière: « ah! qu'il fait bon ici! la paix régne parmi ces oſſemens, aucun mort ne trouble le repos de ſon voiſin; mais dans la ville le bruit vous étourdit. Quelle joie, quelle agitation! les vivans ſont inſupportables. Je préfère le charnier à la ville, je n'aurai pas d'autre habitation que mon tranquille charnier. » Monſieur Hertzberg, vous ne reſſemblez pas tout-à-fait à ce maniaque; car vous êtes un foſſoyeur qui en contemplant ſon clos, oublie l'horreur du lieu funèbre, pour ne ſonger qu'au

profit qu'il en tire. Mais ſongez que les foſſoyeurs ſont enterrés à leur tour, & quelquefois avant leur tour. Le vôtre ne tardera pas à venir, ſi vous continuez à vouloir étendre le charnier du Brandebourg vers l'embouchure de la Viſtule, comme vous l'avez étendu vers celle de l'Amſtel. Prenez-y garde, les morts reſſuſciteront, & malheur aux aſſaſſins! Vous avez de bonnes raiſons pour redouter cette réſurrection; c'eſt pourquoi vos raiſons contre la France ſont ſi mauvaiſes. La crainte n'eſt jamais une excellente logicienne. Défiez-vous de vos entours & de vos eſpions; ces gens-là veulent vous perdre; les uns vous conſeillent mal, & les autres vous inſtruiſent mal.

Votre ſingulier *mémoire* pouvoit vous être utile dans l'obſcurité du palais. Votre maître n'auroit eu aucun moyen d'en connoître les fauſſetés & les parallogiſmes. Et ne voilà-t-il pas le démon de la gloriole qui s'empare du Hertzberg; Et l'académie d'applaudir, & les échos de répéter les aſſertions miniſtérielles pour tromper les ſots, pour encourager les fripons, pour être la fable du public éclairé de l'Europe! Les étrangers doutoient de la fidélité d'un portrait dont l'original joue un rôle ridicule dans la *correſpondance ſecrette de Berlin*; mais la dernière production du miniſtre-académicien achève la pein-

ture du *petit homme* de notre grand Mirabeau (2). Dites-nous, Visir, puisque votre cause est si bonne, puisque votre plume est infaillible, pourquoi ces cachots, pourquoi ce fatal cordon, & cette coupe non moins affreuse? Est-ce avec vos discours académiques que vous avez ravi la liberté aux Hollandois? est-ce avec des argumens que le peuple souverain de la Prusse & celui de la Hollande sont retenus dans les fers? & vous osez lutter contre la France avec les armes de la raison! comme si le ciel & la terre & le cœur humain n'étoient pas empreints des emblêmes de la liberté. Nous avons brisé les écussons de la féodalité, & vous ne briserez jamais l'écusson de la nature. Les portes d'Amsterdam ont plié sous la hache de vos légionnaires-bourreaux; des victimes innombrables ont expiré dans les tourmens; mais le feu sacré n'est pas éteint dans l'ame des Bataves. Une foule de Brutus & de Cassius ont survécu aux désastres de Pharsale & de Phi-

(1) Pour cette fois-ci M. Hertzberg n'a pas osé imprimer son œuvre académique, dont il a eu l'imprudence de donner une édition verbale : & grace à l'excellente mémoire de ses auditeurs, il n'échappera point aux étrivières de la critique.

lippes. Un nouveau ſigne réveille leur courage ; & n'eſpérez pas, tyrans de Potzdam & de la Haye, que le ſuicide vous délivre de nos modernes Catons : ſachez qu'on lit ſur la lame de leurs épées, ces mots terribles : *le 14 juillet* ; mots expreſſifs, que vous ne comprendrez que lorſqu'ils entreront dans votre cœur avec le glaive de la vengeance nationale (1).

La politique du Hertzberg, & comme miniſtre & comme particulier, n'eſt pas très-ſaine : la voix d'une favorite, ou celle de la vérité peuvent le perdre demain, & le mettre dans la néceſſité de demander un azile à ces mêmes Français dont il calomnie la ſageſſe. Un vice-tyran diſgracié eſt trop heureux de recourir à la ſauve-garde des peuples libres. Hertzberg en tombant à Berlin, voudra ſe relever à Paris : il ſera le premier à me remercier de la réfutation de ſes ſophiſmes. J'implore d'avance pour lui la généroſité des Pa-

(1) Je ne déſeſpérai plus de la république de Hollande, lorſque le 19 juin, parmi toutes les nations de la terre au nom deſquelles je haranguai l'auguſte ſénat Français, je me vis entouré de vertueux & illuſtres magiſtrats bataves, tels qu'un comte de Boetzelaer, un baron Van de Pol, un Abema, un Van-Staphorst, &c. L'annonce de ma GRANDE PENSÉE cauſa un mouvement ſi honora-

risiens : mais comment Frédéric-Guillaume lui pardonnera-t-il un jour son incurable anglomanie? à moins de faire preuve d'une imbécilité complete, on le soupçonnera d'aimer l'or

---

ble chez les étrangers résidans à Paris, que je fus obligé d'écarter (faute de place à la barre) plusieurs personnes infininiment recommandables. Ceci redressera l'erreur d'un transfuge éhonté, d'un prétendu *Quintius Capitolinus* qui vient nous apprendre du fond de la Suisse, *qu'une troupe de jongleurs vêtus d'habits de théâtre, paroît au milieu de vos représentans comme si elle alloit monter sur les tréteaux; ils s'annoncent pour les ambassadeurs du genre humain. On les écoute, on leur répond, en insultant tous les peuples & tous les rois; on leur dit, comme autrefois le sénat de Rome aux ambassadeurs de Porsenna, d'aller raconter à leurs maîtres ou à leurs concitoyens ce qu'ils viennent de voir & d'entendre. Chacun d'eux en sortant va déposer le masque & recevoir le salaire du rôle qu'il vient de jouer, & l'on vous répète que l'univers se prosterne devant vous.* page 24. Voilà comme le sieur Lally s'imaginant commenter Tite-live, se rend colporteur de nos vils folliculaires aristocrates. Par notre zèle patriotique & notre constance imperturbable, de pareils historiens sont maintenant *alali* & de *la lie.* L'effet prodigieux que mon ambassade produisit dans l'assemblée & hors l'assemblée, dans la capitale & les provinces, ne servit pas peu à l'avancement de la constitution & à l'abattement de l'aristocratie. Les hoquets des agonisans ne m'étonnent point.

britannique: & ces guinées ſorties de la tour de Londres pourroient fort bien procurer à Hertzberg les entrées de la tour de Spandau. L'alliance avec l'Angleterre étoit utile avant la

---

Les ſaillies inciviques contre la ſéance du 19 juin, formeroient un gros *in-folio* qui ne mériteroit pas d'autre réfutation que la réponſe ironique de Voltaire: *j'ai reçu, monſieur, votre nouveau livre contre le genre-humain; je vous en remercie.* On prétend que la cabale Necker fut outrée de ma démarche ſalutaire, parce qu'un brevet de *duc* devoit être expédié, huit jours plus tard, en faveur de la fille du banquier génevois. Et le roturier Necker d'écrire contre un décret anti-féodal qui déjoue l'ambition ſubalterne de la fille & de la mère. Jugez comme on étoit bien reçu dans cette maiſon, en vilipendant la nation & les nations. Nous ſommes victorieux, oublions les injures: ce ſeroit une lâcheté, une petiteſſe, de faire attention aux blaſphêmes des foux, des malades & des vaincus. Le ſuffrage d'un ſeul patriote a toujours préſervé mon cœur des bleſſures de l'hydre dont nous voyons rouler les têtes dans les abîmes du néant. On me calomnioit ſous quelques plafonds peints; mais on me béniſſoit par-tout ailleurs. Je reçus des adreſſes patriotiques de toutes les régions de la Gaule & de l'Europe; & pluſieurs pruſſiens arrivant en France l'été dernier, furent accueillis avec diſtinction, à l'honneur de l'orateur pruſſien français. M. Oelsner, entr'autres, ſe rendant de Lauſanne à Paris, fut complimenté par un ſimple ſoldat des troupes de ligne en

révolution de France ; mais actuellement, c'eſt conduire la Pruſſe vers un précipice, c'eſt vouloir la noyer dans la mer, que de s'obſtiner à careſſer une puiſſance maritime dont l'électorat

---

Franche-Comté. Ce brave militaire lui lut toute ma harangue, dont il tenoit une copie manuſcrite, quoique plus de 500 mille exemplaires imprimés en fuſſent répandus dans le royaume.

Je cite l'anecdote de ce ſoldat français, pour faire honte à certains français, & pour apprendre aux étrangers quel eſprit anime la première nation de l'univers : ce trait vaut un tableau. La voix libre de toutes les nations ſe fera entendre un jour dans le monde entier; elle prononcera ſur mes hoſtilités contre les tyrans; & nous verrons ſi l'accueil de l'aſſemblée nationale de France, m'attirera les anathêmes de l'univers délivré. La démarche prophétique du précurſeur de la délivrance des ſouverains opprimés, fera époque dans les faſtes du monde. Les hiſtoriens qui n'en parleront pas dignement, ſeront de mauvais hiſtoriens ; & les chantres de la révolution françaiſe qui négligeroient ce vaſte épiſode, ſeront de mauvais poëtes.

Un de nos poëtes aimables a mis au bas de mon portrait :

> Hors des loix & des mœurs, il nomme avec fierté
> Tout ſouverain, tyran, tout culte, idolâtrie.

On demande s'il n'eût pas mieux valu mettre : tout *monarque*, tyran, &c. car un *ſouverain* n'eſt point tyran. Mais il y a d'autres tyrans que les monarques;

d'Hanovre répond, & de narguer la France, l'Autriche & la Ruſſie qui, ſemblables à la baleine, feroient chavirer, d'un coup de queue, la barque pruſſienne. Sans accuſer Hertzberg de recevoir, ni des guinées, ni des ducats, j'explique ſes fauſſes démarches, par la manie de maintenir le faux ſiſtême ſtadhoudérien. Toute ſa politique tourne ſur le pivot de la Haye, au lieu de tourner ſur le pivot de Berlin. Plaignons les paſſagers d'un navire dont le pilote ne dirigeroit le gouvernail, que d'après la manœuvre d'un navire étranger. Vous voulez retenir la Hollande ; gare que la Pruſſe ne vous échappe. La leçon eſt donnée, l'occaſion ſe préſentera, & les couleurs de l'hôtel-de-ville de Paris, déjà triomphantes ſur les Alpes, les Pyrénées, les Voſges & l'Atlantique, ne tarderont pas à franchir le Rhin & l'Elbe. Votre ſituation eſt pénible & précaire : l'agrandiſſement de la

---

voyez à Veniſe, à la Haye, à Gênes, à Berne, à Varſovie, &c. Le mot *ſouverain* eſt pris ici dans l'acception commune, comme qui diroit :

. . . . Il nomme avec fierté

Tous les Saints des impies,
Tous les Dieux des mortels.

Et très-certainement perſonne n'objectera que les impies ne ſont pas des *ſaints*, & que les mortels ne ſont pas des *Dieux*. Les véritables ſouverains n'atten-

Ruffie vous épouvante; vous ne fauriez entamer la Livonie, fans dégarnir la Siléfie ; vous craignez Léopold & Catherine, & vous feignez de méprifer la France. Siftême abfurde dont vous ferez la victime, mon cher Hertzberg. Ouvrez les yeux, il en eft temps encore; imitez Guftave qui, fe voyant joué par les Anglois, a eu l'habileté de les jouer à Warela. Vos liaifons avec Georges, étoient excufables jadis, vu la perfidie & les vacillations de l'ancien gouvernement français; aujourd'hui, vous faites un marché de dupe, en recevant les infinuation de St. James, qui craint la liberté des Hollandois, & la perte ou le pillage du pays d'Hanovre. Vous pouvez faire beaucoup de mal & de bien aux Anglois, fans que ceux-ci puiffent vous nuire, ou vous fervir. Et vous ne voulez pas voir que la France, toute feule vous préferveroit de la colère de l'empereur & de la Czarine. Négociateur inepte, & vous ofez infulter à la France ! Le profond fommeil de Frédéric-Guillaume fera fuivi d'un réveil cuifant. Ah ! qu'il forte au plutôt du ferrail pour châtier fon vifir, pour rompre les

---

dront pas la création d'un nouveau mot, pour détrôner les foi-difant fouverains.

traités ruineux, pour contracter des alliances raiſonnables. Levez-vous, fils de Salomon, mettez le pied ſur le ſtadhoudérat, & donnez la main aux Français. Deux peuples libres vous pardonneront les fautes de vos miniſtres, & vous ſerez délivré de trois ennemis dangereux, des Naſſau, des Brunſvick & des Hertzberg. Il eſt d'autant plus urgent de rechercher l'amitié de la France, que voilà le ſiſtême théocratique renverſé en Brabant; ſiſtême anti-gallican, dont les cabinets de Berlin, de la Haye & de Londres ſe promettoient merveilles. Léopold, en rentrant dans la Belgique, ſera bien aiſe d'y reſter, & par conſéquent de cultiver l'amitié de notre aſſemblée nationale; car la garniſon de Lille ſuffiroit pour appuyer ma motion de raviver le commerce & le bonheur des Belges, en les incorporant dans la république gauloiſe dont ils furent démembrés jadis malgré eux. Que dirons-nous de l'impéritie d'un miniſtre pruſſien qui, ayant tout à craindre d'une voiſine comme l'Autriche, s'obſtine à mépriſer une puiſſance éloignée, qui, d'un ſeul geſte, peut arrêter tout court un deſpote de Vienne? La providence tournera le dos aux Pruſſiens, ſi ceux-ci ne tournent pas le dos à Hertzberg. Frédéric-Guillaume compare cet

homme opaque à une étoile de la première grandeur ; mais j'ai peur qu'il n'en ſoit de cette étoile comme de celle des rois-mages. Elle menera le roi Guillaume dans une étable. Hertzberg brilloit ſous Frédéric-le-Grand, dira-t-on ; mais les meilleurs ſatellites ſeroient de fort mauvais ſoleils, & la lune ne donneroit pas un rayon de lumière, ſi l'aſtre du jour s'éteignoit.

Je ne lui reprocherai pas d'avoir tergiverſé, & de ſe montrer deſpote en Hollande, royaliſte en Suède, démocrate à Liège, théocrate en Brabant, ariſtocrate en Pologne. Il ſuffit de connoître les élémens de la politique, pour ne pas ignorer que la morale y eſt étrangère. La loi ſuprême du ſalut public eſt l'unique bouſſole des plus ſages miniſtres. Tous les états, & ſur-tout les états médiocres, ſe trouvent ſouvent dans une poſition aſſez malheureuſe pour opter entre le ſacrifice de leur exiſtence & celui de leur bonne-foi. Reſte à ſavoir ſi Hertzberg n'a pas été injuſte ou inconſéquent de gaîté de cœur, par des impulſions criminelles. Je n'entrerai point dans ce dédale, où lui & moi pourrions nous perdre, ſans que perſonne au monde en tirât le moindre profit. Pardonnons-lui ſes immoralités publiques, en attendant des éclair-

ciſſemens ſur ſes immoralités particulières. J'examine ſi ſa politique eſt utile ou nuiſible à ſon pays; car ſi je l'attaquois ſur la morale, il me traiteroit de novice, il retorqueroit mes argumens, & je ſerois réduit au ſilence, ou à une batologie faſtidieuſe. En effet, comment nous tirer de la récrimination du trafic des noirs, ſi nous admettions pour axiome que la morale eſt inſéparable de la politique? Comment nous tirer du pacte de famille, par lequel nous jurons de verſer notre ſang pour conſerver à l'Eſpagne vingt contrées plongées dans un dur eſclavage? Il y a mille queſtions également embarraſſantes. J'ai conſeillé aux Français de ſe rendre riches & forts : lorſque leur dette ſera payée, ils ne craindront pas la banqueroute; lorſque la conſtitution ſera conſolidée, ils ne craindront pas les mécontens; lorſque les frais du culte ſeront épargnés, ils pourront, grace à leur opulence, faire accorder la morale naturelle avec la politique nationale. En attendant cette heureuſe époque, moins éloignée qu'on ne penſe, béniſſons la philantropie de nos moraliſtes, & obéiſſons à la prudence de nos politiques. La morale même nous conſeille de ne pas la ſuivre toujours, crainte que le mal n'engendrât un plus grand mal, & que le mieux n'écraſât le

bien. Nous resterions muets devant les Pythagoriciens, si la politique ne justifioit pas notre cruauté, notre despotisme sur les animaux. Ces êtres sensitifs comme nous, ces enfans de la nature comme nous, nos frères du second lit de notre mère commune, nous les chargeons de chaînes & de coups, nous recevons leurs caresses & leurs services avec ingratitude, nous les vendons, les égorgeons & les dévorons en vrais cannibales. Je sais la réponse des propriétaires, des marchands, des bouchers, des carnivores; mais cette réponse ne satisfait pas la morale.

Le vrai moyen de tout perdre, de nous enfoncer dans les abymes de l'anarchie & de l'aristocratie, ce seroit de rompre avec l'Espagne, & de soulever nos colons et nos commerçans. Je déteste les Espagnols & les Négriers avec autant de chaleur que MM. Brissot, Péthion, Grégoire & Fauchet; j'aime la liberté pour moi & mon prochain; je m'exilerois de Paris pour assister aux séances d'une *assemblée nationale* en Afrique & au Pérou; mais je dis & répète que nous devons laisser dormir l'optimisme jusqu'à ce qu'un autre concours de circonstances nous permette d'élever la politique au niveau de la morale. Plusieurs peuples op-

primés nous tendent les bras ; on les maſſacre à nos portes, le ſang des innocens coule à Namur, à Carpentras, à Liège, à Fribourg, leurs cris lamentables percent nos oreilles, l'humanité nous commande de repouſſer les aſſaſſins ; mais la politique nous oblige de reſter ſpectateurs immobiles. On tue les uns, on garotte les autres, & nos frontières ſont entourées de gibets & de cadavres, de bourreaux & d'eſclaves. Les moraliſtes nous accablent de reproches ; mais les politiques ont une morale plus éclairée, en nous faiſant ſentir qu'une démarche précipitée de notre part, étendroit les flots de ſang d'une extrémité de la France à l'autre ; & notre humanité mal calculée ſeroit plus cruelle que notre *inhumanité* réfléchie. *Salus populi prima lex*, *première loi*, & j'ajouterai *première morale*. Ces réflexions ſuccintes diſpenſent de répondre à de volumineux libelles. Je ſuis de bonne compoſition, je poſe mes batteries ſur les affuts de la ſtatiſtique ; car ce n'eſt pas avec les ſermons des miniſtres de l'évangile qu'on apprécie les actions des miniſtres d'état. C'eſt ſans doute au ſortir d'un ſermon, M. Hertzberg, que vous avez ſigné les articles de Reichenbach. Une conduite vigoureuſe eût ôté, en moins d'une campagne, à la maiſon

d'Autriche, la Hongrie & le Brabant : Liège étoit libre fans coup férir ; la Suède eût continué à harceler les Ruffes ; & l'aigle pruffien auroit dicté, l'année fuivante, une paix durable à toute l'europe. Vous pleurez maintenant votre faute irréparable ; Léopold rentre triomphant à Bruxelles & à Presbourg ; Guftave maudit votre machiavélifme gauche, & Catherine fe moque de vos négociations infignifiantes, elle tiendra plein palais à vos dépens. N'eft il pas vrai que fi c'étoit à recommencer, & que l'ineptie de Reichenbach fût non avenue, vous traiteriez les Autrichiens, comme Moyfe traita les Amalécites ? Vous aviez beau jeu, & vous perdez la partie. Cataftrophe heureufe pour la France, puifqu'elle force les Anglois à s'accommoder avec l'Efpagne ; & M. Pitt en échouant dans fon vafte projet contre la maifon de Bourbon, fauve au moins les apparences, par un traité illufoire qui calme une nation récalcitrante, chargée des frais d'un armement ruineux. L'ombre du grand Frédéric ne vous accable-t-elle pas de reproches ? Ce monarque vous avoit dit vingt fois que fes états ne feroient pas en fûreté, tant que la maifon d'Autriche pofféderoit un pouce de terre en Italie & dans les Pays-bas. Son fucceffeur n'a pas d'autre parti à prendre que de

renvoyer Hertzberg, de répudier l'Angleterre, d'épouser la France & d'émanciper la Hollande. Les paſſions privées retarderont cette époque déſirable, mais la force des choſes l'amenera indubitablement. L'erreur n'a qu'un temps, la calomnie eſt éphémère; & c'eſt à pure perte que MM. Calonne, Burke & Hertzberg lancent des brochures contre les décrets de la ſageſſe. Les trois gueules de Cerbère ne troublent point le repos des champs Eliſéens. Ce trio miniſtériel n'eſt pas dangereux, il s'appuie ſur des baſes, dont tous les Français connoiſſent la fragilité : il auroit dû faire attention à la rapidité de notre marche, qui ne permet pas d'écrire ſur notre révolution, hors de Paris, ſous peine d'un ridicule ineffaçable; & comme nous aimons à rire, je remercie très-cordialement MM. Calonne, Burke & Hertzberg, de la peine qu'ils ſe donnent de nous déſopiler la rate. Soyez bien ſérieux, mettez-vous bien en colère, la loi des contraſtes augmentera notre gaîté. Si nos triomphes vous chagrinent, vos ſophiſmes nous amuſent. Nous ſommes trop forts pour nous irriter de vos foibleſſes; nous ſommes trop élevés pour deſcendre juſqu'à vos folies; & nos géans reſtent aſſis à l'amphithéâtre, pendant que trois Dom-Quichotte parcourent l'arène. Nous abandonnons vos triſtes

figures au burin de nos callots; il ne manquoit à vos diatribes qu'une ſeule caricature, votre portrait : celá fera la fortune du *proſpectus* des inconſéquences humaines. Raillerie à part, les Ariſtarques de la conſtitution Françaiſe s'imaginent donc qu'il en eſt de la liberté publique comme d'une ſecte religieuſe? Celle-ci donne lieu à des controverſes, dont le choc des ſubtilités influe ſur le ſort de la ſecte; mais combattre la liberté avec des livres, c'eſt vouloir détruire l'air atmoſphérique en brûlant une botte de paille. Tant que l'homme aura des poumons, il reſpirera l'air, & tant qu'il aura un cœur, il aimera la liberté. Sophiſtes, vos arguties nous arracheront-elles le cœur? Ariſtocrates, vos complots nous arracheront-ils les armes? Rois qui troublez la terre par vos rivalités éternelles, vous abhorrez notre eſprit républicain, & vous implorez notre puiſſant ſecours. Votre exiſtence eſt liée à la nôtre : l'intérêt du tyran ouvre la bouche à nos contempteurs venaux; mais la raiſon d'état impoſe ſilence à votre canon meurtrier. Et vous travaillez ſourdement à opérer une contre-révolution; c'eſt encore là où je reconnois votre politique routinière.

Les conjurations réuſſiſſent fréquemment dans les gouvernemens ariſtocratiques & deſpotiques;

mais rien n'eſt plus haſardé que de conſpirer contre la liberté. Un peuple libre eſt un argus, il voit tout, il entend tout, il eſt par-tout, il ne dort jamais. Et ſi l'imprimerie, ſi la preſſe ſans entraves, étoit auſſi ancienne que le monde, je doute que la terre eût jamais été ſouillée par des ſénats, par des ſultans, par des viſirs. Un Fieſque fera trembler le ſénat de Gènes, un ambaſſadeur d'Eſpagne fera trembler le ſénat de Veniſe; un général Munck fera ſuccéder l'autorité de Charles II à celle de Cromwel; un Cellamare culbutera un Philippe. Mais je défie tous les ambaſſadeurs étrangers & tous les intrigans du royaume, de relever la Baſtille & d'écarter l'aſſemblée nationale. Vos eſpions privilégiés ne vous diſent pas que le peuple Français n'eſt plus un vil troupeau, qu'il connoît ſes intérêts, qu'il eſtime ſes bienfaiteurs; & c'eſt parce qu'on a été long-temps une gente moutonnière, qu'on ne ſe laiſſe plus duper par des loups déguiſés en agneaux. Vos eſpions vous trompent, M. Hertzberg; ſi la vérité ne vous bleſſoit point, ſi vos agens ne craignoient pas leur renvoi, ils vous dirigeroient de façon à ne pas compromettre votre maître, votre bagne et votre tête. Je vous plains. On eſt mal ſervi par des eſclaves, & un homme libre ne s'abaiſſera pas à ſervir des ty-

rans. Aussi ne m'a-t-on pas vu accourir à Syracuse, lorsque mon oncle Platon (1) étoit caressé à la cour de Denis. Une immense carrière s'ouvroit à mon ambition; mais cette carrière brillante étoit entourée des carrières de la tyrannie. Les argumens d'un bonheur durable firent taire les sophismes d'une ambition inquiète. Appartenir à un homme au lieu d'appartenir à la raison, commander en sous-ordre au lieu de commander par moi-même, subordonner le choix de mon domicile & ma manière d'être à la volonté arbitraire d'un individu! Je pris mon parti & l'univers fut à moi. Ma philosophie ne redoute point les coups de la fortune; car à moins de la banqueroute universelle, je vivrai au-dessus du besoin. Et c'est si peu de chose que les besoins d'un philosophe,

---

(1) M. Pauw, chanoine de Xanten, écrivain célèbre, dont les recherches philosophiques ont contribué à planter l'arbre de la révolution. Démocrate à la cour d'un despote, il dictoit les leçons de la vérité à un roi devant qui tout se prosternoit. Pauw & Frédéric étoient les seuls mortels qui marchassent la tête levée dans le palais de Potzdam. Hertzberg rampoit comme une couleuvre, en redoutant le stoïcisme du frère de ma mère. *Voici le premier homme qui ne me flatte jamais*, s'écrioit le monarque. M. Mirabeau eût dit de M. Pauw : *voilà un homme rare*; comme il a dit au prince Henri, en parlant de Hertzberg : *voilà une bête rare.*

& ce peu de chofe vaut mieux que l'étalage & la morgue d'un miniftre mal-adroit & mal inftruit. Je fuis revêtu d'un miniftère nouveau en France & inconnu chez vous, celui de la cenfure publique. Ma place eft indépendante, & je n'en veux pas d'autre; car je préfume que mon exemple ne diminuera pas le nombre des concurrens aux charges de l'état.

La vaine fcience de nos vieux politiques eft en défaut depuis le jour de l'infurrection parifienne. Nous les forçons de retourner à l'école fous peine de faire des écoles. Une fauffe honte les retient dans leurs cabinets étroits, & leur dicte des inepties contre le chef-d'œuvre de la haute politique. Nos motionnaires des fauxbourgs en favent plus que tous les diplomates de Berlin et de Londres. Nos contre-révolutionnaires ont épuifé leur carquois; la criminelle aftuce échoue devant le bon fens des ames droites & candides. Vos prétendus fecrets d'état, on les chante en vaudevilles fur le pont neuf; & les myftères du corps diplomatique, font des adages dans la bouche d'un peuple libre. La charlatannerie de votre métier a été auffi funefte que celle des prêtres; et vous nous permettrez de crier *haro* fur toutes les fourberies humaines. Il faut affifter à une ré-

volution pour connoître la bonté & la perversité de la race soi-disant d'Adam. Toutes les passions prennent leur essor : l'ame noire des aristocrates se montre toute nue, & la générosité populaire se développe, se modifie sous une infinité de formes avantageuses, honorables. J'aime & je hais les hommes; mon amour & ma haine me font chérir une constitution qui me soustrait à l'empire de l'homme. Savez-vous, Visir, ce que c'est que la puissance de la LOI ? Vous devriez la connoître, car on est homme avant d'être ministre : vous devriez la précher à votre maître, car on est homme après avoir été ministre. Ah ! j'entends; vous avez parole de la pagode de mourir dans le ministère. L'insensé ! Affiliez-vous au cirque du palais-royal avec nos *amis de la vérité*. Cette association préviendra votre chûte, ou la rendra plus douce. Vous tomberez sans vous estropier. Et comme le caractère de Frédéric-Guillaume a beaucoup d'affinité avec celui de Louis XVI, vous opéreriez en Prusse un amendement heureux pour le peuple, pour le prince & pour le ministre. Vous imiterez la prudence de Necker, sans imiter ses fautes : vous avancerez la révolution, sans retarder la constitution. Le monde vous bénira; la nation vous aimera, & personne ne vous oubliera.

Les *amis de la vérité* ouvrirent leurs premières ſéances par des rêveries maçoniques, que la majorité des auditeurs rélégua dans l'obſcurité des loges. Ces formes myſtiques pourront être utiles dans des contrées moins mûres à la raiſon et moins dégagées de préjugés que la très-heureuſe France. Et la correſpondance étendue des francs-maçons, ſervira d'excuſe au *Cercle ſocial*, en même temps que de moyen pour propager la doctrine Françaiſe d'un bout du monde à l'autre. La truelle des *maçons eſclaves* éleva les baſtilles, & la truelle des *Francs-Maçons* démolira les baſtilles. L'échafaudage du temple de Salomon écraſera les nids à tyrans. *Martin* Luther ſe ſervit de l'évangile pour ſecouer le joug du pape, & nos *Martiniſtes* modernes ont un livre également obſcur qui vous ſerviroit néanmoins de paſſeport à la lumière. L'homme eſt ſi ſot & ſi foible, qu'il faut, en certains pays & en certaines circonſtances, le faire paſſer par la porte des illuſions, pour l'introduire dans le tabernacle de la vérité. On auroit lapidé Calvin s'il avoit ſubſtitué le théiſme au papiſme, la raiſon à la déraiſon: deux ou trois ſiècles ont à peine ſuffi pour arriver de la doctrine de Zuingle, de Socin, de Fox, à celle de Voltaire. J. J. Rouſſeau n'étoit pas

encore pur lorſqu'il admit une religion dominante, qui proſcrit, qui met à mort les hérétiques, les non conformiſtes. Les théologiens ont ſi bien profité de cette erreur grave, que Jean-Jacques fut à même de l'effacer avec ſes larmes. Il en eſt de la route morale comme de la route civique; ſi en déviant d'une ligne on ne rebrouſſe pas chemin, on s'égare dans des ſentiers inextricables. Ai-je eu tort de m'élever avec énergie contre les viſions de la *Bouche de Fer*? Ce journal indéfiniſſable n'a pas héſité d'accueillir une propoſition auſſi abſurde qu'intolérante. Voyez dans le N°. 16. nov. 2ᵉ. ann. la lettre d'un viſionnaire de Valogne, qui veut qu'on ne donne les charges publiques qu'à meſſieurs les francs-maçons. Je ſomme la *Bouche de Fer* de déſavouer cette lettre normande, ſous peine de l'indignation nationale, & d'être miſe ſur la liſte des *noirs plus noirs que les noirs*. Cette capucinade de Valogne eſt auſſi délirante que la capucinade de l'archevêque d'Aix. Celui-ci vouloit *maintenir* une ſecte dominante, et ceux-là veulent *établir* une ſecte dominante. L'erreur dans aucun genre ne mene à bien. Et je vous offre la correſpondance univerſelle des loges, comme un moyen proviſoire, un pis aller déteſtable en France, paſſable dans l'étranger,

& ſur-tout auprès des rois nécromanciens.

L'éloquence de M. Fauchet, prêtre citoyen qui brava le canon de la baſtille, ſon éloquence échoue ſur l'écueil des myſtiques. Il a manqué ſon but en foudroyant les théologiens, ſans foudroyer la théologie. Trois balles ont percé ſon manteau, & trois réflexions déchireront ſon manteau. Il ſe perd dans des ſpéculations qui ſeroient dangereuſes ſi elles étoient praticables. J'écrivis contre cet orateur, je l'inculpai perſonnellement, parce que je jugeai de ſes intentions par ſes diſcours; mais il faut lui rendre juſtice : une vertu extrême eſt la cauſe de ſes égaremens étranges. L'amour de l'humanité le porte à prêcher indirectement le vol & le brigandage, le meurtre & l'anarchie; car en ſoutenant que tous les individus doivent avoir une part égale au territoire de la France, c'eſt légitimer la rapine; c'eſt allumer la guerre du pauvre contre le riche; c'eſt anéantir les arts & les ſciences, l'induſtrie & la force publique; c'eſt appeller la famine, la dévaſtation, la dépopulation, les convulſions inteſtines & les armées étrangères. Nous n'aurions plus ni maréchauſſée, ni troupes, ni marine, ni commerce, ni approviſionnemens, ni arſenaux, ni artillerie, ni mouſqueterie, ni imprimerie, ni alphabet,

ni gouvernement, ni liberté. La France morcelée en hordes ſauvages guerroyantes, ſeroit le fruit du morcelement agraire, dont la belle ame de M. Fauchet auroit horreur, en ſoulevant le voile de ſon imagination romaneſque. La diviſion des terres nous donneroit à peine cent francs de rente ; or, nos moindres ouvriers gagnent davantage, & quiconque a des bras eſt réellement propriétaire, car le ſol eſt ſtérile ſans notre travail. La diviſion des terres exigeroit des ſous-diviſions à l'infini, & le royaume ſeroit couvert, avant la troiſième génération, de poſſeſſeurs mal nourris, & de néceſſiteux mourant de faim. Heureuſement la barbarie, les querelles, les maſſacres, les invaſions détruiroient bientôt le plan utopique de M. Fauchet, en ſuppoſant que ce plan fût exécutable un ſeul inſtant. Il eſt donc vrai que la vertu mal dirigée mene au crime ! En effet, tous les crimes ſont renfermés dans l'axiome du *procureur-général* des myſtiques. J'eſpère que l'eſprit ardent de cet honnête criminel, ne ſe promenera pas toujours dans les domaines de l'apocalypſe : La jument Alborac nous ramenera l'abbé Fauchet dégoûté du Coran & de la Bible. Rien de tel que les voyages pour guérir des préjugés !

&

& l'ellébore des philosophes sert d'antidote à l'opium des hiérophantes (1).

---

(1) M. *l'abbé Fauchet* & la *Bouche de fer* profitent de la critique, & leur mysticité éprouve de jour en jour des altérations heureuses. C'est après une séance déplaisante que j'écrivis ce qu'on vient de lire, & l'on sait combien les scènes de la veille influent sur nos conceptions du lendemain. En général, les partisans de Rousseau sont honnêtes gens, mais leur logique n'est pas aussi sévère que celle de Voltaire. Et cependant le citoyen de Genêve passe pour avoir plus de dialectique & de profondeur que le citoyen de Paris. Voilà comme on juge sur parole & sur les apparences ! La clarté paroît superficielle & l'obscurité paroît profonde. Lisez les commentaires de M Fauchet ; & vous verrez avec quelle sagacité, le chef vertueux du *Cercle social*, relève les erreurs nombreuses du *Contrat social*, dont les bases solides appartiennent à Sidney, Hobbes, Locke, Morus & Bodin.

On a perdu plusieurs mois au *Cirque*, à mesurer le passage de l'état naturel à l'état social ; comme si l'état social n'étoit pas l'état naturel de l'homme, de l'abeille, de la fourmi, du gros bétail, du menu bétail, des volatiles & des poissons. Voyez les troupeaux sauvages ou indépendans de bœufs, de chiens, de chevaux qui parcourent les terres Magellaniques & les plaines immenses de Buenos-Ayres; voyez les nuées de cignes, de canards, de flammengos, de pintades qui couvrent les lacs de l'Amérique & les îles de la mer du Sud : suivez les grues & les hirondelles dans leurs émigrations de l'Afrique en Europe ; vous trouverez par-tout des peuples plus ou moins industrieux & so-

Je vous conſeille, M. Hertzberg, de voyager en France, à l'époque actuelle : vous rougiriez avec MM. Calonne & Burke, d'avoir publié des ouvrages pitoyables contre notre révolution incomparable. Toutes vos objections portent à faux, vous êtes à côté du vrai, & les événemens échappent à vos raiſonnemens. Auſſi l'homme *noté* par les notables & réfugié à Londres, dit il dans ſon *procès-verbal* travesti, *qu'on s'appercevra, en plus d'un endroit, que cet ouvrage a été compoſé à pluſieurs repriſes, & à meſure des événemens. p. 220.* Il auroit dû ajouter, *& loin du lieu de la ſcène.* Vous ignorez donc, critiques aveugles, que nous ſommes aguerris avec des ſubtilités plus directes, plus inſidieuſes que votre rabachage. Notre eſprit s'aiguiſe, notre jugement s'exerce, notre ame s'élève tellement au-deſſus de votre ſphère, que vos chef-d'œuvres nous paroiſſent des rapſo-

ciables que le caſtor, l'éléphant & l'homme. Fontenelle a rendu gaiement une penſée profonde, en diſant que *Paris eſt à la campagne.* Une ville, une ruche d'hommes eſt l'ouvrage de la nature, pas moins qu'une ruche d'abeilles. La difrence entre nous & les *étrangers*, & je ne connois pas d'autres *étrangers* que les autres eſpèces d'animaux, c'eſt que nous n'atteignons pas directement à la perfection, nous avons malheureuſement le choix des modifications.

dies miſérables. Et vous voulez faire autorité, vous voulez écraſer la conſtitution du poids de votre génie. Venez aſſiſter à votre triomphe; les ſiflets, les huées, les riſées, vous accompagneront de ville en ville. On réfutera toute la bibliothèque ariſtocratique, avec une grande image. Nos municipalités rurales vous montreront une peau de lapin; nos municipalités urbaines vous montreront une pierre de la baſtille. Cette éloquence muette impoſera ſilence à vos rhéteurs, comme la réponſe des Scythes aux Macédoniens: & nos deux millions de bayonnettes feront rebrouſſer chemin à vos Alexandres. J'ai lu Calonne, hélas! J'ai lu Burke, hélas! J'ai lu Hertzberg, hélas! je vous recommande tous trois à nos Michel de Cervantes. Le mépris que vous nous témoignez eſt viſiblement affecté, & je vous jure qu'il n'y a aucune affectation dans notre mépris envers vous, & à moins de prouver que les fouets & les chaînes, les impôts arbitraires, & les dépenſes arbitraires, font le bonheur des nations, nous maudirons vos principes, & nous mépriſerons vos lâchetés.

Honneur & gloire à l'aſſemblée nationale! malheur & honte aux prôneurs des tyrans! c'étoit une erreur avant la révolution, de pré-

férer un gouvernement abſolu, à un gouvernement républicain, une repréſentation vicieuſe, à une repréſentation populaire : mais c'eſt un forfait odieux, aujourd'hui que nous avons le premier modèle d'un grand peuple véritablement libre, où un *roi* ambulant devenu *prince* immuable, occupe une place imminente, chere aux amis de la liberté, inacceſſible aux démagogues, & funeſte aux ſéditieux. Des adages nous détournoient de la conquête de notre bien : la ſouveraineté impreſcriptible. Une nation corrompue, diſoit-on, eſt incapable de *ſecouer le joug*. Une terre de 27 mille lieues carrées ne ſauroit *exiſter libre*. Ces lieux communs ſont plus nuiſibles que les contagions peſtilentielles. Il a fallu les haſards de l'occaſion, les prodiges du courage, les lumières de la philoſophie, pour conſtater que la corruption n'eſt ſouvent qu'un mot vague au moral comme au phyſique, & que l'étendue territoriale eſt plutôt favorable que préjudiciable à l'organiſation républicaine. Il étoit permis de fluctuer ſur ces matières avant 1789 ; mais aujourd'hui, ce n'eſt plus errer, c'eſt blaſphêmer, c'eſt étayer ſciemment les dictatures uſurpées. De deux maux, choiſiſſons le moindre, diſions-nous autrefois ; or, le viſiriat eſt préférable à l'ariſtocratie, à la

théocratie, à l'anarchie. Ce ſoporifique paroiſſoit un palliatif, mais la conſtitution françaiſe nous prouve que c'eſt un poiſon, & les empyriques qui perſiſtent à vendre cette drogue, ſont des empoiſonneurs avérés. Grace à nos veilles, ils ne ſont plus dangereux, le peuple ne mordra pas à l'hameçon. Soyons tolérans, & ſongeons que ſi pluſieurs manquent de ſageſſe, la plupart de ces gens-là manquent de judiciaire. La promenade de l'âne propoſée par le caffé Procope n'ajouteroit rien à leur abrutiſſement, & à leur aviliſſement. Ce châtiment trop doux compromettroit la liberté de la preſſe, ſans corriger de mauvais ſujets indignes de nos regards. Vouons-les à l'oubli, prouvons à l'univers que nous n'avons briſé les meubles de M. Caſtries, & mis quelques têtes ſur la pique, qu'à notre corps défendant. Le cours des loix n'a été interrompu que pour accélérer le cours de la révolution. Auſſi la généroſité, le déſintéreſſement du peuple s'eſt-il toujours manifeſté dans les actes ſolemnels d'une vindicte ſalutaire. La Hollande, l'Irlande & l'Angleterre ſont ſujettes à de fréquentes irrégularités inteſtines. Et nous avons vu la multitude piller, incendier Londres & Dublin, cent ans après la conſtitution achevée. Et notre conſtitution

ne demande qu'un très-court délai, pour que nous la voyons marcher d'un pas égal & majestueux, comme le grand luminaire du firmament. La sécurité publique sera si parfaite en France, le peuple sera si pénétré de sa dignité, de sa majesté souveraine, qu'il ne se permettra pas même la gaieté angloïse de dépouiller un homme de ses habits, de lui goudronner le corps, & de le rouler dans la plume. Ce supplice illégal se renouvelle fréquemment dans l'ancienne & la nouvelle Angleterre. M. Burke ose nous reprocher les inconvéniens de l'insurrection, comme s'ïl ignoroit que la licence est le passage nécessaire de la tyrannie à la liberté. Il réfute lui-même son livre énorme, en disant, page 44, qu'*une crise irrégulière & convulsive, peut être nécessaire pour chasser une maladie irrégulière & convulsive*. Cet aveu passe l'éponge sur sa volumineuse rhétorique. En effet, le sang de quelques individus, & le sac de quelques manoirs sont bien rachetés par l'épargne d'une guerre civile, & l'adoption d'un bon régime : épargne dont aucun autre peuple n'a donné l'exemple en pareilles circonstances. Les mouvemens brusques de Paris sur Versailles, fournissent une source intarissable d'invectives à ceux qui auroient voulu éloigner Tarquin de

ſa capitale, pour le faire revenir avec Porſenna mettre le ſiége devant la VILLE. Ce n'eſt pas le ſang des ſatellites du deſpotiſme qu'on regrette, c'eſt le ſang d'un peuple franc & loyal, dont nos ennemis ſont altérés.

La maſcarade de l'ancien régime couvroit les vices des oppreſſeurs & les vertus des opprimés. Le maſque eſt tombé aux uns, les chaînes ſont tombées aux autres. Et nous voyons que l'éducation ſoignée cachoit une âpreté brutale, & que la rudeſſe populaire cachoit une aménité généreuſe : le caractère ſi vanté des chevaliers français paroiſſoit charmant dans le lointain, par l'éclat du coſtume & les illuſions de l'optique. Le peuple preſſé au parterre admiroit bonnement avec M. Burke, la politeſſe de nos héros de théâtre. Voyez-les de près marchant à pied dans la rue ; ſuivez les ondulations du *côté droit*, & vous me direz ſi jamais la tourbe populaire ſe conduiſit auſſi groſſièrement que ces petits abbés, ces petits prélats, ces petits ducs & marquis dont l'Europe ſe plaiſoit à imiter les petites manières. Le vernis étoit beau, mais la peau du tigre eſt belle. Et l'Europe déſabuſée, imitera déſormais la noble franchiſe, la vertu civique d'un peuple-roi, d'une nation de frères. L'urbanité

officieuſe remplacera la civilité dédaigneuſe ; & les airs de protection, les inſolences chevalereſques diſparoîtront devant les droits de l'homme. L'égalité repouſſe l'orgueil, & preſcrit des égards envers tous les individus. Le mépris eſt une monnoie courante dans les pays eſclaves, parce qu'en effet tout y eſt mépriſable, & maîtres & valets. On s'y laiſſe éblouir par la dorure des vêtemens, par des apparences trompeuſes, par la patte de velours, par la peau du tigre. Mais la liberté apprend à reſpecter l'homme en qualité d'homme; & une écharpe tricolore ſur un habit de bure, en impoſera à la troupe dorée qui environne le trône. L'aſpect d'un ſimple villageois inſpirera des procédés honnêtes; car cet homme eſt ſûrement votre égal, & probablement eſt-il l'organe de la loi dans ſa municipalité. Calculez, ſi vous pouvez, combien ce nouvel ordre de choſes doit influer ſur la douceur des mœurs & ſur le progrès de la civiliſation. Où eſt l'inſenſé qui regrettera la politeſſe perfide, cafarde, léonine de nos ariſtocrates? Et d'ailleurs, une rudeſſe bienveillante eſt plus aimable qu'une ſoupleſſe malveillante. La monnoie uſée à laquelle l'Anglois Sterne compare les François, vient d'être frappée à neuf, & l'empreinte ſera ineffaçable.

Les écoles, les écrits, les assemblées, les sociétés se multiplient jusqu'au fond des villages reculés. Ce frottement moral arrondit les formes angulaires, il ôte les épines qui désolent les peuples ignorans. Dira-t-on encore, que l'abolition de la noblesse établira l'aristocratie des richesses?

Il étoit rare en France de laisser parler chacun à son tour; mais depuis quelque tems, il n'y a pas jusqu'aux grouppes des halles, où l'on n'obtienne un silence attentif, en observant que *monsieur a la parole* : & les conversations tumultueuses à la place Maubert, à la pointe S. Eustache, s'appaisent en criant, *à l'ordre*. J'ai vu un porte-faix bruyant, traité de *noir*; cette note d'infamie excita tellement sa sensibilité, qu'il s'excusa de son mieux, & promit d'être poli comme la *nation*. Les mécontens des provinces commencent à s'appercevoir que l'urbanité parisienne & l'immensité de la VILLE, sont une sauve-garde pour eux. Ils trouvent ici un asyle contre leur amour-propre offensé, contre les haînes des petites villes, contre l'ennui de vivre isolés. Un ci-devant seigneur vient oublier à Paris les honneurs qu'on lui refuse & les honneurs qu'on rend au maire du village. Un ci-devant conseiller au parlement est en-

traîné ici par madame la ci-devant conſeillère, qui ne ſauroit voir, ſans dépit, les fleurs de lys occupées par le mari d'une petite bourgeoiſe, ſa voiſine. Monſieur le ci-devant baron eſt enchanté de pouvoir s'enrôler à Paris dans quelque club ariſtocratique, où il conſerve ſon franc-parler, ſon franc-calomnier, ſa franche baronnie. Et l'ancienne étiquette de l'inconcevable cour des Thuileries, donne des réminiſcences délicieuſes aux pauvres hères déblaſonés. Auſſi les ariſtocrates de robe, d'épée & d'égliſe, accourent de toutes parts dans la capitale : ce concours n'eſt pas allarmant, car d'autres motifs que l'inſtinct de l'ariſtocratie, nous amenent auſſi une foule de bons citoyens : la balance eſt au moins égale. Nous fêtons ceux-ci, nous obſervons ceux-là. Paris ſera plus floriſſant que jamais ; ſes amis viennent lui payer un juſte tribut d'admiration & de reconnoiſſance ; ſes ennemis viennent y chercher un refuge, en payant ſa généroſité d'une lâche ingratitude. Le pariſien naturellement gai, rit de leurs libelles & de leurs incartades : il ſait qu'une punition prompte & ſévère ne leur échapperoit point dans la province, & l'indulgence du mépris nous fait renoncer à une vengeance facile. Il ſeroit oiſeux, après cela, de demander ſi c'eſt

dans la nation ou dans ſes anciens oppreſſeurs, que réſident la magnanimité, la bienveillance, la politeſſe enfin. Le peuple dans ſa fureur eſt plus doux que les tyrans de ſang froid : celui-là ſe venge avec la lanterne, & ceux-ci ſe vengent avec des cages de fer, des oubliettes d'acier, des taureaux d'airain. Les ſoupirs & les lamentations fléchiſſent la ville, ils irritent la cour. Les ariſtocrates orientaux font crever les yeux à leurs parens, & les ariſtocrates français exerçoient ſur leurs enfans, la caſtration & l'incarcération, en les enterrant vifs dans des ſépulcres, dans des couvens, ſous les grilles & les véroux. Louis XI empoiſonna ſon frère, Louis XIV empriſonna le ſien, & la cour de Louis XV, depuis madame de Maintenon juſqu'à la Dubari, retentit d'accuſations contre la ſcélérateſſe rafinée de courtiſans non moins abominables que ceux de Charles IX. Sans doute, ſi cette engeance infernale reprenoit le deſſus, on verroit la France couverte de tout ce que la cruauté inventa de ſupplices : la France feroit une vaſte place de grève : nos Vitellius ſeroient diſpenſés de faire le voyage de Montfaucon. Pluſieurs pinceaux habiles ont tracé le portrait de *l'ariſtocratie*; mais l'art de l'imitation ne ſauroit atteindre un original qui n'a rien de commun avec la nature.

Je n'eſſayerai pas de peindre un fléau dont la vue fait horreur, & dont un ſimple eſquiſſe feroit avorter les femmes enceintes. Heureuſement, le monſtre n'étoit pas invulnérable, il expire ſous les débris de cent priſons, ſous le poids de ſes propres chaînes, & ſous le feu de tous les arſenaux du royaume ; & nos oiſons voudroient faire revivre ce cadavre avec les brochures de MM. Hertzberg, Calonne & Burke ! On ne reſſuſcite pas les morts avec des billets d'enterrement : cette loquacité tudeſque, bretonne & gothique, ne ſervira qu'à rendre la foſſe du monſtre plus large & plus profonde. Les écrivains inciviques ſe croyent des Samſons, ils voudroient périr en ſe vengeant comme ce demi-dieu des Hébreux. Mais nous profiterons de la cataſtrophe des Philiſtins; nous ne couperons pas les cheveux à nos Samſons, nous les arracherons juſqu'à la racine. Notre édifice ne ſera pas ſoutenu par de foibles colonnes, nous donnerons notre feſtin ſous les voutes d'un palais, dont il faudroit changer la forme pyramidale, & ſubſtituer un pilier exigu à une baſe de 27 mille lieues, pour eſpérer d'en ébranler la moindre partie; chaque aſſiſe de notre pyramide eſt hériſſée de piques & de canons. Arrivez, meſſieurs, tâchez de retrécir

notre bafe immenfe; atteignez, fi vous pouvez, à la hauteur du fommet.

Je ne fais ce qu'on doit admirer le plus, ou de la grandeur, ou de la folidité, ou de la beauté, ou de la célérité de cet ouvrage. Nos neveux croiront-ils que nous n'aurons mis que deux ans à la conftruction de cette merveille, & qu'il a fallu déblayer en même-tems un terrein encombré par quinze fiècles barbares ? La poftérité apprendra avec étonnement que nous avons tout démoli & tout édifié, en bravant la chûte des poutres, des pierres, des gravas, en bravant l'inclémence des faifons, la pluie & la grêle, le froid & le chaud, les orages & les tempêtes, les incendies & les débordemens ; en bravant les animaux immondes & les bêtes féroces, que nous fîmes déloger en abattant le vieux édifice. On nous demandera un jour, combien de millions d'hommes périrent dans cette deftruction de toutes chofes, dans ce renouvellement de toutes chofes ? La réponfe paroîtra fabuleufe. Le fiége d'une ville fur le Danube, coûte plus cher aux Ruffes & aux Turcs. Nos fêtes & nos fpectacles ne furent interrompus que quatre jours. C'eft une vérité pour nous, ce fera une fiction pour les générations futures. Je me plais avec ces réflexions

consolantes pour les patriotes, désolantes pour les Visirs. Nous goûtons le fruit de notre labeur à mesure que nous travaillons, & une peine récompensée augmente l'ardeur des ouvriers. Quelques serpens à sonnettes, sifflent encore à nos oreilles, mais nous leur interdirons le feu, l'eau, l'herbe, & ces vipères créveront d'inanition, en se mordant les entrailles. On envie notre bonheur, on redoute notre prospérité, & nous serions moins blâmés, si nous étions plus blâmables. N'ai-je pas deviné votre secret, M. Hertzberg ? Vous avez cru influer sur l'opinion publique, mais la pésanteur de vos écrits donne chaque jour plus de légèreté à votre nom. Nos détracteurs ressemblent à des enfans qui voudroient prendre une forteresse avec des boules de savons. Trop grands pour vous haïr, nous rions de vos folies. Vous seriez bien contens, si nous manquions de sagesse comme les Brabançons, & de puissance comme les Liégeois : nous opposons à votre politique éphémère, une masse morale & physique qui déjouera éternellement les tyrans & leurs suppôts. Tous vos moyens sont épuisés, vous avez compté sur le fanatisme de nos soi-disant catholiques du Languedoc, sur la superstition de nos catholiques du Nord, sur la rébellion des

Alſaciens, ſur l'inconſtance des Pariſiens. Et vos eſpérances ſont déçues! La raiſon & la nature étant les légiſlatrices de la France, tous les partis, tous les intérêts, tous les diſtricts, toutes les ſectes, trouvent leur repos dans le code national. Demandez aux Luthériens d'Alſace ſi leur culte n'eſt pas plus libre à Strasbourg qu'à Ausbourg? Auſſi pluſieurs de leurs miniſtres profitent de cette liberté nouvelle, pour ſe rapprocher du ſocinianiſme, en attendant que le théiſme éclaire la Gaule, depuis le ſceptre juſqu'à la houlette. Nous marchons à pas redoublés vers ce but raiſonnable, & vous ſaurez que la raiſon eſt la ſeule politique des peuples libres. Nous avons ici un homme de génie, qui, ayant jetté avec nous les fondemens de la conſtitution, a eu la foibleſſe de s'envelopper en lui-même, de s'arrêter & de nous retarder. Le calcul de l'individu l'emporta ſur le calcul de la nation : & le prêtre dépouillé de ſes dîmes, rendit muet le philoſophe légiſlateur. Les petites cabales obſcurcirent ſes vaſtes conceptions; & un miſérable club ſortit des mains du créateur de l'aſſemblée nationale. Nous avions à combattre les noirs de la droite, & les ennemis cachés de la gauche; l'orage grondoit de toute part, lorſque le décret ſur la li-

berté religieuſe ſortit victorieux, par les efforts des Jacobins, & en dépit des Capucins. Nous joignîmes une prudence extrême à un courage inébranlable ; & les yeux fixés ſur Nîmes & Montauban, nous tolérâmes l'invaſion des Janséniſtes dans notre comité eccléſiaſtique. Ah ! ſi M. l'abbé Siéyes n'avoit pas abandonné le champ de bataille, s'il n'avoit pas formé un camp volant pour nous perdre, ſi l'amour des gerbes n'avoit pas étouffé dans ſon cœur la haîne des ſuperbes, nous aurions profité de ſon influence pour abolir l'épiſcopat, & notre plan de concentrer le culte dans le recueillement des oratoires, eût été réaliſé facilement. Il feroit aiſé de montrer au peuple que les ſimples paſteurs ſont les ſeuls évêques, *epiſcopos, ſurveillans*, dont parle l'évangile : & nous ſupprimerions 140 évêques, ſans déplaire aux bonnes ames, puiſque 40 mille curés jouiroient des honneurs de la croſſe. L'ingénieux abbé Siéyes ſe reprochera d'avoir retardé la marche du bon ſens, à moins qu'une mauſſade hiérarchie d'évêques & de métropolitains, ne lui rende ſes bénéfices.

Il s'agit maintenant de pacifier les époux par le divorce, & de purifier les prêtres par le mariage. Comme c'eſt avec le fer qu'on coupe

le

le fer, nous comptons beaucoup ſur la philoſophie de l'abbé Cournand, qui remplit avec ſuccès la chaire des belles-lettres au collége-royal, & qui ſe diſtingue dans le monde par ſes élans philantropiques. Prêtre de la raiſon, prédicateur de la nature, je lui ſouhaite les faveurs de l'hymen, & les honoraires de l'épiſcopat. Nos enfans vaudront mieux que nous : M. Cournand apprendra aux ſiens à préférer les fruits de la méditation aux fleurs de l'imagination, le teſtament du champenois Mélier au teſtament du galiléen Jéſus, l'éducation nationale à celle des ſéminaires. Il falloit ſous l'ancien régime une ſeconde éducation, pour effacer les traces de l'autre ; & nos contemporains les plus plats, ſont ceux qui s'en tiennent à leurs premières études. La jeuneſſe déſormais nous ſaura gré de lui épargner le mérite d'une difficulté vaincue dont nous ne ſommes pas jaloux. La pureté des mœurs remplacera la délicateſſe des mots ; & notre moralité ne conſiſtera pas dans des actions indifférentes à la ſociété. Nous préférerons l'énergie des termes techniques, à la molleſſe des périphraſes ; & notre pudicité n'en ſouffrira point. Il en eſt de ces circonlocutions, comme de nos vêtemens : nous ſerions plus chaſtes, ſi nous n'étions pas

habillés. Les ennemis de la révolution crient à la licence, à la débauche; ils calomnient la liberté, parce que le palais-royal eſt inondé d'eſtampes & de vignettes, que l'on vendoit, du tems de Sartine & de le Noir, ſecrettement & chèrement. Je demanderai à ces détracteurs hypocrites, ſi les agens de la débauche étoient moins nombreux en 1788 qu'aujourd'hui? C'eſt la clandeſtinité, l'oiſiveté & l'ignorance qui précipitent les jeunes gens dans des excès funeſtes. Le torrent déſormais ne ſera plus contenu dans un lit étroit; le maniement des armes, les devoirs du citoyen, la lecture des bons livres & des papiers-nouvelles, la réflexion, la connoiſſance de ſoi-même, l'eſprit public, les diſcuſſions politiques, l'émulation encouragée, les talens récompenſés, toutes ces conſidérations & mille autres, diſſiperont une monotonie ſtérile en vertus, & féconde en vices. Plus nous irons en avant, plus la débauche ira en arrière. Nous ne verrons plus un médecin Barthès, ni un abbé Mauri outrager impunément l'innocente virginité. Mais nos artiſtes s'amuſeront à préſenter ce prêtre dans toutes les attitudes de l'Arétin; & pour achever ſon portrait riſible, on nous le donnera ſous la forme très-plaiſante de cinquante Priapes, dont la poſition ſingu-

lière offre une reſſemblance parfaite avec l'original lubrique. J'ai vu à Florence & à Portici, des cabinets remplis de priapes antiques & groteſques ; mais rien n'approche de l'invention moderne, d'en faire des buſtes reſſemblans. On voit ces jeux de l'eſprit, du même œil que les jeux de la nature ; & ce ne ſont pas ceux qui en rient le plus, qui ſont les plus dévergondés. La vie n'étoit bonne à rien jadis, on la dépenſoit avec profuſion ; mais nous ſerons plus économes, plus ſages dans la nouvelle ère, car nous vaudrons quelque choſe. La liberté tranſmue une vile & fragile poterie, en beaux vaſes de marbre. Nos livres s'expriment déjà avec moins de réſerve, & en ne voilant point les orgies des voluptueux, ils donnent plus d'éloignement pour la débauche. Car la ſéduction d'un ſtile mignard, eſt plus nuiſible que la naïveté d'un ſtile naturel. Voyez les nouveaux *mémoires hiſtoriques du règne de Louis XV*, règne dont l'éditeur nous montre la turpitude ſans déguiſement. Cette apreté républicaine réfroidit les imaginations bouillantes, pendant que deux pages de nos meilleurs romans embrâſent les cœurs les moins combuſtibles. Jamais ouvrage ne parut plus à propos, & ne fut plus intéreſſant pour les différens partis qui ſont à

la veille de ſe confondre dans le parti national. On y démêle les cauſes de la révolution qui marche ſi rapidement & ſi heureuſement : toutes les ſources de nos maux & de nos biens s'y manifeſtent dans mille événemens remarquables, & dans mille anecdotes piquantes. C'eſt vraiment une chronique ſcandaleuſe & authentique, où nos Suétone & nos Tacite trouveront des armes terribles contre les partiſans du deſpotiſme. Cet ouvrage plaira aux amis & aux ennemis de la conſtitution, aux lecteurs vertueux & vicieux. Voilà ce que nous étions autrefois, diront tous les Français; mais les uns ſe réjouiront avec tranſport, d'avoir échappé au naufrage de la vertu, & les autres regretteront, avec tendreſſe, les bacchanales de la tyrannie. J'ai donné aux premiers *mémoires de Richelieu*, l'épithète de *grand livre rouge* : la collection nouvelle ſera le *bréviaire des nations*. Le ſtile en eſt ſimple & naïf, ſon ſeul ornement eſt la vérité. Et un lecteur pointilleux jettera un voile épais ſur des tableaux couverts d'une gaze légère. M. Soulavie trouve ſon excuſe dans la naïveté des hiſtoriens anciens, tant ſacrés que profanes. Et les perſonnages de Verſailles & du palais-royal, ſous Louis XIV, ſous le régent, & ſous Louis XV, étoient trop corrom-

pus, pour que le *porte-feuille* du maréchal de Richelieu, puisse obombrer leurs débauches secrettes & leurs crimes publics. D'ailleurs, le siècle de la vertu civique est arrivé, & la sagesse gît dans les choses, & non pas dans les mots. Il n'appartient qu'à des esclaves de revêtir la crapule de périphrases séduisantes & flatteuses ; un homme libre doit peindre les objets tels qu'ils sont, afin que le vice paroisse dans toute sa laideur. Chaque page de cette *collection* inspire une maxime républicaine : on s'écrie machinalement, que la tyrannie est la mère de toutes les impostures & de toutes les calamités. Un observateur philosophe qui aime à trier les causes des commotions politiques, rencontre dans ces annales, un garant irrécusable du patriotisme de MM. d'Orléans & Chartres. Cette branche de la famille royale a été constamment frappée de la foudre ministérielle. Et du règne de la dame Maintenon, comme du règne de la dame Antoinette, on soudoyoit la halle & les *Pelletièr*, pour crier aux oreilles d'un Orléans : *voilà l'assassin de nos princes.*

L'art de prolonger, de graduer notre curiosité, est inconnu à la nature; & les nuances délicates d'un tableau de galerie, fixeront, occuperont, enflammeront davantage les spectateurs, que

les nuances fortement prononcées d'un tableau de boudoir. Soyons moins myſtérieux, familiariſons-nous avec les fantômes. L'accoutumance n'eſt pas curieuſe, elle tue l'obſcénité : un ſecond coup-d'œil frappe moins que le premier. Le régime prohibitif eſt auſſi mauvais en morale qu'en politique. La liberté eſt l'antipode du libertinage ; la ſervitude nourrit la turpitude, mais elle ſauve les apparences. Et ceux qui croient nos mœurs dépravées, parce que nos pamphlets et nos eſtampes courent les rues, reſſemblent à ce bon miſſionnaire qui, voyant une peuplade ſans vêtemens, conclud très-philoſophiquement que ces voiſins de la nature étoient d'infames débauchés. C'eſt un mot que les *mœurs*, c'eſt un être de raiſon que la *loi*, dans la bouche des eſclaves ; mais l'homme libre dira : obéiſſons aux loix, & nous aurons des mœurs ; ſoyons éclairés & nous aurons des mœurs ; étudions l'hygiène, ne perdons ni notre ſanté à Cythère, ni notre fortune à l'académie (1). On repète fréquemment : *point de mœurs, point de loix*. Ce dictum eſt faux, car la propoſition inverſe

(1) On s'indigne avec raiſon contre la fureur du jeu, mais en ſéviſſant contre les joueurs, on s'écarte d'un principe éternel, *de laiſſer faire ce qu'on ne peut empêcher*. C'eſt un

eſt inconteſtable : *point de loix*, *point de mœurs*; c'eſt-à-dire, *mauvaiſes loix*, *mauvaiſes mœurs*; *bonnes loix*, *bonnes mœurs*. Les mœurs et les vertus ne conſiſtent pas dans un goût plus ou moins vif pour une peau plus ou moins blanche. *Mœurs*, *uſages*, *loix* ſont à peu près ſynonymes dans la grammaire naturelle. Conſultez la raiſon en dictant votre code, et vous effacerez nombre de péchés mortels et véniels de votre catéchiſme barbare. C'éſt une

---

mal, ſans doute, que le jeu & la vérole; mais la prohibition & la clandeſtinité ſont des maux infiniment plus graves; car les victimes d'un crime factice, deviennent les agens des crimes réels. Mais les joueurs gagnent, & perdent; ils ſe diſputent leur argent, ils commettent des ſuicides. Eh! mon dieu, quel tort cela fait-il à la ſociété? aimez-vous mieux que le diable vous vole ou vous tue? Songez que le jeu eſt une paſſion naturelle qui ſe manifeſte dans les forêts, dans les villes, dans les chaumières, dans les palais : les bornes des carrefours ont des tables de jeu. Comment la ville de Paris n'imite-t-elle pas l'exemple de Veniſe & de Spa, où de vaſtes ſallons publics attirent l'or de tous les déſœuvrés de l'Europe? cela ôte au moins les inconvéniens de la clandeſtinité à un vice inexpugnable. Les maiſons privées ne ſauroient lutter contre la redoute nationale. Ces repaires de brigands diſparoîtront avec leurs triples & quadruples grilles de fer. L'ancienne police étoit trop graſſement payée, pour vouloir imiter les Vénitiens & les Liégeois.

erreur de bâtir une conſtitution ſur la vertu, au lieu de bâtir la vertu ſur la conſtitution. Faites abſtraction de nos vertus & de nos vices, ſi vous voulez avoir une conſtitution durable. Deſcartes ne demandoit que de la matière & du mouvement pour créer un monde phyſique; je ne demande que la liberté et des hommes pour former un monde moral (1). Le civiſme, fils robuſte de la liberté, & père fécond de tous les biens, eſt inſéparable de ſa mère. Auſſi ne prêche-t-on le civiſme qu'aux eſclaves, & aux hommes ſtupides nouvellement affranchis, & aux ariſtocrates honteux, qui, ſemblables aux *novos chriſtianos* du Portugal, exerceront long-temps notre zèle patriotique. Qu'eſt-ce que la

(1) Comme je déteſte juſqu'à l'ombre même du plagiat, j'obſerverai que c'eſt par un pur hazard que, M. Cerutti & moi, nous nous rencontrons ici. Nous avons tous deux le mérite de l'invention; mais il a étalé ſon image avant la mienne. Je ſuis aſſez riche en ce genre, pour être cru ſur ma parole. Voici la métaphore de l'ingénieux Cerutti, au nom des électeurs de Paris: *le plus hardi des géomêtres diſoit: donnez-moi de la matière & du mouvement, & je crée un monde. Il diroit aujourd'hui: donnez-moi des hommes & la conſtitution françaiſe, & je crée une nation.* On ne me verra jamais emprunter les traits d'autrui, je veux être moi ou rien; tant pis ſi l'on me trouve laid.

vertu? Qu'eſt-ce que le *vice*? Définiſſez ces deux mots, & vous ſentirez que le civiſme eſt la première des vertus. Tout ce qui eſt utile à la ſociété eſt *vertu*, tout ce qui lui eſt nuiſible eſt *vice*. Cette définition lumineuſe ſimplifie une foule de queſtions & diſſipe une foule de préjugés. Elle apprend à diſtinguer les vertus univerſelles des vertus locales : elle nous apprend que les ſociétés naiſſantes ont d'autres vertus & d'autres vices que les ſociétés faites. Par exemple, les loix & les idées ſur la population, ne ſauroient être les mêmes dans une nation clair-ſemée, & dans une nation affligée du trop plein. On tue les animaux qui mangent le gland d'une pépinière, mais on laiſſe paître ceux qui mangent le gland dans une forêt antique. La diſcuſſion ſe réduira donc ſur ce chapitre, aux termes du bon goût ou du mauvais goût. Les gourmets préféreront le pur froment à la nourriture du gland ; ils iront traire le lait exquis de la géniſſe, en laiſſant les Bulgares ſe déſaltérer avec le lait de leurs courſiers. Les loix des Chinois en faveur de l'infanticide, celles de Minos & les conſeils de Platon en faveur de la pédéraſtie, celles des papes en faveur du célibat, doivent être rangées ſur la même ligne; elles ne feront jugées par les différentes nations, que ſur la meſure

inégale de leur population refpective. Toute autre mefure eft tellement imaginaire, que vous entendez juftifier le crime d'Onan, par ceux mêmes qui blâment les coutumes grecques. Comme fi l'onanifme ne comprenoit pas toutes les modifications qui détruifent les germes de la réproduction ? Les efprits ne font pas affez mûrs pour en dire davantage. J'ai la main pleine de vérités que je laifferai échapper tôt ou tard, car toute vérité eft bonne à dire ; & je renonce à tous les poftes, à tous les grades, à toutes les élections, pour conferver l'indépendance de ma plume, & pour ne pas compofer avec l'erreur, dans l'efpoir de capter les fuffrages de bons citoyens, mauvais philofophes. Rien n'eft étranger à la légiflation : Il faudra néceffairement examiner toutes les bévues de la promifcuité; et je doute qu'on trouve un véritable délit hors du viol, du rapt, de la féduction & de l'adultère. Il eft bon de radoucir la févérité des légiflateurs, en leur rappellant que l'amitié, dans le jeune âge, a fes baifers, fes larmes, fes effufions comme l'amour. Il eft bon d'écarter leur indulgence loin de ces traîtres qui s'introduifent dans un doux ménage, pour rompre les nœuds de l'hymen, pour violer ma propriété, pour empoifonner mon exiftance, en m'ôtant la moitié de moi-même, la

vie de ma vie, en rompant le charme qui m'attache & à une épouſe chérie, & à des enfans qui naiſſent de notre ſubſtance, de notre tendreſſe, de notre force mutuelle. Il eſt bon de rectifier le jugement d'un public frivole, qui prend le change ſur la flétriſſure réelle, & qui couvre mon front d'opprobre, pendant que des voleurs nocturnes deviennent les héros du jour (1).

---

(1) Les préjugés, les opinions erronées prêtent des armes aux méchans, aux mauvais citoyens, contre les bons citoyens qui conſultent la raiſon avant tout. Un homme s'eſt-il rendu célèbre par ſon talent ou ſon patriotiſme, on lui cherche des défauts, & moins il en aura & plus on lui en attribuera. A-t-il héſité un inſtant ſur le choix de la ſtatue de Diane, ou de celle d'Endymion ; a-t-il dit franchement que le jeune Adonis lui plaiſoit davantage que la vieille Urgelle ; a-t-il obſervé philoſophiquement, que rien n'étoit anti-phyſique dans le monde phyſique ; a-t-il gémi de voir les hôpitaux ſurchargés d'enfans moribonds & viciés dans les principes de la vie, par la débauche de leurs auteurs; a-t-il prouvé que les Ganymèdes & les Sapho étoient moins nuiſibles à l'humanité, que les nymphes du Palais-Royal ; on le condamne leſtement, ſans même faire attention que ce penſeur donne la pomme à Vénus ; à Condorcet la lycéenne. Et ceux qui ſe montrent les plus inexorables, ce ſont des vieillards de trente ans, dont les ames flétries & les corps courbés, ulcérés ou aſthmatiques, annonçent tous les genres de turpitudes. La morale des coquins conſiſte

Si je me trompe, qu'on me réfute : on n'a pas d'autre droit sur un homme privé, sur un écrivain isolé. Je connois des hommes timides qui rempliroient à merveille les fonctions de

---

à profiter de la prévention des honnêtes gens. Il importe donc de raisonner juste. Eh ! qu'Achille aima Patrocle, qu'Oreste aima Pylade, qu'Aristogiton aima Harmodius, que Socrate aima Alcibiade, &c. en furent-ils moins utiles à leur patrie ? Les charmes de Briseïs auroient fait manquer la prise de Troye, sans les charmes de Patrocle. Et les Athéniens auroient langui plus long-tems sous la tyrannie des Pisistratides, sans l'union intime de deux vertueux amans qui furent déclarés les libérateurs de la patrie. On parle beaucoup de la nature sans la connoître, on fixe ses limites au hasard ; on ignore, ou l'on feint d'ignorer qu'il est impossible de la contrarier. On s'étonne de la *corruption* des Gymnases, comme si des corps électriques revêtus de houpes nerveuses, pouvoient se mouvoir ensemble, sans éprouver de fréquentes détonations. J'aimerois autant appeller les chatouillemens & les démangeaisons, des crimes contre nature. Il n'y a de fâcheux dans tous ces frottemens, dans tout ce méchanisme, que l'épuisement & l'affaissement de la machine. On a cru remédier à cette effervescence du sang, par les commandemens de Dieu ou de l'église ; mais la défense non-motivée sert d'aliment au plaisir. C'est l'immortel Tissot qu'il faut invoquer : c'est son *Onanisme* qui devroit être le premier livre classique de l'éducation nationale. Les loix de Solon pourront pré-

muets du ſerrail. La révolution n'exiſte point pour ces malingres. Cette clarté bleſſeroit la retine de nos Albinos, & c'eſt pour eux préciſément que nous laiſſons ſubſiſter l'échafaudage de l'ancien édifice. Ils ſe traînent ſervilement à la ſuite de leurs contemporains; mais l'homme courageux laiſſe ſes contemporains derrière lui. Je ne lancerai aucun ſarcaſme ſur la gente moutonnière; car l'obſcurité eſt le lot du *ſervum pecus*. Mais je prendrai la baguette

ſerver les gymnaſes de la ſéduction étrangère, mais le foyer du mal exiſte dans chaque individu, & aucun gymnaſe n'en eſt exempt, parce que la nature eſt univerſelle. J'ai été élevé par des prêtres à Bruxelles, par des Jéſuites à Mons, par des eccléſiaſtiques à Paris, par des militaires à Berlin, & j'ai retrouvé Lesbos par-tout. Mais grace à M. Tiſſot, je me ſuis préſervé de l'embrâſement général: ce médecin Suiſſe m'épouvanta. Je voulois être grand & robuſte, je voulois réuſſir au manége, à la danſe & au maniement des armes; j'aimois paſſionnément l'étude & l'exercice de la mémoire. Or, les menaces de M. Tiſſot me firent une impreſſion ineffaçable, & je défie qui que ce ſoit de me ſurpaſſer en économie de la liqueur eſſentielle. Je fais comme les avares qui remettent leur dépenſe au lendemain, & ce lendemain deſiré trompe ma concupiſcence pendant des années. Enfin, la révolution abſorbe tous mes loiſirs, & nous avons beſoin de tous nos eſprits vitaux pour une ſi belle cauſe.

de Circé, pour la brifer fur la tête de ces animaux qui, incapables de produire un *texte*, s'avifent de faire des commentaires qui fe reffentent de la petiteffe, de la vileté de leurs fentimens brutaux. Ils vous mefurent à leur aune, ils vous attribuent leur nullité, ils rient niaifement ou fardoniquement de leur propre ombre, ils ne trouvent rien de bon, parce que tout ce qu'ils font eft mauvais : ces triftes bipèdes ne vous pardonnent pas leur ftérilité. Quoique ces difeurs loquaces foient très-ennuyeux, je les écoute bonnement, car le contrafte de leurs fottifes donne plus d'énergie aux accens de la raifon. Ces êtres imperceptibles s'attachent à l'efprit de corps, pour donner figne de vie, & ils auront l'impudence de demander quelle miffion vous avez pour contrôler leurs inepties. Comme s'il ne fuffifoit pas de la faculté de voir la vérité & d'exprimer la vérité, pour en être le miffionnaire. Suivez les détours de l'amour-propre de ces meffieurs (& où l'amour-propre va-t-il fe nicher!) L'iffue de leurs détours, le réfumé de leur langage tortilleux, le voici : ménagez-moi, refpectez-moi, je tiens à un corps qui rabattroit de la bonne opinion qu'il a de vous, fi vous montrez mon portrait hideux à tout le monde. Comme fi la réputation

d'un écrivain dépendoit de l'égoïſme des ſots ; comme ſi la république pouvoit exiſter ſix mois, ſans l'indépendance des écrivains ; comme ſi ma verve ſe glaçant d'effroi devant les baſſeſſes d'un ſergent, elle pourroit ſe réchauffer devant les trames d'un général ! Je ne donnerois pas dix ans de vie à la conſtitution françaiſe, ſi l'aſſemblée nationale n'avoit pas décrété que *citoyen & garde national* ſont termes ſynonymes. Le malheureux eſprit de corps, cette ancienne lèpre de la France, ſe manifeſtoit déjà avec des ſymptômes allarmans. Et nous avons vu une ſimple épaulette faire tourner la tête à de bons patriotes, de manière à faire hauſſer les épaules aux hommes les plus graves. Ces patriotes affectoient un mépris concerté pour nos meilleurs écrivains, pour les flambeaux de la révolution : ſelon eux, trois millions de bayonnettes ſe paſſeroient fort bien de la lumière de trois cents plumes. J'obſervai à ces rodomonts qu'un homme de lettres eſt quelque choſe par lui-même, pendant qu'un ſoldat n'eſt rien par lui-même. On apperçoit la ligne militaire, ſans faire attention à l'individu, à un grain de ſable. Et d'ailleurs, tous nos écrivains ſont ſoldats, mais tous nos ſoldats ne ſont pas écrivains. On dit que les gens d'eſprit ſont vani-

teux, mais je ne connois rien de plus vain que la sottise. Nous l'avons détrônée heureusement, & il n'a pas tenu à certaines gens de nous procurer les honneurs de ces révolutions ténébreuses, sans ame, sans philosophie, où les bayonnettes sont tout, & les lettres rien. J'enverrois volontiers certaines gens en Brabant & en Pologne : ce voyage les guériroit peut-être de l'assommante manie de parler beaucoup avant de penser un peu. Je ne nommerai pas les masques : nous laisserons ces personnages dans l'obscurité, sauf, à la première sottise, de les punir plus directement. Nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse. Un sophisme décourageant, une assertion hasardée, faisoit autorité sous l'ancien régime ; mais elle fait pitié sous le nouveau régime. Un jeune courtisan étoit applaudi, lorsqu'il préféroit la bayonnette à la plume, les armes aux lettres, il avoit les rieurs pour lui; mais une mauvaise tête qui repète aujourd'hui de pareilles absurdités, est sifflé hautement, universellement. Le vigoureux bon sens récuse sa judiciaire débile. Un certain nombre de ces têtes-là nous meneroient, de bonne-foi, dans les filets de la tyrannie ; & j'admire le discernement du peuple qui se trompe rarement en évinçant ces impertinens

pertinens de la boîte du ſcrutin. Et plus nous avancerons dans la route de la liberté, & plus cette ſagacité populaire ſe perfectionnera. Je défie les hommes du glus grand génie, de ſervir utilement la patrie, s'ils redoutent la *loquelle* de ces écervelés, que j'appellerois *badauds*, ſi nos braves pariſiens n'avoient pas enſeveli ce ſobriquet ſous les ruines de la baſtille. Les petits raiſonneurs en queſtion, n'ont pas même l'adreſſe de cacher les parties honteuſes de leur égoïſme divertiſſant. Ces gens-là ſont bons à étudier; le philoſophe gagne à leurs injures, comme l'anatomiſte à la puanteur des corps morts qu'il diſſèque. Je burine des portraits d'une vérité d'autant plus frappante, que c'eſt la haine du menſonge qui me conduit la main. L'égoïſme diviſe tout, mais la loi réunit tout. Ses écarts contribuent à l'harmonie générale, comme les méchans logiciens contribuent à la gloire des bons logiciens. Nos paſſions nous dévoreroient ſi nous n'appellions pas une *conſtitution* à notre aide. Mettez un frein à notre ambition, à notre avarice, à notre cruauté naturelle, diſons-nous à nos légiſlateurs; forcez-nous à être vertueux, donnez-nous des motifs réprimans; car nous allons nous égorger; nous ſerons la proie du pillage et du carnage univerſel, ſi des loix ſages

ne nous protègent pas contre notre rapacité féroce. Circonſcrivez les individus dans de juſtes bornes, afin qu'ils ne nuiſent point à la ſphère ſociale ; car la nature nous pouſſe en avant, notre inſtinct eſt de tout envahir, de tout aſſervir, de renverſer tous les obſtacles. Chaque individu eſt un royaume : chacun dit que charité bien ordonnée commence par ſoi-même. Les ſoldats heureux & les prêtres habiles ne ſont devenus rois, que parce que les peuples ont ignoré les ſecrets de la nature humaine. On ne ſauroit trop ſe preſſer de faire connoître ces ſecrets importans. La guerre naturelle des individus a ceſſé, dès que la loi poſitive a parlé ; & dès-lors, les uſurpations & les maſſacres ont fait place à la lutte & à l'émulation. Maintenez la loi, & l'égoïſme ne ſera qu'un jeu utile, un véhicule néceſſaire. C'eſt la collection de tous les égoïſmes épars qui forme l'intérêt public. Vouloir extirper l'égoïſme, c'eſt vouloir arracher le cœur, c'eſt ôter à la république ſon principal reſſort. Une conſtitution ne ſauroit être bonne, ſi elle n'eſt bâtie ſur toutes les paſſions humaines. Ce méchaniſme admirable ſe manifeſte éminemment dans celle des Français. Scrutez la nature, examinez les ſociétés, & vous verrez que tous

les codes raisonnables sont appuyés sur l'intérêt individuel ; & cet intérêt dirige encore la minorité dans sa soumission à la majorité. Il n'appartient qu'à des religions absurdes de prescrire l'abnégation de soi-même, & de nous conduire par un chemin où l'hypocrisie triomphe & où la vérité n'ose se montrer. Je ne crains rien avec les armes de la raison dans un pays libre, dans la patrie du genre humain. Une proposition vraie peut y paroître choquante aujourd'hui ; mais elle sera revue, pesée, adoptée la semaine suivante. Nous marchons à pas de géans dans la nouvelle carrière politique, où chaque mois vaut des années, où l'accélération de l'esprit est plus rapide que celle des corps en raison inverse du quarré des distances. Nos enfans de quinze ans en auront vingt-cinq à la fin du siècle, & nos vieilles têtes à préjugés auront cédé le pas à nos jeunes têtes philosophiques ; de sorte qu'à la clôture du dix-huitième siècle, on aura extirpé tous les corps étrangers qui pèsent sur l'entendement humain. Le sens commun, le bon sens & la saine raison se partageront le vaste domaine de nos facultés intellectuelles. Les spéculations pacifiques des Théïstes, des Athées, des Sceptiques ne troubleront pas le monde ; & l'amour de la patrie sera le

point de ralliement, la cloche du préſident de l'aſſociation nationale. Cet amour ne ſera pas machinal, il ſera le produit lumineux de l'amour de ſoi; & nous ſaurons tous que la liberté civile eſt une force coërcitive qui enchaîne tous les deſpotiſmes individuels ſous le deſpotiſme de la loi.

L'invention des péchés factices a décrié la morale & multiplié les péchés réels; les inventeurs s'enrichirent aux dépens des pécheurs, & le fardeau de l'impoſture nous fit négliger les devoirs de la nature. On écouta les prêtres, au lieu de conſulter les médecins. Nous ſerons mieux aviſés dorénavant; car, grace à dieu, la fable du Chriſt dont ſe réjouiſſoit Léon X, eſt devenue une fable affligeante pour nos prélats. Nous les faiſons marcher leſtement à pied; leur table eſt auſſi frugale que celle d'Emmaüs; & pour completter le contraſte, leurs ſuperbes chars ornés d'armoiries, de croſſes, de croix, de chapeaux, de cordons, de mitres, ſervent maintenant à l'humble fonction de carroſſes-de-place, dont les conducteurs achèvent d'uſer les livrées des ci-devant nobles. On prendroit ces cochers de fiacre pour des triomphateurs couverts des dépouilles de l'ennemi; ils conſervent les marques viſibles de la grande victoire nationale. Les métamorphoſes de Paris offrent

une riche moiſſon à nos Ovides modernes. La liberté, la propriété, les honneurs, les faveurs, étoient accumulés à la cour & à l'égliſe : la nation n'avoit rien, ne voyoit rien, ne diſoit rien. La philoſophie arrive, elle ſonne le tocſin, on ſe réveille, on s'agite, on réclame ſes droits, on reprend ſon bien par-tout où on le trouve. La vie ſuccède à la mort, la vigueur à la langueur. La loi plane ſur le roi, elle aligne les forts avec les foibles : la nation eſt homogène. On a voulu donner des regrets aux Pariſiens : la dépenſe des grands enrichiſſoit les petits; vous profitiez du cahos féodal, leur inſinue-t-on. Le revers de la médaille, c'eſt qu'ils profiteront de la proſpérité & de l'harmonie nationales; c'eſt que les grands d'autrefois ne payoient perſonne. Le créancier préſentoit ſon mémoire, mais le mémoire alloit au feu, & le créancier à Bicêtre. Obtenoit-on à force d'intrigues & de ſollicitations, un léger *à-compte*, c'étoit *un effet de la bonté de monſeigneur.* L'artiſan avili tomboit aux genoux d'un fat décoré, qui eſt trop heureux aujourd'hui de monter la garde avec cet artiſan-citoyen. Un très-petit nombre de gens nduſtrieux faiſoient fortune, mais rien de plus précaire, car les impôts toujours croiſſans paralyſoient les terres; & les finances chancelantes

du roi menaçoient nos Damoclès d'une banqueroute partielle ou totale. On avoit autant de peine à conſerver ſa fortune, qu'à faire fortune. Et un roturier, pour ſe ſouſtraire à de honteuſes vexations, ſe faiſoit bourgeois-gentilhomme : il devenoit mépriſable, après avoir été mépriſé. L'inſolence de l'affranchi ſe reſſentoit des vices de l'eſclave. Et voilà le cercle abominable qu'on voudroit rendre aux habitans magnanimes de la capitale du monde ! Les malveillans diſent aux Pariſiens : vous ſerez pauvres avec votre conſtitution ; & la VILLE répond : nous préférons la mort à l'eſclavage, nous vivrons pauvres & libres. Mais les malveillans mentent, car la liberté amène l'aiſance, elle encourage l'induſtrie, elle extirpe les abus & la fainéantiſe, elle rend la juſtice immuable & ſes préceptes indiſpenſables, elle eſt le premier aliment de la vie & de la vertu. Qu'eſt-ce que la propriété de l'eſclave ? L'homme libre n'eſt-il pas plus riche avec ſon néceſſaire phyſique, que le ſerf avec ſes tréſors ſuperflus ? un cercueil drapé en or ſeroit-il préférable à une maiſon commode & ſimple ? Si les François étoient pauvres ſous le joug ſtérile des tyrans, n'eſt-il pas à préſumer qu'ils ſeront riches ſous la main des loix, ſous la main qui tient la corne d'abondance ? Il

faudroit être archi-fou, pour ajouter foi aux misérables brochures aristocratiques qui dénigrent le nom français dans toute l'europe ; & c'est principalement pour laver la France de ces noirceurs calomnieuses, que je prends la plume. Nos ennemis ont calculé la puissance de l'opinion, ils savent que cette force morale double ou dédouble la force matérielle des états ; & l'ancien proverbe concernant l'honneur des dames, est applicable sur-tout aux nations ; *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* Et nous verrons un Français affecter du dédain pour ceux qui soutiennent gratuitement les trompettes de la renommée nationale? Je livre ce particulier très-mince & très-jaloux, à la logique ou au mépris de ses généreux concitoyens.

Tous nos prophêtes de malheur sont en défaut : leur dernier retranchement est caché derrière les impositions. Le peuple, disent-ils, ne voudra rien payer, & nous aurons tout gagné : l'anarchie culbutera la république, & du sein de la confusion générale naîtra le despotisme universel. Le peuple est armé : donc il ne payera point. Comme si les armes entre les mains de tous pouvoient nuire à la masse totale ? Comme si un bras de plus à chaque individu pouvoit

être funeſte à la ſociété? Un peuple de manchots périroit-il, ſi la nature lui donnoit deux bras vigoureux, deux armes offenſives & défenſives? il n'en ſeroit que plus redoutable aux ennemis intérieurs & extérieurs. Ces prophéties monſtrueuſes ſeront encore démenties; j'en atteſte la ſagacité, l'héroïſme, le dévouement de ce même peuple depuis le commencement de la révolution. La liberté eſt toujours aimable, & principalement une liberté conquiſe, une liberté éclairée, une liberté parfaite qui ſuccède à un aſſerviſſement honteux & douloureux. Plus on en goûte & plus on en veut; plus on la connoît & mieux on obéit; plus la loi eſt bonne & plus elle eſt puiſſante. La conſtance du peuple dans ſes principes, m'étonne moins que celle des ariſtocrates à nous annoncer le retour d'une période exécrable. Leurs eſpérances ſont trompées de toute part, nous les pourſuivons de branche en branche, ils s'attachent à la dernière, celle des impôts, nous la couperons; & l'ariſtocratie, perchée finalement ſur la pointe de l'arbre, s'empalera de déſeſpoir. Je vous invite, M. Hertzberg, à venir aſſiſter à l'agonie longue & convulſive de la bête, dont les angoiſſes vous rameneront peut-être à des ſentimens plus dignes de l'homme, que

ceux qu'on profeſſe à Berlin. Eſſayez de la liberté Pariſienne, & vous aurez en horreur la ſervitude Pruſſienne : vous donnerez congé à Frédéric-Guillaume, ſous la ſauve-garde d'une nouvelle Rome. Les émiſſaires de votre ancien maître ne ſauroient vous donner aucune inquiétude dans Paris, dont la poſition méditerranée vous garantit de ces ſurpriſes que la navigation maritime facilite à Londres. Nous avons vu à Berlin ce ſoldat de ſept pieds, que des recruteurs Pruſſiens enlevèrent au milieu de Weſtminſter : une promenade à Waping & un navire prêt à lever l'ancre, ſuffiſent pour compromettre la ſûreté d'un individu, pour tomber de la Tamiſe dans la Neva. Un pareil malheur n'arrivera jamais à Paris : vous pourrez vous baigner à votre aiſe au-deſſus de Berci ou au-deſſous de Paſſi, ſans qu'aucun familier de Potzdam ou de Pétersbourg ne vienne troubler votre repos. Avouez, M. Hertzberg, que je ſuis d'une bonté peu commune : vous m'avez attaqué avec fiel, & je vous éclaire ſans humeur. Je vous donne des inſtructions poſitives en échange de vos divagations inſipides. Si vous n'en profitez pas, je n'inſiſterai pas ; car ce ſeroit une preuve que vous êtes ſourd au bon ſens comme je ſuis ſourd au non ſens. Deux

fourds ne fauroient s'entendre. Vous jouirez ici de tous les agrémens qu'*Anacharfis à Paris* promet à tous les princes d'Allemagne & du monde. Ce qu'aucun prince ne fauroit ni donner ni recevoir, Paris le donne aux moindres citoyens. Vous fentirez la jufteffe de mes obfervations, & vous vous écrierez avec moi, en voyant Louis XVI : *Combien de Monarques abfolus échangeroient leurs couronnes ambulantes contre la couronne fédentaire des Français !* p. 20. Vous jugerez fur les lieux, que M. Burke eft un déclamateur, que je l'ai mis au pied du mur, & que ce Goliath, avec fa pefante maffue, a été renverfé avec la fronde légère de David. Je me contente de pofer des principes, d'indiquer les développemens, & d'effleurer les réfultats ; car en ne difant pas tout, on eft sûr d'être tout lu : donnons à penfer, & non pas à bâiller. Les têtes creufes mefurent la profondeur d'un écrivain fur la groffeur de fes ouvrages; mais les bons efprits reffemblent aux gourmets qui préférent un confommé reftaurateur à une foupe allongée. C'eft un grand mal qu'un gros livre, cela ne fert qu'à cacher l'infuffifance des auteurs fuperficiels ; & fi Montefquieu n'avoit pas réduit fes vingt *in-folios* fur l'*Efprit des Loix*, en trois petits tomes im-

primés ; ſi la Bruyère & la Rochefoucault avoient eu la maladie des volumes, on ne les auroit ni lus, ni relus, ni traduits. *Multa paucis* ſeroit ma deviſe, ſi j'avois du génie. Un excellent peintre vous préſente ſon objet en deux coups de pinceau. J'ai reconnu le gladiateur de la Villa Borghèſe dans quatre lignes tracées ſur une muraille : & le *Polignote* de la révolution Françaiſe, en ſe jouant à table chez une Dame de mes amies, reſſuſcita Brutus ſous ſon crayon magique. Que Fréderic-Guillaume ne s'y trompe pas ; cette réſurrection n'a rien de commun avec celle de ſa Cléopatre : M. David n'eſt pas un illuminé. Je pardonnerois à un auteur qui ſeroit ſeul de ſon métier dans une iſle inacceſſible, de vouloir tout dire ; mais la diviſion du travail eſt auſſi bien établie dans le monde littéraire que dans la ſociété civile. C'eſt parmi les nations peu policées que le même artiſan fait des bonnets & des ſandales. Smith a démontré que la diviſion du travail opéroit la perfection de nos manufactures. Faiſons chacun notre beſogne, ſans empiéter ſur l'induſtrie d'autrui, & nous formerons une phalange invincible, nous percerons toutes les ténèbres, nous renverſerons tous les préjugés. Mais gardons-nous de noyer nos talens dans un déluge

de phrases insignifiantes ! Malheur aux écrivains monotones & prolixes, dénués d'images & de précision. Ne recommençons pas Smith, quand nous voulons parler de *la richesse des nations* ; & en publiant des *caractères* & des *maximes* , ne répétons pas Théophraste & Epictete. Si Euler n'avoit rien ajouté aux propositions d'Euclide, si Rousseau n'avoit fait que traduire Locke & Charron, on eût oublié les deux philosophes Suisses, pour couronner l'homme qui auroit mis quatre idées dans la masse de nos connoissances morales ou physiques, ou politiques; & quatre idées n'exigent pas une enveloppe volumineuse. On a trouvé une statue dans les ruines d'Athènes: un antiquaire en fait une description scientifique & assommante; je prends la statue & je jette le livre. Vous cherchez une source d'eau limpide, ou une mine d'or : si je vous procure l'une ou l'autre, vous me dispenserez, sans doute, de tous les détails minutieux qui ont précédé ma découverte. Il y auroit pourtant de quoi remplir une rame de papier, en s'appesantissant sur l'histoire du remuement des terres. L'invention de la charrue suppose infiniment plus de génie, que les travaux de tous les bœufs qui sillonnent la plaine. Soyons hommes, & laissons les

bœufs pour ce qu'ils ſont. J'en puis parler pertinemment, car j'ai été bœuf comme un autre. Je veux déſormais être homme ou rien. Je vous prie, M. Hertzberg, de ne pas m'attribuer ici des applications malicieuſes ! & pour vous prouver qu'on ne cherche pas votre foible, qu'on ne raille point, revenons à la politique.

Plus j'examine votre ſyſtême Anglo-Batave, & plus j'y reconnois votre haine pour la France. Les paſſions ſont de mauvais miniſtres ; & vous n'êtes pas un Atlas pour ſoutenir un monde vacillant. Rappellez-vous l'axiome de Fréderic : *Il importe au corps Germanique que la France ſoit dans une bonne poſture.* Les princes Allemands écrivoient en 1756 : *Nous eſpérons que la France maintiendra toujours nos droits.* La zizanie eſt ſemée dru entre tous vos caciques. Auſſi n'ai-je jamais craint la ligue dont on nous a menacé. Nous ſommes trop forts pour redouter une contre-révolution ; & le duc de Wirtemberg, de concert avec ſes collégues, voyant enfin que nos Condé & nos d'Artois ne trouvoient pas ſeulement une *troupe de Mandrin* à leur dévotion dans le royaume, viennent d'entrer en négociation avec notre comité diplomatique, pour leurs indemniſations féodales en Alſace. L'iſſue fâcheuſe des

dernières révolutions en Hollande & dans la Belgique, nourrissoit l'espoir de la vieille cour de Versailles. Mais la foiblesse de ces états, la superstition des uns, la jalousie des autres, l'organisation fédérative, l'incohérence législative, les formes aristocratiques de tous, firent succomber les Pays-Bas sous des causes inconnues à la constitution Françaife. Les Belges, condamnés à une dégradation éternelle par les scapulaires d'un congrès monacal, ouvriront les yeux sous le sceptre d'un monarque absent. Les opprimés se défieront de leurs prêtres, & le parti dominant affectera un tel mépris pour les capucinades, il favorisera tellement la lecture des livres Voltairiens, & la discussion des principes Gallicans, que dans l'éloignement de la cour de Vienne & dans le voisinage de l'assemblée nationale, il ne faudra bientôt qu'une seule bannière Françaife pour délivrer tout le Brabant du joug Autrichien. L'oriflamme suspendue aux voûtes du temple de la patrie, sera le talisman de la liberté des peuples. En attendant, Léopold que l'on voudroit exciter à nous harceler, ne cessera de nous caresser. Ses plus précieux joyaux sont à nos portes, à deux ou trois cents lieues de chez lui, & nous n'avons pas un caillou à perdre dans son ar-

rondiſſement. Ces diamans ſont encore bruts, ils ne ſont bons qu'à l'ornement des chapelles & des madones ; mais nous les taillerons, & leur éclat augmentera le prix de la couronne de France. Chaque portion détachée de la Gaule ſe trouve maintenant dans le cas de Rome naiſſante : circonſcrite dans des bornes étroites, Rome fit la conquête de l'Italie. Il en eſt de même aujourd'hui d'Avignon, de Bruxelles, de Chamberi, de Liége, & de toutes les peuplades en deçà du Rhin & des Alpes: fractions ſans vie & ſans gloire, elles n'auront qu'à vouloir, & la France devient leur conquête ſans verſer une goutte de ſang. Carpentras dira, & les autres fragmens Gaulois répéteront : nous voulons étendre notre ſol & notre commerce; nous voulons être riches au-dedans & reſpectables au-dehors; nous voulons avoir des armées, des flottes, des fortereſſes, des colonies; nous voulons dominer ſur un vaſte continent & ſur des mers lucratives, & ſur des iſles opulentes; notre renommée frappera les deux poles; la grande conquête eſt réſolue, & une députation à Paris accomplira en un jour ce qui coûta aux Romains cinq ſiècles de périlleuſes atrocités. Ces idées repoſent dans la nature humaine; & je les réveille avec d'autant

plus de force, que les écrivains *noirs* nous menacent encore de la chimère des 83 républiques. Ce schisme est si consolant, que M. Burke insiste là-dessus en orateur qui n'auroit pas lu les solutions que je lui donnai en logicien, dans l'*Adresse d'un Prussien à un Anglais*. Il espère déchirer la monarchie Française, en parcourant sa prétendue *république de Paris*; mais les faits détruisent ces conjectures, & la république de Platon est moins imaginaire que celle de Burke. Il étoit impossible, selon nos spéculateurs à la toise, que 25 millions d'hommes égaux en droits pussent être soumis à une volonté unique & absolue. Ce monothélisme politique leur paroissoit aussi hétérodoxe que le monothélisme théologique. Le Dieu des chrétiens a deux volontés, & vous voulez qu'une multitude innombrable n'en ait qu'une seule ? — Il appartenoit aux législateurs de la France de résoudre ce problême : & à peine la constitution est-elle ébauchée, que la partie se trouve subordonnée au tout avec une force attractive invincible. Semblable à la cohérence physique, cette cohérence morale provient de l'expulsion des corps hétérogènes. La fameuse expérience d'Otto Gueric étonna les physiciens de l'Europe, & l'expérience de nos Français déconcerte

déconcerte vos publiciſtes modernes. La liberté étant partagée également à tous, l'amour fraternel ſe fait ſentir par-tout; & un Français de Perpignan reçoit la commotion qu'éprouve un Français de Strasbourg ou de Dunkerque. Une correſpondance intime règne entre les individus & la collection des individus, entre les municipalités & la collection des municipalités, entre les diſtricts & la collection des diſtricts, entre les départemens & la collection des départemens. Cette théorie ſublime comme le génie, ſimple comme la nature, donne dans la pratique les plus heureuſes eſpérances aux amis de la liberté univerſelle. Le fanatiſme lève la tête à Montauban, à Nîmes, à Jalès, à Nanci; voyez accourir à la voix de l'intérêt commun, les forces environnantes. On refuſe le paiement des impôts ſur la Charente & ſur la Somme; voyez comme le patriotiſme éclairé vient au ſecours du patriotiſme égaré. Les dégats de la Loire ſont réparés par tous les riverains du royaume; & les maiſons de Limoges ſont relevées avec la recette des théatres de Paris. Les couriers ſont en retard, des bruits alarmans circulent au loin, on croit la capitale trahie par les adverſaires de Lameth, toute la France s'ébranle, les robuſtes gardiens du feu

ſacré déployent leurs drapeaux pour marcher vers la Seine, lorſque la préſence des couriers diſſipe ces inquiétudes patriotiques. Jamais un incendie n'étendra ſes ravages, avec des pompiers auſſi nombreux, auſſi vigilans, auſſi intéreſſés à la choſe publique. Que M. Burke nous indique, après cela, un moyen pour détacher le moindre hameau de cette république invulnérable, ou qu'il renonce au monſtrueux ſyſtême fédératif dont on nous menace. Calculez les intérêts politiques, commerciaux, géographiques, économiques, qui lient nos départemens voiſins; & vous ne verrez, de voiſinage en voiſinage, aucune ſolution de continuité dans toute l'étendue de la France. Paris, la clef de la voute, ſeroit anéanti par le démembrement; nos colonies perdues; nos villes de commerce ruinées; nos provinces centrales expoſées aux horreurs de la guerre; nos provinces frontières & maritimes perdroient, par le démembrement, tous les avantages des ports de roi, des garniſons, des chantiers, des arſenaux, des fortifications d'un vaſte empire. Je prierai donc nos contempteurs de ſe conſoler des malheurs qu'ils nous annoncent. Nous avons un ciment impalpable, inviſible, qui garantira notre union, de la rouille du temps & des dan-

gers du repos. C'eſt la liberté de la preſſe, dont les gémiſſemens non-interrompus nous préſerveront des gémiſſemens de la diſcorde & de l'eſclavage. Nous ſavons que 25 millions d'hommes ſeroient bientôt la proie de mille terreurs paniques, de mille rumeurs populaires, ſi le foyer des lettres n'étouffoit pas le foyer des diſſentions civiles ; & nos gardes nationales ſeroient un fléau épouvantable, ſans nos preſſes nationales. Les dents de Cadmus n'auroient pas offert un ſpectacle auſſi ſanglant que celui de trois millions de ſabres qui s'agiteroient dans la nuit de l'ignorance. Les gens de lettres ſont les véritables ſoutiens de la conſtitution, les généraux inamovibles de l'armée citoyenne. J'inſiſte ſur ces données inconteſtables, d'autant plus que l'amour de la gloire ne ſauroit être trop recommandé dans un pays libre. Les diſpoſitions heureuſes de la nation françaiſe ſe montrent dans le déſeſpoir de cet artiſan de la chauſſée d'Antin, qui ſe tua, parce que la nature ou l'éducation lui avoit refuſé le talent de s'énoncer dans une aſſemblée primaire. La lumière a précédé la régénération ; elle maintiendra ſon ouvrage. Notre révolution étoit dans la tête des *penſeurs*, long-temps avant 1789, comme Minerve dans le cerveau

de Jupiter; comme la Vénus de Phidias avant de ſortir d'un bloc de marbre; & nos ingrats *parleurs* ſeroient encore aujourd'hui des *blocs* vils & groſſiers, ſi nos aſſauts philoſophiques ne leur avoient pas mis les armes à la main.

Et que dirons-nous de l'ingratitude de M. Burke, qui, au ſortir de ſon berceau breton ou hibernois, eſt venu ſe développer dans les écoles de la France ? Il nous impute des fautes groſſières, il bâtit ſes déclamations ſur des ſuppoſitions, il nous reproche ſes propres inconſéquences; les directoires de nos départemens doivent nommer, ſelon lui, les membres de la légiſlature. Erreur fondamentale qui fournit matière à une amplification de cent pages; ajoutez cent pages en faveur du clergé, cent pages en faveur des parlemens, cent pages en faveur des paladins, cent pages contre les aſſignats, & le reſte en invectives; vous aurez le beau livre anglais qui devoit pulvériſer tous les bons livres français. Ma conciſion déconcerta ſa diffuſion : mon laconiſme fut la hache de ſes longues périodes : ma véhémence le guérira de ſon arrogance. Son dédain pour les opérations de l'aſſemblée, pour nos légiſlateurs & leurs auxiliaires, reſſemble au dédain que certains avortons de la littérature affectent pour

les cultivateurs des belles-lettres. Auffi les contradictions n'effraient-elles pas M. Burke; tantôt la France dégénère, fous fa plume, en une frêle démocratie athénienne, tantôt en une pefante ariftocratie vénitienne. Il ne voit pas l'excellence de notre repréfentation, qui nous mettant à l'abri des ariftocrates & des démocrates, nous fera vivre fous le meilleur des gouvernemens, celui des *Ariftes*, des *Elus*. Nous ne demandons à M. Burke que des raifons, fauf à lui de garder fa Dulcinée, l'*étoile du matin qui femble à peine toucher l'horifon*; nous le laifferons galopper par monts & par vaux, avec toute la chevalerie errante. Permis à lui d'enlever nos princeffes, pourvu qu'il n'enlève, ni notre affemblée, l'étoile polaire des navigateurs politiques; ni notre prince, la fleur de lys qui nous indique le pole. Je fais que cette fleur eft coûteufe & dangereufe; mais en reftreignant la lifte civile, mais en donnant au dauphin une éducation civique parmi fes concitoyens, mais en mariant le prince avec une Rofière françaife, & non pas avec une Mégère étrangère; je penfe que les électeurs du pouvoir exécutif renonceront aux honneurs & aux fureurs de cette élection, pour applaudir avec moi aux avantages inappréciables d'une cou-

ronne héréditaire. Il y a de quoi faire ſix volumes ſur ces ſix lignes : j'abandonne cette beſogne à mes lecteurs bénévoles. J'ai réfuté d'avance les 536 pages de l'honorable Edmond, dont la lecture m'a ſingulièrement amuſé ; car toutes les métaphores de ce rhéteur ne ſont pas dégoûtantes & bizarres comme celle de nos officiers publics comparés à des *ramoneurs de cheminée*, p. 408 ; comme celle de *la vieille perruque à grande cheveluré de Louis XIV, tirée de la fripperie, pour couvrir le front déjà chauve de la jeune aſſemblée nationale*, p. 499. Je conviens avec lui que notre ſyſtême des finances eſt aſſis ſur la *pierre de l'égliſe* ; mais il avouera, en bon chrétien, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Sans doute que l'article de foi ſur nos aſſignats ne fera plus dire à M. Burke : *CREDAT qui voudra*. Ni lui, ni ſon *Judæus Apella* ne courront pas les riſques de *l'anathême prononcé par les vénérables pères du ſynode philoſophique*, p. 521. La pierre des aſſignats n'eſt plus une pierre d'achoppement ; elle ne ſcandaliſe perſonne, & les Hébreux ne viendront pas nous la préſenter en ricanant, comme l'eſprit malin au fils de dieu. Mes figures ne valent peut-être pas celles de M. Burke : je lui rendrai juſtice,

en disant avec Voltaire, *que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, sur-tout dans les auteurs de génie, comme Corneille*, &c. Il ne s'agit pas entre nous de style, mais de logique; je ne passerai à M. Burke aucun mauvais raisonnement. Nous ne lui reprocherons en fait de goût, que son aversion pour la constitution française, qu'on devroit appeller *la constitution naturelle*, comme j'appellerai la musique italienne, ou toute autre bonne musique, *la musique naturelle*. M. Hertzberg pardonnera mes excursions sur ses compagnons d'armes. Je traite nos redoutables champions, comme Horace traita les Curiaces; & l'intervalle d'une rixe à l'autre, assure le succès d'un combat d'où ne dépend pas tout-à-fait le salut de Rome.

Silence, ministres des tyrans; votre impuissance égale votre jalousie : nous méprisons vos argumens & vos armemens. Le prudent Léopold veut garder le surnom de *Pacifique*, avec le Brabant & la Toscane. Il fait bien; car notre général Paoli, à la tête de 10 mille Corses, fondroit sur Livourne; & le *Museum* de Paris

s'enrichiroit, pour la troiſième fois, des chefs-d'œuvre de Florence. Le roi Sarde, en nous provoquant, perdroit des provinces ciſalpines, la Savoie, la Sardaigne & Nice. Les états déſunis d'Allemagne connoiſſent trop la perfidie des Pruſſiens, des Macédoniens modernes, & la foi punique des Anglois, des Carthaginois modernes, pour deſirer une rupture entre les Germains & les Français. Le roi d'Eſpagne, dont le ſort eſt lié aux deſtins de la Gaule, maudit notre conſtitution, en ſe repoſant ſur notre alliance. Nous rendrons juſtice à tous les princes, ſans perdre de vue les droits de tous les peuples; & notre condeſcendance pour les cours amies, ne ſera pas au détriment des nations aſſervies. Que les ſultans, les viſirs, les ſatrapes ſe retournent, s'évertuent, ſe combinent tant qu'ils voudront; je leur défie d'aller contre la nature des choſes qui attache la moitié de l'Europe aux intérêts de la France équitable, de la France qui ne veut par-tout que la paix & le bonheur. Nos traités ſeront clairs & courts; en voici la minute : NOUS VOULONS QU'AUCUNE PUISSANCE N'ABUSE DE LA VICTOIRE. On ne ſe battra plus dès qu'il n'y aura rien à gagner & beaucoup à perdre. La France libre augmentera ſa population d'un ſixième en

moins de quinze ans ; elle diminuera ſes impôts dans la même proportion, ſans compter les bénéfices de la répartition égale, & de la dette éteinte, & du culte ſupprimé. Je vous livre à des méditations très-ſérieuſes, M. Hertzberg ; & ſi vous avez quelque aſcendant ſur l'eſprit de votre maître, faites-le rougir de ces paroles de Louis XIV : *le roi & l'état ne ſont qu'un*. Montrez-lui la France avec les traits de la vérité, & non pas avec les poinçons de la ſatyre. Comparez notre *roi des hommes* avec votre *roi des ſoldats*, & que le ciel & la terre jugent entre vous & nous. Eſt-ce la reſponſabilité des miniſtres qui vous inquiète ? mais ſi vous êtes honnête homme, que craignez-vous ? & d'ailleurs, le miniſtère n'eſt-il pas plus périlleux à Conſtantinople qu'à Paris ? Eſt-ce que Menzicof & toute ſa famille furent relégués en Sibérie par un décret de la haute cour nationale moſcovite ? Eſt-ce que Struenſée & Brandt furent condamnés à mort par la république danoiſe ? Ah ! ſi les rois & leurs miniſtres enviſageoient les objets d'un œil fixe, la révolution ſeroit faite dans tout l'Univers : mais l'ignorance des gouvernés & les paſſions des gouvernans, mettent des obſtacles au grand œuvre politique. La poſtérité croira-t-elle que nous avons eu autant de peine &

employé autant de rufes, pour délivrer les Français du joug des courtifans, que l'ancien gouvernement en avoit pour aggraver & perpétuer ce joug odieux ? La poftérité croira-t-elle que, fi nous n'avions pas caché aux trois-quarts de la nation le fecret de fa rédemption, nous tombions fous le couteau du fanatifme royal & facerdotal ? Nous avons déchiré un voile dont nous aurions payé les dommages & intérêts, fi vingt millions de Français idolâtres, comme nos vingt mille fédérés, n'avoient pas ignoré ce déchirement régénérateur. Nous aurions échoué, & avec nous les efpérances du monde entier, fi le fantôme de la fainte ampoule fe fût évanoui entre nos mains, fi les oracles de la raifon n'avoient pas adroitement éclairé la nation, par le trépied du trône. Et en dépit de la Pythoniffe, Apollon nous a guéri de la pefte ariftocratique; car les Dieux difent à l'homme: *aide-toi & je t'aiderai.*

Parlez à nos villageois des affaires du tems; ils vous répéteront que le roi *leur maître* fait beaucoup de bien, & que les *états-généraux* lui donnent de bons confeils, & que les *coffres du roi* feront toujours pleins, parce que *monfeigneur le Duc* payera la taille comme le *tiers-état.* Je crois que s'il eût fallu opter entre le *bon roi*

& le *bon Dieu*, nous aurions mieux fait de laiſſer enlever le Père Eternel. J'ai vu des payſans aux environs de Paris, qui diſoient que le ciel ne béniroit pas les Brabançons, parce qu'ils faiſoient la guerre à leur roi. Ces paroles ruſtiques valent une diſſertation ſur les replis du cœur humain. Nous voulons être libres, & nous adorons les inſtrumens de l'eſclavage. On trompe les ignorans pour les aſſervir, & il faut les tromper pour les affranchir! La dernière tromperie n'eſt que momentanée; le malade après ſa guériſon, remercie le médecin, du miel dont on a bordé le vaſe ſalutaire. Rien dans la criſe n'eſt à négliger: tout devient grave dans une révolution. Les petits moyens de l'aſtuce y jouent un plus grand rôle qu'on ne s'imagine. *Malheur aux mal-adroits!* devroit être le cri des révolutionnaires. Un perfide Mounier part de Verſailles pour ſoulever le Dauphiné; mais un loyal Barnave, au lieu de le ſuivre, expédie une lettre qui, en tranquilliſant ſa province, expulſe un traître du royaume. Cette lettre de moins & un mécontent de plus, le ſang auroit ruiſſelé dans le Rhône & l'Iſère. Et des patriotes reprochent à Barnave d'avoir jetté quelques ballots à la mer, pour ſauver le vaiſſeau de l'état, dans l'affaire infiniment ſca-

breuſe des colonies. C'eſt au paſſage de la ſervitude à la liberté, qu'on ſent la valeur d'un ſeul homme, d'une ſeule voix, d'une ſeule plume; c'eſt alors que le ſort du genre humain dépend de l'impulſion qu'on donne à la multitude aveugle. La contre-révolution du Brabant a épouvanté quelques eſprits en France: j'aimerois autant comparer les capucins de Bruxelles aux philoſophes de Paris. Cette terreur panique & tous les faux bruits qui en accompagnent l'impreſſion profonde, ſont utiles à l'union de nos citoyens, & à la perception de nos impôts. On ne ſe diſpute pas, & l'on paie volontiers quand on a peur. Les menſonges & les manœuvres des ariſtocrates nous ſecondent à merveille. Il n'y a pas juſqu'aux femmes galantes qui, en renouvellant les intrigues de la Fronde, n'ayent ſervi de thermomêtre au calculateur de l'opinion publique. Ces femmes, après la lecture des mémoires du cardinal de Retz, promettoient leurs faveurs, ſous condition de narguer la nation à l'opéra; mais nos chevaliers ſe croyant des Titus, revenoient auprès de nos Tullies, rudement châtiés de leur audace, & hors d'état d'en recevoir la récompenſe. D'autres lecteurs de l'archevêque de Corinthe, ont eſſayé comme lui,

de prendre note du domicile des pauvres dans la capitale, ſous prétexte derépandre chrétiennement des aumônes; mais nos *aumôniers monarchiques* comptèrent ſans leur hôte, ils ne firent pas attention à Voltaire & au club des Jacobins. Nos marquis battus ne ſembloient remplir les foyers, les couloirs, les couliſſes, que pour monter ſur des planches, où nos Maſcarilles conſervent leur rang & leurs titres: nos ci-devant nobles ſe feront comédiens pour ſe conſoler. Et lorſque j'entre dans une maiſon où les titres ſont encore de miſe, je crois en vérité, qu'on joue une pièce de Molière ou de Regnard. Que n'ai-je le talent ou la permiſſion de tracer tout le groteſque de ces ſcènes ridicules! l'hoſpitalité me défend de lever la toile : on riroit trop. Ces gentilshommes d'autrefois prétendent qu'ils feront éternellement nobles; mais le peuple, le ſouverain n'étant pas de leur avis, il en ſera de l'opinion de nos hobereaux dans leurs cafes, comme de celle des maniaques à Charenton.

Mais l'égalité eſt une chimère, vous diſent ces hiſtrions; les riches en argent ou en eſprit, commandent, & les pauvres obéiſſent: le monde ſera toujours la proie du plus fort. Les ſophiſtes! Et c'eſt préciſément parce que l'inégalité

physique & morale est une condition de la nature, que les loix sociales doivent niveler les forces, & contrebalancer les poids. Nous sommes égaux en droits ; ce régulateur nous place tous au même rang ; il nous indique les meilleures combinaisons de la somme des possibles. Nous tempérons l'inégalité des richesses par l'égalité de la naissance, & des partages, & des élections, & des récompenses & des peines. Nous préférons les gens à talent aux gens à argent : nous oublions les vicieux, & nous honorons les vertueux. L'émulation ne rencontre plus de barrières, & les opinions se purifient dans le creuset de la liberté. Les fruits de l'industrie n'étant plus le patrimoine de castes privilégiées, nous verrons toutes les familles jouir, tour-à-tour, des douceurs de l'aisance & de la distinction des places. Les petits neveux des riches serviront les petits neveux des pauvres : les artisans deviendront propriétaires, & les propriétaires deviendront artisans. Cette roue bienfaisante tournera sans cesse pour le bonheur de la grande famille sociale. Combien ces réflexions doivent nous rendre philantropes ! Combien de consolation cela doit verser dans le cœur des infortunés ! combien de pensées charitables cela doit inspirer à un gouvernement

fraternel ! combien de réponſes aux objections des zélateurs d'un mieux idéal, impraticable ! C'eſt en aboliſſant la nobleſſe, la primogéniture, la maſculinité, que nous ferons paſſer rapidement, de main en main, tous les tréſors de notre ſol & de nôtre commerce. Et l'eſpérance eſt rendue aux pauvres, & la fierté eſt ôtée aux riches. Le découragement & la fainéantiſe diſparoiſſent, avec les Créſus & les Job. Le ſiſtême le plus raiſonnable en métaphyſique, eſt, ſans contredit, la métempſicoſe des Indiens; or, la conſtitution française recèle une métempſicoſe politique, d'où émanent tous les avantages de l'égalité des richeſſes, & de la communauté des biens, ſans en avoir les inconvéniens perturbateurs. Cette religion nationale vaut bien celle des prêtres & des gentillâtres.

J'eſpère, que nos ſociétés des amis de la conſtitution, & nos ſociétés fraternelles des deux ſexes, ſe multiplieront tellement dans nos diſtricts, nos cantons, nos ſections, que MM. les curés ſeront tenus de les préſider dans les égliſes paroiſſiales, changées en clubs patriotiques. Des diſcours utiles remplaceront les cantiques oiſeux; de bonnes lectures remplaceront les mauvais ſermons; la morale céleſte n'y ſub-

vertira pas la morale naturelle ; les dogmes éternels feront évanouir les dogmes fantaſtiques ; les lettres du père du Chêne y feront préférées aux lettres paſtorales ; la feuille villageoiſe aux feuilles du miſſel ; le français au latin ; les mandemens de la patrie aux mandemens des évêques : telle brochure y ſera plus inſtructive que tous les prônes dont on aſphixie les ſimples. Les termes techniques de Jean-Bart n'y feront pas inutiles ; car ils réveillent l'attention, pendant que les *Jéſus-Maria* endorment un auditoire. On y prêcheroit la communion civique, au lieu de la communion eccléſiaſtique ; les bonnes nouvelles certaines feroient oublier la *bonne nouvelle* chimérique : il n'y auroit pas d'autre table ſainte que l'autel de nos pénates ; & l'offrande de la meſſe feroit place aux offrandes de la nation. Le civiſme dit tout & comprend tout. Un fameux théologien catholique répondit, en carême, à un dauphin de France : *mangez un bœuf & ſoyez chrétien.* Je dirai aux nations : *rejettez vos erreurs, & ſoyez citoyens.* L'aſſemblée nationale, en remettant au nouvel an, au 14 juillet prochain, le livre de la *conſtitution*, à la première légiſlature nationale, avec toute la ſolemnité dont Paris & le champ-de-Mars ſont ſuſceptibles, pourroit donner un grand exemple,

en écartant toute ſuperſtition religieuſe de cette fête auguſte. Le triomphe de la philoſophie ne doit pas être ſouillé par la démence des petites-maiſons. Une meſſe puérile eſt d'autant plus ridicule dans cette magnifique tranſaction d'un peuple-homme, qu'elle eſt en contradiction avec les décrets conſtitutionnels. Il a été décrété le 13 avril dernier, & je l'avois imprimé auparavant, & la raiſon l'avoit décrété le premier jour du monde, qu'un corps national ne ſauroit avoir de religion; cette relation ne pouvant exiſter qu'entre Dieu & un individu, *entre Dieu & ma conſcience, & non pas entre Dieu & des conſciences priſes collectivement.* Une politique prudente nous fit aller à la proceſſion de la pâte ou fête-dieu, & au ſacrifice égyptiaque de la fédération; mais le temps approche où une politique plus large nous fera marcher ſur l'horiſon de l'inaltérable nature, & de l'éternelle vérité. Le peuple fut entraîné dans des erreurs groſſières par l'autorité d'autrui; employons le même moyen pour le remettre ſur la bonne voie. Et y-a-t-il ſur la terre une autorité plus impoſante que celle de l'auguſte convention nationale? Nous n'aurons pas toujours des mutins ſur les bras, & nous délivrerons les eſprits du joug des prêtres, comme

nous avons délivré les vassaux du joug des seigneurs. Il en sera du sel de l'eau bénite comme du sel de la gabelle, chacun s'en pourvoira, sans s'adresser aux maltôtiers tonsurés. La discussion va s'ouvrir d'un bout du royaume à l'autre, & la vérité ne demande que la discussion pour terrasser l'imposture. Nos sociétés fraternelles ressembleront à ces *conférences* établies au seizième siécle, par le roi Gustave-Vasa, pour l'extirpation d'une secte enracinée dans l'opinion des Suédois. Ces *conférences* paisibles firent disparoître promptement le catholicisme de la Scandinavie. D'après cela, nous ne pouvons pas douter de l'efficacité de nos clubs en France, dans le dix-huitième siècle, dans l'ère philosophique. Déjà le cable qui nous attachoit, je ne dirai pas à la barque de St. Pierre, mais au brûlot du pape, est coupé, & notre navire cingle à pleines voiles vers le havre désiré. Les ignorans ont toujours aimé ce qui vient de loin; ils préfèrent les magots de la Chine aux chef-d'œuvres de l'Europe, les fables du ciel à l'histoire de la terre. Nos aïeux ont méconnu la vérité & la morale, en les faisant descendre du firmament; jouets des apparences & des vraisemblances, leurs erreurs en phisique les ont induits dans des erreurs religieuses. Selon eux,

tous les phénomènes, tous les météores venoient de là-haut, & selon nous, il n'y a pas jusqu'à la pluie & le beau temps qui ne viennent d'ici-bas. Nous fournissons de l'eau aux cataractes du ciel & aux nayades de l'athmosphère ; nous remettons la foudre entre les mains de Jupiter ; & des prétendus ministres voudroient être inviolables, ils voudroient réunir tous les pouvoirs, ils voudroient nous dicter une morale, un code, un catéchisme ! Ces imposteurs nous reprochoient notre indigence, notre nullité ; ils nous prosternoient devant un soleil immobile & sans chaleur : nous faisions libéralement les frais du chauffage & du voyage, à l'honneur & au profit d'un sacerdoce qui nous humilioit & nous ruinoit. Il faudroit envoyer les prêtres de Phébus, se réchauffer & s'abreuver sur le Mont-blanc : en observant la rotation de notre planète, ils y chanteroient la palinodie sous peine d'être morfondus.

Ministres des rois du ciel & de la terre, nous dénouons vos liens, nous récusons toute intervention arbitraire. La réputation des visirs n'en imposera plus : la mémoire d'un Vergennes & la catastrophe d'un Necker, nous refroidiront sur les louanges d'un Hertzberg. J'ai tellement en horreur la tyrannie, que je voudrois

qu'on réhabilitât la mémoire de tous les malheureux condamnés à mort ſous l'ancien régime; car la loi étoit faite par un deſpote, & les juges étoient les organes du deſpote. Nos parlemens vénaux ſe comparoient modeſtement à l'aréopage d'Athènes. Il eſt vrai que le tribunal ſuprême des Athéniens, jugeoit dans les ténèbres de la nuit. J'aimerois autant comparer notre roi des Français aux ci-devant rois de France : ſophiſme démagogique des ennemis du ſceptre, des frondeurs de la conſtitution Françaiſe. On nous répète que l'Attique abrogea la dignité royale, en ſe rendant libre. Erreur. Les Athéniens ne firent qu'abolir la tyrannie royale; ils ſentirent l'importance de conſerver le titre de roi, *baſileus*, à un des gardiens, des conſervateurs de la loi, & ſa femme s'appelloit reine, *baſiliſſa*. Ce roi ſiégeoit pompeuſement ſur un trône dans le *portique-royal*. Si une nation peu étendue, ſi le plus ingénieux des peuples, ſi le plus démocrate des gouvernemens a eu recours à cet artifice, comment une grande nation qui ſort toute entière d'un long eſclavage, & qui ne ſortira que ſucceſſivement d'une profonde ignorance, comment pourroit-elle ſe paſſer d'un roi légal, ou ſe garantir d'un ambitieux qui voudroit être illégalement roi? Il vaut mieux être abuſé d'une

ſeule manière, ſi abus y a, que de toutes les manières. Voyez comme l'hypocriſie du Necker, pour ne citer que celui-là, nous en avoit impoſé ! Nous l'aurions, je crois, lancé aveuglément ſur le trône, ſi la place n'eût pas été remplie. Et remarquons qu'un peuple étant composé de laboureurs, d'artiſans, de commerçans, &c. les lumières politiques ne ſeront jamais le lot de la multitude : la raiſon appartient à tous en général; mais la ſcience eſt le prix d'une étude particulière. Qu'eſt-ce qu'une nation éclairée ? C'eſt celle où chacun entend parfaitement ſon métier, ſon art, ſa profeſſion; où chacun tourne ſa ſphère. Exigez-vous davantage ? Vous demandez l'impoſſible. Soyons donc en garde contre l'hypocriſie qui eſt néceſſairement le poiſon des républiques. Cromwel & Necker ſavoient préparer la recette de Machiavel. Auſſi ce Génevois, accapareur d'un mérite emprunté, voulut-il arrêter les progrès de notre révolution : il vantoit ſes drogues, en paralyſant l'aſſemblée nationale, dont tous les membres ne ſont pas des aigles. Je fus ſa dupe avec les eſclaves du vieux ſtyle, & j'ai ſu l'apprécier avec les hommes du nouveau régime. Son influence jetta un charme funeſte, & ce n'eſt que depuis ſon départ, que nous

avons pris un essor vigoureux & durable. Michel-Ange, en descendant du capitole, pour retourner à Florence, dit avec enthousiasme à la statue équestre de Marc-Aurele : *marche* ; & le bronze antique resta immobile. Necker, en abandonnant Paris pour retourner à Genève, dit à la constitution : *tu ne marcheras pas*; & la constitution marcha. Si cet ex-ministre avoit eu de l'élévation dans l'ame & du patriotisme dans le cœur, il ne languiroit pas maintenant avec tous ces lâches déserteurs de la bonne cause, qui traînent leur honte & leur rage chez l'étranger déçu. *Que voulez-vous qu'il fit?* demandent les partisans de ce transfuge. Eh! qu'il fit ce que nous faisons, ou *qu'il mourût.* Ce mot d'un vieux romain, ne parut jamais sublime au vieux Necker, qui, à l'instar d'un Tolendal, crut emporter avec lui la liberté des Français, comme Démosthène & Cicéron l'emportèrent, à regret, d'Athènes & de Rome. Plût aux dieux tutélaires de la Prusse, qu'on soupçonnât un jour M. Hertzberg d'un pareil larcin ! Je hais moins les rois que les ministres qui affectent un tendre amour pour leurs maîtres absolus. Voici le secret de l'église & des cabinets : les royaumes libres sont des républiques, tout despotisme est aristocratique,

& toute ariſtocratie eſt tyrannie. Cette définition ſuccinte explique les hiéroglyphes miniſtériels.

Je ſuis un profane, un impie, un ſacrilège. Les prêtres d'Egypte ne me pardonneront pas de divulguer les myſtères du bœuf Apis. On me calomniera, on me noircira auprès de Frédéric-Guillaume, quoiqu'en terraſſant ſon Viſir, je prenne en main la cauſe des princes aveugles & des peuples indéfendus. Quelque choſe qu'on m'impute, je ſuis ſûr, au moins, qu'on ne me taxera pas de courir après l'eſprit en courant après Hertzberg. Ce n'a jamais été mon défaut; je ne tente pas l'impoſſible. C'eſt à l'eſprit à courir après nous, il eſt agile comme le zéphir, il nous atteindra quand bon lui ſemblera. Contentons-nous de l'étoffe du bon ſens, elle convient en toute ſaiſon. L'eſprit eſt une gaze qui ne garantit pas des frimats de l'hyver, ni des chaleurs de l'été : tant mieux pour ceux qui portent une belle gaze ſur un bon vêtement; car il en eſt, à peu près, de la gaze ſur la peau comme de la peau ſur les os. Cette maigreur, cette frivolité plaiſoit aux Français d'autrefois, mais aujourd'hui l'eſprit n'eſt que l'acolite de la raiſon. La capitale ſe glorifioit jadis de ſes modes & de ſa clinquaillerie; mais ſans re-

noncer à un goût délicat & à un commerce avantageux, elle se glorifie maintenant d'avoir vu naître les Boileau, les Molière, les Helvétius, les d'Alembert, les Voltaire, les Mirabeau, &c. elle se glorifie des grands hommes nés dans son sein, & des grands hommes élevés dans son sein. Elle appaise les manes des philosophes insultés par les prêtres. Voltaire né à Paris, aura un monument à côté de Rousseau, formé à Paris. Athènes subjuguée par les Romains, fut toujours l'école de ses dominateurs : Paris en subjuguant ses tyrans, est devenue l'école de la France & du monde. L'ennui & la monotonie en ont disparu avec l'oppression & la fatuité; & depuis la glorieuse journée du 14 juillet, le nouvel an y revient deux fois par an. La cour entraînoit le royaume, à la voix d'une Pompadour, dans des guerres dispendieuses, interrompues par des traités dispendieux. La paix n'étoit qu'une trève au profit des reines ou des maîtresses. On souffroit moins du pillage des ennemis, que du pillage des courtisans. Versailles appauvrissoit Paris en ruinant les provinces. Mais enfin la liberté est conquise, & nos quatre-vingt-trois départemens vont fleurir, en comblant la ville des Français, le chef-lieu national, de bénédictions & de ri-

cheſſes. Paris ſera l'ame de la France, jamais hommages n'auront été plus volontaires, jamais concours n'aura été plus nombreux & plus flatteur, jamais empire n'aura été plus ſolide & plus reſplendiſſant.

Ce langage ſonne mal aux oreilles de ceux qui voudroient éteindre la lumière que je mets ſur le boiſſeau. Il appartient bien à un étranger, diſent-ils, de venir éclairer nos démarches, montrer notre turpitude, confondre nos raiſonnemens. De quoi les étrangers ſe mêlent-ils? *A la lanterne ce Jean-Baptiſte Cloots*! s'écrient les ariſtocrates, tout en vantant MM. Burke & Mallet, tout en accueillant les barbares, qui vendent leur ſang au plus offrant, & dont les cohortes mercenaires ſont au moins neutres dans la cauſe civique. Une population ſurabondante ſe déborde dans vos atteliers de charité, & l'on enrégimente à grands frais, des conſommateurs Teutons, dangereux à la liberté françaiſe, inutiles à la force publique, préjudiciables à la liberté nationale. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'élève contre cette politique des deſpotes, contre ce fléau des états libres: voyez les *vœux d'un Gallophile*, p. 12. Si le deſpotiſme avoit ſes raiſons pour rejetter mes *vœux*, le patriotiſme aura les ſiennes pour

accomplir mes *vœux*. Ne confondons pas les étrangers utiles avec les étrangers nuiſibles, le bien avec le mal; ſans quoi il faudroit préférer Royou à Rouſſeau, Mauri à Holbach, Calonne à Price, Guignard à Pio, Bergaſſe à Franklin. Rappellons-nous que chaque nation doit ſes arts, ſes ſciences, ſes lumières, ſa philoſophie aux étrangers. Toutes les nations peuvent dire : nous ne ſommes rien par nous-mêmes, nous brouterions l'herbe ſans les étrangers. Nos impertinens raiſonneurs blâmeroient-ils la fameuſe ambaſſade des Romains, qui demanda au peuple d'Athènes la communication des loix de Solon? Ignorent-ils que les Grecs n'éclairèrent Rome, qu'après avoir été à l'école des Egyptiens, & que les Indiens furent les inſtituteurs de l'Egypte? Que ne devons-nous pas aux ſavans Arabes & aux émigrans du bas-Empire? Ce chapitre ſeroit long, ſi j'avois envie d'écrire de longs chapitres. Cela nous meneroit de Babylone à Salamanque, de Conſtantinople à Paris, de Pekin à Pétersbourg, en traverſant l'Aſie, l'Afrique & l'Europe (1).

---

(1) M. Gudin, dans un *ſupplément au contrat ſocial*, qui n'en eſt pas le *complément*, fait une ſortie ariſtocratique contre les étrangers qui ont contribué à

Si l'on ne connoiſſoit pas le jeu des paſſions viles, ſi un égoïſme groſſier n'étouffoit pas la délicateſſe des ſentimens honnêtes, ſi l'éducation ne fauſſoit pas la nature, on chercheroit envain dans toute la France, un ſeul ennemi de la conſtitution nouvelle; le monde entier

---

renverſer l'ancien gouvernement. Il inſulte à l'héroïſme des pariſiens, ſous le mielleux langage d'une apologie inſidieuſe. On croiroit entendre le philoſophe Brizard rejetter le forfait de la St.-Barthélemy ſur les Italiens, les Allemands & les Eſpagnols: la plus glorieuſe des inſurrections eſt aſſimilée à la plus infâme des lâchetés. M. Gudin ſe ſert très-civiquement du terme de *populace*, en faiſant la revue des *paveurs Normands*, des *chaudronniers Auvergnats*, des *carabins Gaſcons*, des *ramoneurs Savoyards*, des *chapeliers Allemands*, des *tailleurs*, des *ébéniſtes*, des *payſans à vingt lieues à la ronde*. Vous allez voir comme la philoſophie de M. Gudin va *creſcendo*. « Dans des rangs plus élevés, *dit-il*, » nous trouvons toujours une foule d'étrangers qui» » pour être plus riches, n'en prennent pas plus d'in- » térêt à cette ville; qui ne craignent point d'y porter » le trouble, & qu'une bonne politique auroit dû ban- » nir de toutes les aſſemblées, à l'exemple de toutes » les républiques de la terre, où nul ne délibère ſur » les affaires de la cité, qu'il n'ait un intérêt direct à » défendre la cité. Les pariſiens n'ont eu peut-être » qu'une foible part à tant d'horribles cataſtrophes ». pag. 250. C'eſt-là le ton de tous nos ariſtocrates: &

ſe rangeroit de concert ſous la bannière des *droits de l'homme*. Et nos détracteurs ſe plaindront de l'opprobre, dont l'opinion publique les ſtigmatiſe ; ils paroîtront étonnés de mon

je conſens à être lapidé, ſi les 48 Sections de la capitale ne s'indignent pas du venin que diſtille leur ſoi-diſant apologiſte. Apprenons-lui que tous les patriotes qui habitent Paris, ſont pariſiens, & que les ariſtocrates qui habitent Paris ne ſont pas même français. Voilà ce qu'un coup-d'œil philoſophique auroit montré à un critique bénévole. Eſt-ce parce que j'ai eu trop ſouvent raiſon avec lui, qu'il a jetté des pierres dans mon jardin ? ſans moi pourtant, ſon livre eût été dix fois moins bon. Mon caractère inflexible, mes principes invariables, mes pronoſtics conſtamment juſtifiés par les événemens, ont fait rougir M. Gudin de ramper ſervilement avec les Mounier & les Bergaſſe. J'étois à ſes yeux faſcinés, un *enragé*, un *fou*, lorſque j'inſiſtai, depuis la priſe de la Baſtille, ſur la néceſſité d'amener & de garder le roi à Paris. Mes courſes dans les provinces, au riſque d'être incarceré ou pendu vingt fois, mon zèle infatigable à tâter le pouls de la France malade, pour en avertir la nouvelle faculté de médecine alors à Verſailles ; tout me diſoit que la Baſtille ſe releveroit, ſi le roi & l'aſſemblée reſtoient à l'œil de bœuf. M. Gudin a vu pluſieurs de mes lettres provinciales ; il a vu ma *harangue aux Jacobins*, pour ou contre le roi ; je me rappelle l'air ſuffiſant avec lequel il en accueillit l'imprimé. Et voici le même M. Gudin qui entrainé par la force des choſes,

ardeur pour la France, pour la caufe des humains, qui n'eft étrangère à perfonne. Cet étranger ne tient à rien, il ne veut rien, il eft fufpect, difent les gens fufpects. Comme fi

---

fe rapproche tellement de moi en 1791, que j'ai failli reconnoître mes propres expreffions de 1789. « La » liberté individuelle diminue dès qu'on a une fonc- » tion à remplir, *avoue-t-il maintenant*, & elle doit » décroître à mefure que la fonction s'élève, en telle » forte, que l'homme le plus éminent de la républi- » que, foit le moins libre de tous. L'un des confuls » de Rome étoit chargé de veiller fur l'armée, l'au- » tre fur la ville. Le doge de Gênes ne peut coucher » hors de fes murs une feule nuit. Celui de Venife, » eft peut-être plus dépendant encore. Cette progref- » fion eft conforme aux idées d'une faine liberté. pag. » 58 ». M. Gudin ne fe contente pas de gourmander les étrangers, il les pille en confcience, cela eft, au moins, conféquent.

Son livre étoit deftiné à groffir la bibliothèque des mécontens & à augmenter l'inertie des foibles; mais l'activité courageufe, la victoire complette du bon parti, apporta des amendemens fi nombreux, que fon manufcrit cartonné, raturé, rapiécé, alongé, racourci, demeura quatre mois chez l'imprimeur. C'eft par inadvertance, fans doute, que l'article contre Paris & contre les étrangers, a échappé aux remords de l'ariftocrate paffif, honteux & converti : article dont les anti-révolutionnaires s'amufent à nos dépens. Il eft plai-

ma récompenſe ne ſe trouvoit pas dans le ſuccès de la choſe ; comme s'il pouvoit y avoir d'autres étrangers en France que les mauvais citoyens ; comme ſi l'eſtime des hommes libres

---

ſant, en effet, d'entendre *l'Anagnoſte* de M. Beaumarchais, invectiver les ſerviteurs de la nation, les rois d'armes de l'inſurrection, les ſauveurs de la Ville des français & des hommes, les libérateurs de la France, en les traitant de *politiques de café, d'orateurs de jardins, de convocateurs des halles, de perturbateurs de la patrie, de conſeillers du crime*, pag. *165*. C'eſt foibleſſe de ſa part plutôt que méchanceté : il faut de l'eau de roſe aux paupières débiles. Les balances de Thémis ſe briſent, on en fait d'autres plus ſolides & bien meilleures : l'intervalle eſt pénible : & la gente routinière de crier comme des aveugles & de regretter la vieille ferraille. On entend gémir ſes patrons & ſes patrones, la courtoiſie vous fait faire chorus avec eux : on ſacrifie leſtement un peuple généreux à un boudoir obſcur. On cabale, on déraiſonne, on mépriſe la révolution juſqu'à ce que l'opinion publique ſoit tellement victorieuſe, qu'il faut refaire ſes livres & chanter la palinodie. Peut-être M. Gudin n'eût-il pas tourné à bien, ſi Bergaſſe n'avoit pas tourné à mal. *Les calomniateurs publics*, dit-il, *les plus vils & les plus fameux ne ſont pas de cette ville*. Cela s'adreſſe au triſte avocat du triſte Kornman; cette phraſe n'eſt pas de trop, mais comment M. Gudin oſe-t-il ſe rendre l'écho d'un Royou, en copiant preſque mot à mot une vilainie de *l'année littéraire* contre M. la Harpe, contre

n'étoit pas un prix suffisant pour les cœurs républicains? Oui, je ne doute point que les Français n'écrivent un jour sur ma tombe : *ce Vandale fut utile à notre révolution.* Eh !

Fitz-Voltaire. « La révolution est arrivée, selon MM. » Royou & Gudin, non parce que les philosophes ont écrit » des vérités utiles aux grands & aux peuples, comme » les *ennemis de tout bien* cherchent à le faire accroire, » & comme les *gens foibles* qu'ils égarent le répètent » sans cesse ; mais elle est arrivée, au contraire, parce » qu'on n'a rien fait de ce qu'ils ont proposé pour se » garantir d'une révolution qu'ils prévoyoient. *pag.* 97 ». Intention perverse, défaut de judiciaire, puérilité plate! il falloit encore biffer ce paragraphe; mais on a beau s'évertuer, le maudit bout d'oreille échappe toujours. La finale sur-tout est d'un non sens complet, elle appartient à M. Gudin uniquement. Le madré Jésuite Royou n'auroit jamais dit que *la révolution est arrivée ; parce qu'on n'a rien fait de ce que les philosophes ont proposé*, &c. La grossièreté du sophisme eût fait rire ses propres écoliers qui auroient observé à M. le professeur de Louis-le-Grand, qu'à la vérité le gouvernement ne fit rien de ce que les philosophes prêchèrent; mais le public profita de leurs leçons. M. Gudin a-t-il pensé qu'il n'y auroit que les *ennemis de tout bien* & les *gens foibles* qui liroient sa brochure ? Cela seroit modeste. Notre homme foible se croit robuste sur la foi de son miroir concave: cette illusion optique le boursoufle, il se pavane en criant : *admirez ma stature.* Comme je n'admire que ce qui est admirable, je dirai que

meſſieurs, tous les philantropes de la terre doivent s'intéreſſer à vos ſuccès, ils ſe mêlent de vos affaires, parce qu'ils eſpèrent que vous vous mêlerez un jour des leurs. Ils ſe conſo-

---

la philoſophie nous a donné les moyens de profiter d'une occaſion qui s'étoit préſentée ſouvent aux regards de la nation. Le délabrement des finances, voilà la cauſe; la philoſophie, voilà les moyens. Les frondeurs ridicules ſous les Mazarin, ſont devenus révolutionnaires ſous le Breteuil, grace à l'exploſion encyclopédique. Entendez-vous, ſophiſtes? Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs là-deſſus; & ceux qui auront lu tous mes ouvrages, ne me reprocheront pas de paſſer légèrement ſur pluſieurs objets dont je me ſuis occupé auparavant. Je ne connois pas de plus grand ennui que celui des redites.

Je ne diſſéquerai pas M. Gudin tout entier, je ne ſuis pas vindicatif, mon civiſme lui recommande une logique plus réfléchie. Et quand il nous a dit, chap. VIII, pag. 23; que *les Anglois qui ont donné une ſi grande autorité à l'aſſemblée de leurs députés, l'ont cependant ſoumiſe au véto abſolu de deux autres pouvoirs*; pourquoi ſe refute-t-il lui-même au chap. XIII, pag. 142, en confeſſant que « la chambre haute d'Angleterre ne fut » point créée par la *volonté générale*. Elle tire ſon ori- » gine du gouvernement féodal. Elle a rendu les plus » éminens ſervices à la nation. Mais elle eſt ſi peu » le produit de la volonté générale, qu'il y a toujours » eu, & qu'il y a encore en Angleterre une grande » partie de la nation qui regarde la chambre des

lent

lent d'être nés loin de vous, par le plaisir de ne pas choquer le *decorum*, en disant tout le bien qu'ils pensent de vous. Trente tyrans

» pairs comme contraire à la liberté ». M. l'Anglomane, ce ne sont donc point les Anglais, ce n'est donc pas la nation Anglaise qui a soumis ses députés à un double *véto* absolu? Vos fastidieuses rêveries sur le *systême des gradations*, dont Jean-Jacques reconnoîtroit lui-même aujourd'hui l'absurdité en brûlant ses considérations sur la Pologne, prouvent suffisamment que vous êtes hors de votre sphère, en entrant dans la carrière politique. Vos nombreuses contradictions s'expliquent par les *regrets d'un Sybariste* dont vous avez, l'an passé, enrichi l'almanach des Muses, & par la singulière histoire de votre livre. D'après son titre ambitieux & sa jactancieuse dédicace à l'assemblée nationale, on s'attendoit que le *suppléant* de Rousseau, rempliroit la tâche dont il est fait mention dans le dernier chapitre du *contrat social*. « Après avoir posé, *dit le* » *citoyen de Genève*, les vrais principes du droit poli- » tique & tâché de fonder l'état sur sa base, il reste- » roit à l'appuyer par ses relations externes; ce qui » comprendroit le droit des gens, le commerce, le » droit de la guerre & des conquêtes, le droit public, » les ligues, les négociations, les traités, &c. Mais » tout cela forme un nouvel objet, trop vaste pour » ma courte vue. J'aurois dû la fixer toujours plus près » de moi ». M. Gudin se persuadera facilement que je ne partage pas la surprise du public concernant son silence sur ces matières profondes.

écrafent l'univers, & vous nous aiderez à exterminer cette race infernale, vous ferez nos *Thrafybules*. Nos ennemis font les vôtres. Tous les potentats difent comme Louis XIV en pleurant de colère : *ces coquins de Bordelois me feront-ils long-temps la loi?* Le tyran réduifit Bordeaux ; mais la France réduira nos tyrans. Une grande nation fera pour la liberté, ce que de grands defpotes font pour l'efclavage. Un Hertzberg atroce riva les fers des Bataves, & vous les briferez ; un Léopold hypocrite, un marchand de Livourne étend les chaînes de l'Autriche fur les Belges & les Liégeois, & vous étendrez vos trois couleurs facramentelles fur des fronts pâles & confternés. Qu'ils font intéreffans ces peuples malheureux ! Ils cèdent aux circonftances ; mais en courbant la tête fous les dures loix de la néceffité, leur cœur refte debout. Nous fommes Gaulois, difent-ils, & la Gaule eft libre : la dignité de l'homme eft lézée en nous, & les Français font des hommes. Des torrens ont renverfé nos digues, ont inondé nos villes et nos campagnes ; mais le mal n'eft que paffager ; car auffitôt que les Français auront defféché leurs propres marais, ils nous apporteront leurs machines hydrauliques : encore deux luftres, & nous ferons

à l'abri des torrens. La dernière proclamation du peuple Liégeois devroit être consignée dans les archives de l'assemblée nationale : c'est le testament de la liberté expirante. Nos voisins en recevant les menotes du despotisme, nous ont nommés leurs exécuteurs testamentaires ; & le serment de la vengeance est prononcé par tous les Français. En attendant de plus hautes destinées, nous ferons ensorte que tout soit libre jusqu'aux embouchures du Rhin, jusqu'aux limites de la Gaule, c'est-à-dire, que nous voulons être libres chez nous. Mais nous joindrons la prudence au patriotisme, & la politique à la bravoure. Nous ne compromettrons pas notre bonheur dans une bataille de Chéronée ; nous préviendrons le sort douteux des batailles, par une conduite mesurée, par une tactique savante, dont toutes les phalanges macédoniennes ne sauroient préserver les Philippe. Cette question est ajournée à l'ouverture du dix-neuvième siècle. Dix ans d'expérience nous donneront une vigueur, une élasticité dont je calculerai d'avance les prodiges ; & ceux qui jugent de l'expérience par la durée, reconnoîtront une erreur que la philosophie redresse dans les arts, dans les sciences, dans les caravanes, &c. On n'entendra plus dire, pour appuyer une asser-

tion : je ſuis plus âgé que vous, j'ai été vingt ans dans ce pays-là, & vous n'y avez été que vingt mois. Si cette antiquité prouvoit quelque choſe, il faudroit apprécier un peintre par ſon âge & non par ſon talent : il faudroit croire aux vieilles idoles, & obéir aux vieux gouvernemens. Ce ſophiſme pernicieux a perpétué une foule de tyrannies civiles & religieuſes.

Le reſpect craintif, la vénération profonde pour les vieillards, tant recommandé par les moraliſtes, eſt la ſource de mille maux en politique. L'orient eſt engourdi par l'aſcendant de la vieilleſſe ; on a cherché la cauſe de la ſtagnation des ſciences & de la durée du deſpotiſme dans ces contrées immenſes ; je la trouve dans l'autorité des vieillards, pendant que le ſavant Bailli la cherche envain chez un peuple primitif, inconnu à lui & à nous. Les républiques anciennes qui donnoient aux pères le droit de vie & de mort ſur leurs enfans, devoient par cela ſeul marcher vers la décadence : l'ignorance des pères accumula les erreurs des enfans ; les préjugés ſe multiplièrent avec les générations. Heureux le pays dont le gouvernement étoit le moins mauvais ! & ſi les Spartiates trouvoient les loix de Lycurgue ſuppor-

tables, ils étoient moins à plaindre que d'autres, de jurer ſur la parole des vieillards. Comme tout le monde gagne à une bonne conſtitution nationale, je préſume qu'un jour nos vieillards ſeront honorés librement & ſans inconvéniens. Nos cheveux blancs rappelleront le ſouvenir des travaux de la révolution : nos neveux nous conſulteront, non pas comme les Indoux conſultent leurs Bramines, mais comme des jeunes philoſophes conſultent des philoſophes plus anciens : nous aurons le mérite d'avoir été plus près des événemens qui fixeront à jamais l'admiration de la poſtérité. Je n'oublierai de ma vie, les conſeils dont l'octogénaire Franklin fortifia ma jeuneſſe & celle de pluſieurs de nos révolutionnaires Français. Le premier de ces conſeils étoit d'écouter le dictamen de la raiſon invariable, & d'éviter les fautes de la vieilleſſe crédule. C'eſt en s'appéſantiſſant ſur une morale chimérique, que pluſieurs publiciſtes, anciens & modernes, ont donné dans des égaremens dangereux : les paradoxes & les paralogiſmes de Rouſſeau & de Mably n'ont pas d'autre canevas. Le banniſſement, l'empriſonnement, le ſupplice capital des Déiſtes & des Athées ſont recommandés philantropiquement par ces

rhéteurs inconséquens (1). Je leur pardonne de n'avoir pas vu que l'ame est le résultat de nos cinq sens ; mais ils auroient dû savoir que la morale est le résultat de l'intérêt social, qui lui-même est le résultat des intérêts particuliers. On affoiblit les motifs humains en inventant

(1) « Que le coupable ne recouvre sa liberté qu'en » promettant de se conduire à l'avenir avec prudence » & circonspection. N'exigez point de lui une rétractation, vous seriez dupe, si vous y comptiez ; & vous » accorderiez à une action déshonorante, une grace qui » ne peut être accordée qu'à un repentir sincère. Une » rechûte doit être punie par deux ou trois ans de » prison. (*La chûte par quelques mois de prison.*) Si » après cette longue correction, un déiste a toujours » la même soif de la célébrité & du martyre, il faudra bien enfin se résoudre à le traiter comme un athée ». (*Le dur Mably trouve le supplice des cachots trop doux, il lui faut du sang.*) De la législation, liv. 4, chap. 3. Socrate fut donc coupable ? Sa mort fut donc juste ? Platon étoit trop modéré en ne demandant que cinq ans d'incarcération pour les incrédules. L'atrabilaire Rousseau est animé d'un zèle plus édifiant ; car, selon lui, « sans pouvoir obliger personne à les croire (*l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame*) le Souverain » peut bannir de l'état quiconque ne les croit pas... » Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les » croyant pas, qu'il soit puni de mort. *Contrat social*,

des motifs divins. La ſociété me dit : *tu ne déroberas point.* Je conçois cela, j'obéis à une loi conſentie formellement ou tacitement; je manque à mon ſerment, à ma parole; je ſuis

---

» *liv.* 4, *chap.* 8. » La vue d'un auto-da-fé en Eſpagne me feroit moins d'horreur, que ces lignes exécrables tracées en France par des gens qui paſſent pour philoſophes. Ah! Voltaire, ſi nos ingrats pouvoient t'imputer de pareilles maximes: tes écrits ont été la barrière des fanatiques de Rome & de Genève. Les Rouſſeau, les Mabli & les prêtres faiſoient *chorus* pour aſſaſſiner ta réputation, pour ſubſtituer les ſimulacres de la vanité, aux accens de la raiſon, aux charmes de la vérité. Voltaire & Rouſſeau ſont deux athlètes vigoureux, mais l'un a de bons yeux, & l'autre eſt un aveugle qui frappe au haſard, qui caſſe la porcelaine en tuant des inſectes. L'eſprit faux de Jean-Jacques perce par-tout: « quiconque, dit-il, oſe dire: » *hors de l'égliſe point de ſalut*, doit être chaſſé de » l'état » Je réponds en quatre mots que chaſſer les intolérans, eſt la plus abſurde des intolérances. C'eſt vouloir faire un déſert de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique; car la plupart des religions ſont excluſives. Vive le décret du 13 avril! Comme j'ai eu une part très-active à ce décret ſauveur, j'obſerverai que les plus grands obſtacles nous venoient des adverſaires de Voltaire, des adhérens de Rouſſeau. Les ſophiſmes éloquens ſont des axiomes irréfragables pour certains cerveaux. Rouſſeau a fait des ſectaires,

un vil parjure en dérobant. La nature a mis en moi le ſentiment de la honte, de la pitié, de la tendreſſe, de la compaſſion, de la commiſération; je ne ſaurois contrarier ces affec-

---

Voltaire a fait des philoſophes. Les ennemis de la conſtitution françaiſe citent Rouſſeau & Monteſquieu avec ſuccès; mais comme je préfère la nature des choſes à la ſaillie des phraſes, un argument à un ſorite, une nation à un homme, je relis le génevois avec un œil critique, & j'apperçois un déclamateur qui marche rarement ſur la ligne du logicien. Je ne ſuis plus étonné de la judiciaire caduque des diſciples d'un pareil maître. Comment, par exemple, un homme infatué de Rouſſeau, pourra-t-il raiſonner juſte, aimer la conſtitution, après avoir adopté les trois chapitres *du peuple* dans le *contrat ſocial*? Ce tiſſu d'erreurs ne contient pas deux vérités, à moins que les conjectures ne ſoient des preuves; & les prophéties des événemens. Ces erreurs ſont infiniment plus dangereuſes que l'apologie de la féodalité dans *l'eſprit des loix*; car on ne croit plus au préſident-baron, & l'on croit encore au rhéteur perſécuté. La perſécution engendre l'infatuation. Il eſt de notre devoir de mettre chacun à ſa place, & de renvoyer Rouſſeau à ſes *lettres d'Héloïſe*, Monteſquieu à ſes *lettres Perſanes*, Paſcal à ſes *lettres provinciales*. J'aime beaucoup Jean-Jacques, mais j'aime davantage la France: or, il y a de quoi la bouleverſer, la déchirer, en ſuivant Rouſſeau aveuglément, ſuperſtitieuſement. Ses ouvrages politiques ſont des ſources inépuiſables d'ariſtocratie & d'anarchie. Que

tions ſans éprouver les remords d'une conſcience timorée. Il faudroit donc étouffer la nature, pour ôter à mon prochain le fruit de ſon labeur ou du labeur de ſes pères, pour

---

les bons eſprits liſent attentivement le *contrat ſocial* & le traité *ſur la Pologne*; ils ne ſeront plus ſurpris de voir tant de prêtres, tant de nobles, & les ci-devant 89 & les têtes rondes ou plates, ſe déclarer chaudement pour lui. C'eſt vraiment un prodige que le parti national du corps conſtituant, n'ait pas ſuccombé ſous les efforts de tout le côté droit, & des miniſtériels de la gauche, & des fourbes de la gauche, & des oiſons de la gauche, & de la ſecte de Rome, & de la ſecte de Janſénius, & de la ſecte de Rouſſeau, dont la gauche offroit le funeſte mêlange. La lecture de Jean-Jacques, donna des vertiges aux Mounier, aux Bergaſſe & à d'autres eſprits creux. Le délire alloit ſe propager, la cataſtrophe étoit inévitable, ſi l'aſſemblée n'étoit pas venue ſiéger dans le foyer des lumières, où le bon ſens & la ſagacité des tribunes, des terraſſes & des Jacobins, confondirent les projets des méchans, des ſots & des foux. On auroit voulu nous couper les jambes, mais on n'a réuſſi qu'à nous couper les aîles: ces aîles repouſſeront pour la gloire des légiſlatures ſuivantes.

Les hommes ſont ſi ſujets à l'erreur, que c'eſt une mal-adreſſe de rien écrire, quand on veut ſe faire adorer. Auſſi Mahomet ſe diſoit-il illettré; Zoroaſtre attribua ſon Zend-Aveſta aux puiſſances céleſtes; Moyſe ſuppoſa que Dieu étoit ſon ſecrétaire; Jéſus de Naza-

plonger une famille dans le deuil & le déseſpoir. Les monſtres ſont rares, ils n'ont pas de race, & les châtimens les rendent plus rares encore. Mais en interpellant la voix de Dieu, on ôte à la loi le motif d'un conſentement, ſans lequel on ne ſauroit être taxé; on amortit la voix ſonore de la nature & de la ſociété. Dieu commande aveuglément, les prêtres puniſſent & pardonnent aveuglément. Il n'y a qu'un tarif pour les péchés & les crimes : la fornication & la gourmandiſe ſont des péchés damnables, tout comme le larcin & le meurtre: la même ablution lave les macules du foible & les atrocités du ſcélérat. Il n'y a pas de ma-

---

reth n'écrivit jamais que ſur le ſable; Apollonius de Thyane opéroit des miracles que Philoſtrate eut la commiſſion de publier: Socrate nous paroîtroit moins ſage, s'il avoit écrit ſur la ſageſſe. Et Rouſſeau eût été plus près de l'apothéoſe, ſans la double inconſéquence d'écrire contre le talent d'écrire, l'art d'être libre, & de philoſopher contre la philoſophie, l'art de faire uſage de la raiſon. Avec cette belle méthode, Boſton & Paris ſeroient aujourd'hui les honorables émules de Bruxelles & d'Anvers. Vainement auroit-on jeté des livres de thé dans la Délaware, & des livres de ſel dans le commerce de France; il n'y a que les livres des imprimeurs qui aient des ſuites révolutionnaires & heureuſes.

giſtrat plus mal ſervi que Dieu : voyez les ſtilets des pieux Italiens, des pieux Eſpagnols & Portugais. La morale ſanctionnée dans le ciel perd ſa vertu, comme un chêne de nos forêts transplanté ſous l'équateur. C'eſt la ſanction du deſpotiſme : il en découle autant de maux qu'il réſulte de bien de la ſanction d'un roi national, dont la couronne héréditaire eſt une élection quotidienne par la volonté du ſouverain. Nous faiſons obſerver nos ordonnances en les motivant ; or, toute la morale eſt fondée en raiſon, & un ordre arbitraire du ciel fait perdre de vue les véritables intérêts de la terre. L'habitude de la vertu, c'eſt-à-dire, l'obéiſſance à nos loix, eſt un puiſſant préſervatif des crimes ſecrets. Le fruit d'une bonne éducation, l'amour-propre des belles actions, l'orgueil de l'honneur, l'inſtinct de la juſtice, l'horreur de l'ignominie, reſſemblent à cette pudeur auſſi louable qu'inexplicable, qui nous empêcheroit de nous promener tout nuds aux Thuileries, quand même la police ne s'y oppoſeroit pas. Et d'ailleurs, un grand pénitencier, riche en abſolutions, trouvera plus facilement des accommodemens avec ſa conſcience, qu'une Ninon qui reſtitue à Gourville un dépôt confié. L'indépendance des peuples ne ſauroit que ſe détériorer avec tout autre catéchiſme que la

nature, la lumière & la loi. La fierté de l'homme libre eſt un rampart inconnu aux eſclaves. Nous ſommes cuiraſſés contre les vices; nous marchons à découvert. Chaque citoyen eſt le ſurveillant de la ſûreté des citoyens : chaque individu eſt membre du grand comité des recherches. Une nation empriſonnée commet plus de crimes en un ſeul jour ſous le fouet des geoliers, qu'une nation libre dans tout un ſiècle, ſous l'égide des loix. L'oreille propice d'une conſtitution, ſuccède à l'oreille ſiniſtre d'un Denys. Et l'homme qui a reconquis ſa dignité, craindroit que les murailles ne lui reprochaſſent une faute; ſon ombre le feroit rougir; il redouteroit les indiſcrétions d'un ſonge ou de la fièvre. L'homme accoutumé à ſe ſervir de la main droite, ne devient pas gaucher facilement. La tyrannie s'environne d'erreurs, parce qu'elle eſt une impoſture. Que Dieu exiſte ou qu'il n'exiſte point, c'eſt le dernier des ſoucis d'un peuple légiſlateur. Tâchons d'éterniſer notre ſuperbe ouvrage, ſans nous embarraſſer ſi l'être éternel eſt un dieu ou un monde. Je ſerois aſſez porté à croire au chaos & à la création, après ce que nous venons de voir en France. On nous prendroit pour des dieux, ſi nous ne guériſſions pas nous-mêmes l'eſprit humain de la routine des druides. La

liberté brise les idoles, elle ne connoît ni prêtres, ni ancêtres. Les anciens étoient plus modernes que nous ! Faisons notre métier d'homme, & le métier de prêtre ne vaudra plus rien. Le ciel est aussi étranger à la terre, que la mort à la vie. Agissons toujours & nous ne rêverons jamais, Les spéculations métaphysiques n'inquiètent que les oisifs : on meurt dans les palais, on cesse de vivre dans les chaumières. La mort seroit inconnue aux vivans, si les jongleurs & les théologiens ne s'étoient pas immiscés dans nos travaux journaliers. Avec ces principes, tous les peuples jouiroient incessamment des bienfaits de la RÉVOLUTION par excellence.

Bataves, Belges, Liégeois, Savoisiens, Fribourgeois, séchez vos larmes; vous auriez tort de vous plaindre de notre politique négative: nous avons pesé vos intérêts avec une tendre sollicitude; nous savons que les états morcelés de l'Italie & de l'Allemagne & des Pays-Bas, ne sauroient allumer partiellement le feu sacré, sans que toute la masse féodale ne dirige les eaux du Stix & de l'Achéron, sur l'incendie libérateur. Vous nous reprochez notre insouciance; mais nous sommes froids comme le canon prêt à gronder, nous sommes immobiles comme la mine prête à sauter; nous tem-

porifons comme le Véfuve, nous raffemblons des matériaux dont l'explofion détournera tous les fleuves de l'enfer. La politique des tyrans eft toujours blâmable, les miniftres des defpotes font criminels de lèze-nation, leurs vertus font des crimes; *fplendida peccata*: mais une nation libre peut légitimement avoir la fageffe de la nature, qui facrifie la partie au tout, les individus à l'efpèce, le mieux relatif au mieux pofitif. Notre politique s'épurera à mefure que nos forces s'accroîtront. Moins on eft foible, & moins on a befoin de petits moyens. Le jour viendra où nous pourrons nous livrer au penchant de notre cœur, en délivrant tous les blancs & tous les noirs du joug de l'oppreffion! L'effence de la divinité, c'eft la perfection; l'effence de la conftitution, c'eft la perfectibilité. Faute d'approfondir ces apperçus, les patriotes outrés fe rencontrent avec les ariftocrates défefpérés. Peuples morcelés & fubjugués, mettez votre confiance dans la France, & armez-vous de la défiance contre les monarques; vous éprouverez les effets falutaires de l'attraction d'un nouveau foleil qui fe lève pour ne fe coucher jamais. Aucune comète malfaifante ne brifera fon difque, mais fon difque engloutira toutes les comètes. Peuples

tyrannifés, ne perdez pas de vue les principales époques de la régénération Françaife ; portez vos regards fur le 19 juin, & que la harangue de l'orateur du genre-humain foit toujours préfente à votre mémoire, & à celle de vos enfans, qui la réciteront avec joie fous la hache des bourreaux. Cette harangue dépofée folemnellement dans le tabernacle national, fera le talifman de votre délivrance prochaine. J'en attefte la France libre, dont la fplendeur ne fera circonfcrite par aucune puiffance humaine.

Notre population augmentée par les conquêtes de l'agriculture, fera reculer les mers & les montagnes ; elle repouffera les fleuves dans leur lit, & les tyrans loin de nos frontières. Tous les cantons de la France ont des terres vierges qui ne demandent qu'un travail fimultané, pour nourrir, l'année prochaine, de nombreufes familles. Un grand royaume, riche & peuplé, augmente fa population & fes richeffes très-promptement, avec des bras rendus libres, avec des terres à défricher ou à mieux cultiver, avec des mines à exploiter, avec des mers poiffonneufes. Ajoutez aux trois cents millions tournois en denrées, que nous promet l'agronome Boncerf, les 45 millions de pro-

duit territorial que la chasse féodale nous abandonne, & nous aurons incessamment plus de nouveaux colons, que les Etats Prussiens n'ont d'habitans. Et ils ne seront pas à la merci d'un Visir, ils ne seront pas esclaves ou geoliers; ils ne porteront pas l'habit bleu pour la majesté des rois, mais pour la majesté des loix. Il en sera de nos terres en friche, comme des terres d'Apollon dans la Phocide; elles étoient stériles en vertu des oracles de Delphes. Il n'a pas tenu aux Pontifes de nous susciter une guerre sacrée comme aux laborieux Phocéens : il n'a pas tenu aux oracles de Rome, de nous envoyer bâtir un Marseille au Scioto : il n'a pas tenu à un Philippe d'Artois de se déclarer le *vengeur d'Apollon*, à l'instar d'un Philippe de Macédoine qui s'empara pieusement des Thermophyles, qui alla siéger pieusement dans l'assemblée des Amphictyons, & qui exerça pieusement les plus horribles cruautés sur les Phocéens sacriléges. Et la Grèce victorieuse des Perses, devint la proie du Macédonien, par les enseignemens des prêtres. Les foudres de Démosthènes ne purent résister aux foudres de Delphes : l'éloquence échoua contre la religion; & l'orateur lui-même sembloit partager la foiblesse d'un auditoire superstitieux. Philippe habilement

ment profita du fanatiſme des Grecs, & de l'organiſation fédérative de leurs états-généraux. Ces faits hiſtoriques ſeront utiles aux Français. Et un rapprochement bien frappant encore, c'eſt la haîne de l'ancien Philippe pour les grandes villes : le tyran avoit du tact, il fit ce que nos ariſtocrates voudroient faire. Victorieux dans une guerre religieuſe qui dura dix ans, il raſa toutes les villes, il diſperſa les Phocéens dans des bourgs de 60 feux. Un de nos fugitifs en Piémont, diſoit : *ſi nous reprenons le deſſus, il faudra brûler Paris, le camp central des rebelles.* La douce philoſophie a préſervé les Français de l'horrible fanatiſme des Grecs, qui eûrent la démence d'entreprendre trois guerres ſacrées, pour des biens nationaux ſtériliſés au nom du ſacerdoce. Une charrue dans les champs d'Apollon étoit le ſignal d'une ſérie de meurtres : & nos charrues dans les champs de l'égliſe ſont le ſignal de la proſpérité publique. On peut dire maintenant du Français, que *Delphes, Délos, Ammon ne ſont pas ſes aſyles*; & nous laiſſerons nos ennemis ſe cacher *aux antres des Sybilles.* Les cavernes ténébreuſes n'affoibliſſent pas la clarté d'un beau jour. Que nous importe l'obſcurité des ſouterreins, pourvu que la ſurface du globe

ſoit éclairée? Amphion bâtit Thèbes au ſon de la lyre, & nous conſtruiſons une cité au ſon de la voix. Nous avons obtenu la parole, & nous ſommes sûrs de vaincre : l'Univers entend notre langage, & l'Univers ſera libre. Comptez là - deſſus, M. Hertzberg, réſignez-vous, imitez-moi, & embraſſons-nous. Ne mépriſez pas mes conſeils, peſez mes diſcours : ſongez au roi de Lydie étendu ſur un bûcher avec ſes miniſtres. *Solon*, *Solon*! s'écrioit il. Le moment viendra, monarques & ſatrapes modernes, où vos larmes & vos ſanglots étoufferont les cris douloureux de *Cloots*! *Cloots*!

Vos droits ſont des uſurpations : point de propriété ſans la loi : on ne poſsède rien par la grace de Dieu. Nos dynaſtes transfuges dans les cours étrangères, vous invitent à une ligue contre nous, ils invoquent le canon, au défaut de la juſtice ; mais ces inſinuations prouvent la méchanceté de leur cœur, & l'impertinence de leur politique. Ils reſſemblent à la famille du tyran Piſiſtrate, laquelle chaſſée d'Athènes, implora l'aſſiſtance du grand-roi contre la nouvelle république. Mais on ſe moqua de ces princes du ſang, & un plus long ſéjour à Ecbatane, leur apprit que les monarques reconnoiſſent une néceſſité dont on fait un ſecret au

vulgaire. En effet, les Athéniens libres furent ſecourus par la cour de Perſe contre le cabinet de Macédoine; & on a vu plus de rois foulés aux pieds par des rois, que des ſceptres briſés par les républiques. La raiſon d'état eſt la bouſſole des hommes d'état : cette raiſon fait taire les intérêts éloignés, pour n'écouter que l'intérêt préſent. Commande-t-elle de marcher contre vos voiſins ? Il faut obéir, ſans s'informer ſi ces voiſins ſont ſoumis à une couronne ou à un code. La guerre & les alliances ſont dictées par la combinaiſon des événemens. C'eſt un jeu d'échecs dont les règles ne dépendent ni du caprice, ni des paſſions, ni de la qualité des joueurs. Ceux-là ignorent la ſituation de l'Europe, qui ne voyent pas que la république françaiſe doit attirer à elle tous les rivaux de ſes ennemis. Tyrans, prévenez la cataſtrophe, voyez le bonheur de Louis XVI; voyez les flammes d'un bûcher : il n'y a pas de milieu; choiſiſſez. C'eſt folie de s'oppoſer à ce qu'on ne peut empêcher : rendez-vous heureux, en ne voulant que ce que veut la majorité. Je n'étayerai pas mes avis par l'autorité des études & des voyages; je marche d'un pas ferme dans le labyrinthe de la politique, ſans le congé d'Ariane; toute autorité doit repoſer ſur l'iné-

branlable raiſon. Que les tyrans rougiſſent, tremblent & baiſſent la tête ! Je ſiége au tribunal de l'incorruptibilité ; mes arrêts n'auroient aucune force ſi j'avois la moindre foibleſſe : la vérité fait toute ma vigueur. Je ſuis trop glorieux de mon poſte, pour m'avilir jamais à filer aux pieds d'Omphale. Je tiens une épée flamboyante, elle s'éteindroit dans le foureau. Je veux aſſiſter aux funérailles de la tyrannie chancelante : nous y verrons Hertzberg & ſon académie ; on n'y entendra pas le panégyrique du deſpotiſme.

Dites-moi, M. Hertzberg, ſi c'eſt d'une *Catilinaire* que vous avez voulu me gratifier, ou d'une harangue de Démoſthène *ſur les prévarications de l'ambaſſade* ? je vous rends une *Philippique*, en attendant que Frédéric-Guillaume vous honore d'une *Verrine*. Il faudra voir qui de nous trois ſera le plus libéral. Les oppreſſeurs ne ſont pas généreux ; ils diſent tous comme le père d'Alexandre : *je ne ſuis en paix qu'avec ceux qui veulent m'obéir ;* mais le peuple français dira : *je ne ſuis en paix qu'avec les peuples libres.* La liberté unit les citoyens du monde ; & les deſpotes ſe diſputent la dépouille de Darius. Nous vous accordons une trève tyrans, juſqu'à ce que, honteux de vos forfaits, fatigués de vos

divisions, jaloux du roi des Français, vous veniez implorer notre secours, pour délivrer vos esclaves & vos couronnes d'une situation précaire & abominable. Le regne des dynasties passera, mais le regne des souverains ne passera pas : la famille du souverain compte autant de princes du sang que d'individus dans la nation. La souveraineté ressemble à la divinité, elle est éternelle, invisible, immuable, elle est par-tout & nulle part. Dieu, pour se manifester, emprunte un organe, & le verbe de Platon se fait chair. Le souverain, pour se manifester, emprunte un organe, & l'assemblée devient notre *logos* : de l'un & de l'autre procède le pouvoir exécutif. Cette trinité civique est la religion des hommes libres; elle enrichit l'ame des plus hautes conceptions & des plus profondes méditations, elle sanctifie toutes les loix, elle inspire toutes les vertus, elle remplit tous nos instans, elle surveille toutes nos démarches, elle nous guide pour notre bonheur, comme le clergé nous guidoit pour notre malheur. Les peuples asservis sont athées. Tous les cultes ont eu de foibles commencemens; & voici la religion sainte qui s'introduit dans le monde, sous les auspices de 25 millions de missionnaires. Il n'a fallu que douze apôtres pour propager le mensonge, il n'a fallu

que douze Espagnols pour propager le mal vénérien. Un catéchisme sublime & simple s'élève sur une pile de catéchismes contradictoires & absurdes. La religion du citoyen évince les vices, sans l'aide des faux-dieux, des faux prêtres, des génies infernaux, des noires Euménides. Les fouets & les tortures cernent les esclaves; mais on environne le citoyen de son devoir & de son honneur : ce cercle civique est plus difficile à franchir que le Pont-Rasoir des Musulmans. J'inviterai donc tous les hommes sensés qui connoissent l'influence pernicieuse de la religion chrétienne, de ne perdre aucune occasion de convertir leurs frères égarés; & puisque l'exemple agit efficacement sur les humains, je ne balance pas à me débaptiser, comme je n'ai pas balancé à me déféodaliser. Et pour qu'il ne soit plus question ni de baptême ni de baronnie, je renvoie mon patron, *Jean-Baptiste*, en Palestine, après avoir renvoyé mes armoiries en Prusse. Je prends le contre-pied des Anabaptistes, & parvenu à l'âge de raison, j'abjure les fourberies de Pierre & de Paul. Et pour remplacer les saints du calendrier, je trouve parmi les philosophes de la Grèce, un étranger qui a bien mérité d'un peuple libre, & qui fut témoin d'une grande révolution : j'adopte son nom, & je m'appellerai dorénavant

Anacharſis-Cloots. L'exemple que je vous donne, Français, eſt infiniment ſérieux & important. Suivez-moi, vous abrégerez les eſpaces, vous chaufferez la botte de ſept lieues de la fable. Cette courſe rapide effraye les bonnes gens; mais nos neveux ſe moqueront de leurs oncles, & j'eſpère qu'ils me devanceront beaucoup. Il y aura plus loin de la génération actuelle à la génération ſuivante, que de la navigation des anciens à celle des modernes, que des colonnes d'Hercule au détroit de Magellan. Notre *nec plus ultrà* paroîtra une jactance ridicule aux enfans de la conſtitution françaiſe.

Je me ſuis élancé ſur les hauteurs de la politique; mais ces hauteurs ſont des collines en comparaiſon des montagnes que gravira la poſtérité. Je ſuis un audacieux aujourd'hui, de vouloir étendre juſqu'aux bornes des Gaules, la ſeule véritable république qui ait jamais exiſté. Je conſolerai les moraliſtes du chagrin de voir la juſtice ſubordonnée à la politique, c'eſt-à-dire, l'intérêt de ſoi précéder l'intérêt d'autrui. Laiſſez-moi donner pleine carrière à mon génie; & les plus timides ne s'effrayeront plus de l'idée d'un écroulement de tous les trônes. Je ne planerai pas pour les miopes & les ſourds: ma v oix deſcendra d'une grande élévation, pour

plonger énergiquement ſur la terre. L'expérience réfute le ſiſtême des publiciſtes concernant les républiques étendues ; & les moraliſtes qui ſe joignent à eux, ne ſavent pas qu'il eſt plus facile à un grand état d'être juſte, qu'à un état médiocre. Je ne parle point des petits états qui ne ſauroient avoir qu'une exiſtence empruntée. La juſtice doit être le but de toutes les nations ; mais la difficulté gît dans l'art de concilier l'intérêt des peuples avec l'équité naturelle. Combien de fois la ruſe, la perfidie n'eſt-elle pas la ſauve-garde du foible ? Il en eſt des nations entre elles comme des individus dans l'état de nature ; les forts régnent. La balance politique a été juſqu'ici le ſeul moyen d'interrompre la guerre, dans de brefs intervalles : & cette balance eſt dirigée par l'horreur de la monarchie univerſelle. Conſerver l'équilibre eſt vertu, rompre l'équilibre eſt vice ; il n'y a pas d'autre morale dans la ſcience des meilleurs miniſtres : quant aux mauvais viſirs, ils outre-paſſent, à leur gré & ſouvent à leur détriment, ces limites néceſſaires. Une latitude pareille fait friſſonner les cœurs ſenſibles. J'en ſuis affligé ; mais une penſée heureuſe vient réjouir mon ame. C'eſt dans la conſtitution françaiſe que je trouve la ſolution d'un problême inſoluble juſqu'à préſent.

La politique s'accordera avec la morale, lorſque l'unité nationale ſera diſparoître la diverſité des peuples. Les individus ont amélioré leur ſort en formant des peuplades, & celles-ci amélioreront leur ſort en formant la nation unique, le genre-humain libre ſous l'oriflamme tricolore. Un intérêt commun réunira toutes les branches de la famille humaine, comme de longs & interminables procès s'annullent par un mariage entre les plaideurs. Puiſque l'intérêt individuel eſt le mobile de nos actions, ſuivons les erremens de la nature, en ne formant de tous les hommes qu'un ſeul individu politique. L'exécution de ce projet dont la grandeur étonne la hardieſſe même, paroîtra impoſſible. J'avoue que de prime abord, mon imagination ſuccomba ſous cette idée coloſſale; mais en me familiariſant avec le monſtre, je lui trouvai des formes d'une belle proportion & des muſcles dont la ſoupleſſe eſt propre à tous les mouvemens. La France diviſée en 83 départemens par les mains de la liberté, ſembloit une chimère il y a quinze mois: & j'eſpère qu'un jour, on ne ſera pas étonné de voir un milliard d'hommes répartis de même ſur tout le globe. Eſt-ce l'éloignement des lieux qui s'oppoſe à cette harmonie, à cette paix, à cette fraternité générale? Mais je vois les dé-

putés de l'Afrique & des deux Indes, concourir dans notre aréopage, au bonheur des Français du Gange & du golfe Mexicain. La liberté remplira les places vides, & l'aſſemblée nationale de France ſera l'aſſemblée nationale du monde. Paris, le berceau & le chef-lieu de la confédération des hommes, ſemble être placé exprès à égale distance de l'équateur & du pole, afin que ſa température, favorable aux facultés du corps & de l'ame, modère les feux du midi & les glaces du nord. Il n'y a qu'un point central en phyſique, il n'y aura qu'un point central en politique. Ma république univerſelle ne redoutera point les Sylla, les Marius, les Jules, les Pompée, les ſatrapes, les pachas, les généraux d'armées, les gouverneurs de provinces, puiſqu'il n'y aura ni provinces, ni armées, ni ennemis, ni vaincus, ni vainqueurs. La garde nationale fera la police; elle réprimera les ambitieux, elle veillera ſur le nivellement conſtitutionnel. Les deſpotes aſpirent à la monarchie univerſelle, en ſe baignant dans le ſang & les larmes des peuples; aſpirons à la concorde univerſelle, en ſecouant le joug des deſpotes. Les conquérans barbares ont formé des empires incommenſurables; & de nos jours, les Ruſſes fortifiés par une barrière glaciale qui les garantit

au nord de toute invaſion, ſe jettent en avant ſur les peuples diviſés, comme les ours blancs ſur un gibier timide. Si cet empire de fer nous menace d'un aſſerviſſement général, la crainte ſalutaire qu'il inſpire aux Tétrarques, & aux Hertzberg, eſt un acheminement à la délivrance univerſelle. On redoute moins la liberté des Français que la ſervitude des Ruſſes : & notre révolution bienfaiſante eſt un boulevard contre la révolution mal-faiſante. L'empire des mers & des terres, a ſouvent été le prix d'une ſeule victoire ; & je ne demande que la chûte d'une ſeconde Baſtille, pour établir inceſſamment la république du genre-humain. Que la tour de Londres s'écroule comme la tour de Paris, & c'en eſt fait des tyrans. Tous les peuples ne formant qu'une ſeule nation, tous les commerces ne formant qu'un ſeul commerce, tous les intérêts ne formant qu'un ſeul intérêt, la lutte de l'induſtrie, depuis le Japon juſqu'au Danemarck, multipliera nos jouiſſances par les chef-d'œuvres innombrables des arts, des ſciences & des belles-lettres. L'ingénieux Pariſien, riche & tranquille, verra dans ſon enceinte plus d'affluence & de monumens, que jadis Rome & la Grèce. La métropole du monde-libre, le point de ralliement du coſmopolite, veillera, ainſi que le

moindre hameau, ſur le maintien de *l'univerſalité*, ſans laquelle point de paix permanente parmi les hommes : vérité mère qu'on peindra ſur toutes les bannières de la république ! L'océan ſera couvert de navires qui formeront un ſuperbe pont de communication, & les grandes routes de France ſe prolongeront juſqu'aux confins de la Chine. On ira en poſte de Paris à Peckin, comme de Bordeaux à Strasbourg, ſans que rien ne nous arrête, ni barrière, ni muraille, ni commis, ni chaſſeur. Il n'y aura plus de déſert : toute la terre ſera un jardin ! L'agriculture nous occupera à la campagne, & l'architecture à la ville. Nous ne lirons plus le récit de combats ſanglans dans les gazettes ; mais nous aſſiſterons aux combats ſimulés du champ-de-mars, aux courſes du cirque, aux luttes de l'arène, aux naumachies du fleuve, aux cavalcades de l'hippodrome, aux repréſentations théâtrales, aux ſolemnités du lycée. Nos fêtes alimenteront notre eſprit & agrandiront notre ame. La ſanté du corps ſera le fruit du progrès des lumières, & d'un contentement habituel, & d'une quiétude charmante. Ce tableau non chimérique, après le tableau que nous offre la baſtille par terre, devroit inſpirer une ſainte émulation aux Sbirres couronnés. Et au lieu de

pâlir d'effroi, qu'ils jettent leurs ſceptres dans la Seine, & qu'ils viennent au devant d'une révolution qui délivre les rois des embûches des rois, & les peuples de la rivalité des peuples. La morale reprendra ſes droits ſur la politique, & l'allégreſſe de la liberté effacera l'affliction de l'eſclavage.

Rome fut la métropole du monde par la guerre; Paris ſera la métropole du monde par la paix. La ſuperſtition des anciens rois de l'Aſie orna le temple d'Ephèſe de colonnes magnifiques, & la dépouille des vaincus remplit Rome de tréſors funèbres. Il étoit réſervé à la ville des Français, de recevoir les offrandes de l'univers, par le beau mouvement de la reconnoiſſance. Paris ſera le temple de la patrie univerſelle : le marbre & l'ivoire, l'or & l'encens, les arts & les lumières de tous les climats y ſeront portés en triomphe par des mains libres & heureuſes. L'orient & l'occident s'embraſſeront au champ de la fédération, en ſe diſputant le prix de la vertu, la palme du génie, le goût des convenances, le choix des amuſemens, & la richeſſe des édifices, dont leur gratitude décorera la capitale commune. Oui, plus j'y réfléchis, & plus je conçois la poſſibilité d'une nation unique & libre. J'oſe

prédire ce grand événement, ſans être inſpiré. En effet, quand on voit un tyran de Madrid & un tyran de Pétersbourg, ſe partager pour ainſi dire, les deux hémiſphères; quand un Lama de Rome et un Lama de la Mecque donnent des loix aux Péruviens & aux Malais; quand des marchands d'Amſterdam & de Londres dominent ſur le Bengale & les Moluques, je conçois la facilité avec laquelle une aſſemblée nationale ſéante à Paris, conduiroit le char du genre humain. Les deſpotes ſont des Phaëton qui périſſent tôt ou tard; mais les repréſentans du monde ne ſauroient que perfectionner et conſolider leur marche républicaine. Une conſtitution inébranlable par ſa baſe, & qui ne connoît ni ſujets, ni alliés, ni provinces, ni colonies, ni blancs, ni noirs, ni blonds ni bruns, ni bourgeois ni payſans, ni catholiques ni non catholiques, ni ennemis ni étrangers, doit durer éternellement. La mère patrie ſe trouvera dans tous les points de la circonférence; & le ſiége central du gouvernement ſera le fanal, le cadran régulateur de la nation du globe. J'inſiſte ſur ma prédiction; cet événement divin n'attend que l'eſcalade d'une fortereſſe.

Faut-il qu'occupé de ces ſpéculations ſublimes, je deſcende de ma ſphère pour me

mefurer avec la politique étroite des Vifirs! de quelle loupe me fervirai-je pour démêler les petites intrigues d'un Hertzberg, & les petites conceptions d'un roi illuminé? Leur anglomanie s'agite beaucoup pour échapper à l'amitié de la France, & je ne vois que la France qui puiffe préferver la Pruffe du courroux des Mofcovites & des Autrichiens. Je fais que Léopold furveille enfin la Turcophage Catherine, mais la paix fe fera fur le Danube; & que les meilleurs politiques me difent comment la Pruffe pourra réfifter aux machinations de Vienne et du Nord, fans les bons offices de la France? Eft-ce en s'appuyant fur la Pologne languiffante, fur un rofeau battu des vents? Tu dors, Frédéric-Guillaume, & ton miniftre joue gros jeu. Le bon gouvernement! Cela durera-t-il encore long-temps? Ne fixons pas un terme trop éloigné. Cela ceffera avant que je ne ceffe d'écrire. Cette efpérance m'anime, me pourfuit, elle germera dans les peuples, & par conféquent dans les armées. J'invite expreffément les patriotes à fe joindre aux Price, aux Williams, aux Priefley, aux Horne-Tooke aux Shéridan, pour gallicanifer les Anglicans. Ce fecond coup de maître entraînera tous les Hertzberg dans la fufion univerfelle des fceptres &

des couronnes. Le peuple Anglois rendu à ſa propre volonté, ne ſera plus ce peuple dont les trahiſons & les pirateries ſcandaliſoient l'Europe. Le deſpotiſme de ſon gouvernement trouve des obſtacles au-dedans; mais rien ne l'arrête au-dehors : ce vice radical dont la conſtitution Françaiſe a ſu ſe préſerver, explique une grande énigme, et il accélerera une grande révolution. Un 14 juillet en Angleterre ſera moins haſardé que notre 14 juillet. La guerre civile pouvoit nous perdre, en excitant la cupidité du pouvoir exécutif britannique; mais une guerre civile en Angleterre ſeroit étouffée ſur le-champ, à l'aide d'une voiſine généreuſe & libre. Les principes du miniſtère de St. James tendent à détruire la liberté; les principes de la France tendent à propager la liberté. Avec ces élémens, nous devons nous attendre à d'étranges nouvelles. L'oriflamme des Français ne ſauroit flotter ſur Paris & ſur Londres, ſans faire rapidement le tour du monde. Nous jetterons nos rames & nous mettrons à la voile, en condamnant les *Delolme* à porter les débris de leurs miſérables balances & de leurs déteſtables contrepoids. Et pour conſoler les eſprits foibles, les amateurs de *deux chambres*, nous leur montrerons d'un côté la chambre

haute

haute de nos repréſentans, & de l'autre, la chambre des communes, dans l'opinion publique épurée par les preſſes typographiques & par les clubs de la conſtitution.

Qu'on y réfléchiſſe ſérieuſement, qu'on ne me liſe point en courant, car je n'écris pas en courant. Que les tyrans s'exécutent d'eux-mêmes, qu'ils rentrent paiſiblement dans la claſſe de citoyens eſtimables; ils éviteront la vengeance des peuples vexés : on leur fera grace de la miſere & de l'échafaud. Uſurpateurs de la ſouveraineté, regardez-moi en face, voyez une ſentence terrible, en caractères myſtérieux, ſur les murs de l'Aſſemblée Nationale. Tyrans, vous m'en demandez l'explication; la terreur flétrit vos levres, vos jeux s'éteignent; un preſſentiment épouvantable vous trouble. Eh bien, je ſuis le Daniel de tous ces Balthaſar; apprenez que vos trônes d'or vont s'écrouler ſur vous: le vent emportera vos cendres, & le peuple reprendra ſes droits.

La France s'eſt régénérée en aboliſſant les corporations & les provinces; le monde ſera régénéré en aboliſſant l'eſprit de corps national. La félicité de l'eſpèce humaine eſt auſſi incompatible avec les *corps* nationaux, que les *corps* particuliers ſont nuiſibles à une nation; & cela,

par le grand principe, que tous les intérêts découlent de l'intérêt perſonnel. L'alliance des nations, la fédération des peuples, eſt un lien éphémère dont ſe joue l'immorale politique. Il n'y a que la confédération des individus qui puiſſe pacifier les hommes. Auſſi mon oreille eſt-elle choquée d'entendre des raiſonneurs mal intentionnés ou mal inſtruits, ſe ſervir de l'expreſſion impropre de *la confédération des 83 départemens*. Et pourquoi pas des 500 diſtricts, des 6000 cantons, des 40 mille municipalités ? Non, les hommes vraiment libres, les véritables philoſophes, les ſcrutateurs du cœur humain, ne doivent connoître que la confédération de 25 millions d'individus, en attendant celle d'un milliard de frères. La nature eſt une, la ſociété eſt une : les puiſſances collectives s'entre-choquent comme les individus indépendans. La paix ne ſera faite ſur la terre, que par l'expreſſion unique de toutes les volontés individuelles, par le deſpotiſme de la loi univerſelle. Expreſſion ſans laquelle chaque procès ſeroit une guerre, expreſſion avec laquelle toutes les guerres s'anéantiſſent. Il faudroit être ennemi de ſoi-même & des autres, pour ne pas accueillir avec empreſſement le ſeul moyen que nous ayons de maintenir l'harmonie

entre les hommes. Les forces diviſées ſe heurtent & jonchent la terre de cadavres ; il en eſt des nations comme des nuages qui s'entre-foudroyent néceſſairement; rallions-nous à la force unitive, & le monde eſt ſauvé. La France n'a été heureuſe que du jour où l'on a dit; le ci-devant Languedoc, la ci-devant Alſace : le genre humain ne ſera heureux que du jour où nous dirons; les ci-devant Français, les ci-devant Anglais, les ci-devant Africains, les ci-devant Américains. C'eſt alors que notre planète ſera une terre d'Eden. Les hommes ſeront ce qu'ils doivent être, quand chacun dira : *le monde eſt ma patrie ; le monde eſt à moi*. Il n'y aura plus d'émigrans. La cocarde nationale eſt un aſſignat ſur la co-propriété du monde ; & le drap bleu qui tapiſſe le firmament, annonce des jours moins ſereins, que le drap bleu qui couvrira toute la terre. L'homme étranger dans le monde, étoit eſclave dans le coin qu'il habitoit : il portoit les fers du roi, il mangeoit le pain du roi, il baiſoit la ſandale du prêtre : chaque pas étoit une chûte, chaque voyage, un naufrage. On ſe retrouvoit par-tout en Barbarie. On n'étoit maître de rien, pas même de ſa conſcience ; & la ſeule religion admiſſible, la religion individuelle, étoit étouffée par une prétendue religion de l'Etat. La

cocarde eſt l'équivalent de toutes les richeſſes publiques ; elle détrône les deſpotes, elle couronne le genre humain. La folie des anciens eſt devenue la ſageſſe des modernes, & le fou du Pirée étoit moins riche imaginairement, que nos citoyens le ſeront réellement (1).

---

(1) Ces réflexions importantes nous ramènent naturellement à la *folie* de mon ambaſſade, dont le ſcandale ne mourra qu'avec les tyrans. On ne conçoit rien à cette *folie* dans le reſte du monde, ſi vous en exceptez l'Amérique ſeptentrionale, le ſeul pays étranger où le ſouverain ne ſoit pas mené honteuſement en liſiere par des curateurs inſolens & fripons ; où le ſouverain ne ſoit pas traité en bête de ſomme par quelques ariſtocrates qui ſe diſent ſeuls capables de gérer les affaires. C'eſt un beau ſcandale que celui qui rappelle l'homme à ſa dignité première ! folie ſublime dont un Prince du Nord apprit les circonſtances avec un ſérieux qui fit ceſſer les ricaneries de certain ci-devant chevalier : *vous riez d'un événement bien grave, M. le Marquis.* Et le Prince de réfléchir, & notre transfuge de rougir. Un diplomate faillit étouffer de colère, en liſant une *atteſtation de préſence*, ſignée de moi, ſur laquelle on donne aux étrangers la medaille fédérale, le ruban tricolore & la patente urbaine. Voici comme je m'exprime dans mes certificats :

Au Chef-lieu du Globe, 5 février de l'an deux.

J'atteſte & fais ſavoir à tous les hommes libres de la terre, que Joſeph Cajadaer Chammas, membre du

Une *tête* d'homme, trouvée ſous les fondemens du Capitole, fut, pour les Romains, le ſignal de leur grandeur future : les *droits* de l'homme trouvés ſous les fondemens de la conſtitution françaiſe, feront pour les humains, le ſignal de la république univerſelle. Je prononce les oracles de la raiſon ; un dieu parle par ma bouche, & j'invite nos émules de Vitruve & du Palladio de reſpecter mon délire fatidique, dans la conſtruction du palais national. Qu'un civiſme religieux échauffe leur génie, & un ſeul édifice pourra contenir les repréſentans du monde. L'aſſemblée des comices à Rome étoit compoſée de 400 mille votans, & l'univers n'exigeroit que dix mille députés pour ſa repréſentation ! Architectes pariſiens, ſongez au théâtre de Scaurus qui contenoit 80 mille ſpectateurs ; voyez le coliſée des Céſars, les arènes de Vérone & de Nîmes ; examinez le théâtre de Parme, où 12 mille perſonnes s'aſſeyent à leur aiſe, & où les loix de

---

ſouverain opprimé de la Méſopotamie, a eu l'honneur d'aſſiſter à la Fédération du 14 juillet, en vertu d'un Décret émané de l'auguſte ſénat français, le 19 juin de l'an premier.

Anacharſis Cloots, *Orateur du Genre Humain à l'Aſſemblée Nationale de France.*

l'Acouſtique font l'admiration des voyageurs : ma ſurpriſe fut extrême d'y faire la converſation d'un bout de la ſalle à l'autre, ſans élever la voix. Rien de ce qui eſt poſſible ne rebutera nos artiſtes. Préparons les ſiéges de l'aſſemblée univerſelle ; ne ſeroit-ce que pour circonvenir les tyrans de la plus épouvantable des menaces, pour ranimer les peuples par la plus conſolante des perſpectives, pour élever notre ame par la plus vaſte des penſées. Roi des Français, & vous mère du dauphin, renoncez aux vains projets des traîtres qui vous obsèdent : liſez dans l'avenir, apprenez les magnifiques deſtinées de la France & des Bourbons : les crenaux de la baſtille dont l'orgueil allumoit tous les orgueils, & dont la chûte écraſe tous vos courtiſans, ces crenaux ſerviront de marche-pied à votre fils, pour monter ſur le pavois de l'univers. Et de lâches flatteurs oſeront vous dire, que la liberté qui décerne la magiſtrature unique, eſt moins généreuſe que la féodalité avare qui couronne dans Francfort le ſimulacre des Germains eſclaves. Ignorez-vous, ſire, que c'étoit le vœu de la ci-devant nobleſſe, d'établir en France le gouvernement germanique ? Et ce même monarque qu'on aime & qu'on plaint tant maintenant, eût été réduit par ſes bons amis, à vivre

obſcurément du revenu de ſes domaines, à moins qu'une couronnne de Hongrie ou de Boheme ne fût tombée par haſard ſur ſa tête. Il n'y a pas de moyen qu'on ne mit en œuvre pour engager les provinces à porter le joug de nos petits rajahs inſatiables. Le roi des Français auroit joué le rôle du grand Mogol, & le peuple français celui du peuple allémand. Les ſophiſmes étoient répandus avec tant d'adreſſe, que j'ai vu un inſtant où le déchirement alloit s'effectuer. Le deſpotiſme royal étoit préférable certainement au régime de la bulle d'or. Un rayon de lumière de moins dans ce qu'on appelloit le tiers-état, & les portes de la liberté ſe refermoient pour long-temps : les eſpérances de la France & du monde s'éclipſoient ſur vingt générations déſolées. Il eût été fort indifférent pour lors, de voir les Ruſſes s'emparer de Conſtantinople, & trahir, avec leurs eſcadres & leur communion grecque, les Autrichiens hérétiques qui n'ont pas un ſeul vaiſſeau ; il eût été fort indifférent de voir le Hertzberg déſeſpéré d'avoir provoqué la guerre des Turcs, pour aſſervir la Hollande : un cataclîſme univerſel fait oublier les ſubmerſions particulières. Mais que les nations ſe livrent à la joie, oublions toutes les chances de l'eſclavage ; car la journée

du 19 juin nous fait courir toutes les chances de la liberté. Il en fera de nos ennemis du dehors comme de nos ennemis regnicoles que le dépit chaſſa de Paris & que l'ennui ramène à Paris. On nous craindra, on nous recherchera, on ſe rapprochera de nous, avec autant d'humilité qu'on avoit mis de hauteur à s'éloigner de nous. La terreur s'empare de tous les cabinets de l'Europe; mille gouffres s'entr'ouvrent dans les ſerrails, & aucun Curtius ne s'y jettera pour les fermer. Le regard d'un Français produira ſur les deſpotes, ſur les divans, ſur les viſirs, les merveilles qu'on raconte de l'œil du baſilic. Leur poſition eſt d'autant plus déſeſpérante, qu'ils n'oſent pas éteindre chez eux, la lumière qui les éblouit & qui leur fait horreur. Ils ſont forcés d'encourager les lettres, les arts & les ſciences, ſous peine de renoncer à la tactique militaire, à la navigation maritime & à l'adminiſtration civile : ſans les études, on n'a ni agens intelligens, ni armées, ni flottes redoutables, on eſt foible, on eſt à la merci de ſes rivaux éclairés. Les tyrans ne s'aviſeront jamais de nous attaquer : comment cacheroient-ils à leurs légions le bonheur dont jouiſſent les nôtres ? on ſait avec quelle rapidité les nouvelles ſe répandent dans les camps : comment arrêterez-vous la déſertion, ſi nous en-

rôlons vos transfuges ſous nos drapeaux, à un écu par jour? Croyez-vous que la guerre dureroit long-temps contre pluſieurs millions d'hommes libres, qui emploieroient leurs ruſes & leurs richeſſes à faire débander vos ſatellites mal nourris, mal vêtus, mal traités? Faudroit-il donner un écu de haute paie, pour former un corps de cent mille déſerteurs dans la terre de promiſſion? Nous n'aurions pas même la peine de battre les débris d'une armée de ſerfs; la *déclaration des droits* acheveroit le reſte.

Tyrans, n'importe le choix que vous ferez de la paix ou de la guerre; les décrets irrévocables du deſtin vont peſer ſur vos têtes ſacrilèges; les reſſorts qui courbent les peuples vont ſe détendre, & le ſouverain marchera ſur le cadavre du dictateur. Tyrans alliés ou aliénés de la France, l'arrêt vengeur eſt prononcé, vous ſubirez votre ſort inceſſamment. Toutes les cours ſont dans un embarras évident: un eſprit de vertige ſouffle ſur elles. Les cabinets jadis célèbres par leur ſagacité, ſont frappés d'une ſtupeur mortelle, dont ils ignorent ou diſſimulent la cauſe: je vais la leur apprendre publiquement. C'eſt que le ſiſtême politique du ſiecle de Charle-quint perfectionné par Frédéric-le-Grand, expire ſous l'écroulement de nos baſtilles & de

nos barrières; c'eſt que la raiſon vient de renverſer plus de murailles en peu d'heures, que l'oppreſſion n'en éleva durant dix ſiécles. Les couronnes murales & civiques épouvantent les couronnes impériales & royales. Le miracle de Jéricho eſt devenu un événement naturel, depuis qu'une ſeule ſéance ſuffit à nos légiſlateurs, pour abattre les remparts de la féodalité & de la fiſcalité. L'énergie & les bienfaits du ſénat des Français, augmentent l'horreur & le mépris des peuples, pour les conſeils des monarques. Je blâme moins les négociations ineptes de M. Hertzberg, que ſon entêtement à ſe roidir contre la félicité générale. Les vents aliſés pouſſent ſon vaiſſeau vers les ports de France; mais le pilote avare s'obſtine à louvoyer en ſens contraire, crainte que ſes eſclaves n'entendent le cri de liberté dont la France retentit ſolemnellement. Il aura beau faire, on ne va pas impunément contre vents & marées, il faudra arriver enfin. Mais prenons-y garde; défenſe à lui d'imiter François I, qui, en s'alliant avec les proteſtans d'Allemagne, faiſoit brûler les proteſtans du royaume: que Hertzberg n'imite pas le cardinal de Richelieu qui, méditant la ruine de la maiſon d'Autriche, diſoit inſolemment: qu'il *ne pouvoit s'empêcher de ſcandaliſer le*

monde encore une fois, en paroiſſant favorable aux hérétiques. Qu'on juge, après ces conditions indiſpenſables, de la terreur qui agite les cours & les cabinets ; qu'on juge de la ſérie de fautes où cette terreur entraînera les tyrans ; qu'on juge de la promptitude avec laquelle ſe fera la régénération de l'eſpèce humaine. Toutes les combinaiſons tyranno-politiques ſont en défaut : j'ai montré le vuide, le ridicule de ces manipulations diplomatiques ; j'ai ſondé l'abyme qui environne les palais & les pagodes ; j'ai développé toutes les eſpérances du genre humain ; cela devroit vous guérir, M. Hertzberg, de votre antipathie pour les riverains de la Seine & de la Durance. Vous nous déteſtez cordialement, vous m'en voulez à moi particulièrement ; je ne vous rends pas haine pour haine, je ſuis trop fier pour haïr perſonne. Vous n'imiterez pas les Thébains qui mirent Pindare à l'amende, pour un ſeul vers à la louange d'*Athènes, l'ornement, le rempart de la Grèce* ; car vous ſavez que les Athéniens ne rendirent pas ſeulement le double de la ſomme à cet étranger, mais ils lui érigèrent une ſtatue devant le palais-royal : vous connoiſſez ma philoſophie & mon indépendance ; vos perſécutions me tiendroient lieu de mérite, & votre courroux ſur la Sprée,

me vaudroit un monument à Paris. Vous êtes trop malin pour procurer ce triomphe aux antagoniſtes des tyrans. Ne ſoyez pas juge & partie : c'eſt aux hommes libres à prononcer entre l'orateur des nations & les oppreſſeurs des nations, entre le défenſeur des ſouverains & les rebelles aux ſouverains. Si la majorité des citoyens me déclare indigne de la tribune univerſelle, j'en deſcendrai avec ma conſcience; en félicitant celui qui m'aura ſurpaſſé par ſes talens, & qui m'aura égalé par ſon zèle.



FRAGMENT
D'UNE MISSIVE
D'ANACHARSIS CLOOTS
A
UN ABBÉ SICILIEN.

Les préjugés de toute eſpèce, ſe guériſſent à Paris radicalement. Vous n'aurez pas été ſix mois dans cette capitale, que vous ne commenciez à croire que le goût & les talens, le génie & le lumières ne ſont pas concentrés excluſivement par-delà les monts. Nous vous donnerons de la muſique qui vous convaincra que les deſcendans des Francs ou des Gaulois, ont l'oreille auſſi délicate, auſſi mélodieuſe, que les Italiens & les Allemands. MM. le Breton & le Moine ſont des compoſiteurs français, qui ne perdent rien à côté des Gluk & des Piccini. La ſenſibilité des organes & la fineſſe du tact ſont rares par-tout, & vous avez tort d'appeller *barbares* des nations qui, grace aux Médicis & à votre compatriote Mazarini,

ont trop bien profité de vos leçons, pour conserver cette épithète injurieuse. Les Parisiens ont fait des progrès si rapides dans la civilisation, qu'ils rendent aujourd'hui justice à tout le monde. Et depuis la révolution, ils ne connoissent point de peuples étrangers; eux-mêmes n'étant ni parisiens, ni français, ils sont hommes. Il n'y a pas, Monsieur, de plus grande marque d'ignorance & de barbarie, que de supposer ses voisins ignorans & barbares, sans les avoir ni vus ni connus. Aussi le bon esprit social attire-t-il un nombre de voyageurs dans la métropole du genre humain. Les badauds ont disparu avec la bastille; & si par hasard, il s'en rencontroit encore quelquefois dans la société, soyez sûr que les rieurs ne seroient pas pour eux. Un parisien d'autrefois étoit persuadé que la patrie des Galilée & des Arioste, des Newton & des Addisson, des Leibnitz, des Gellert, des Gesner, des Wieland, des Frédéric, &c. que le sol, dis-je, de l'Italie, de l'Angleterre & de l'Allemagne, n'étoit bon qu'à nourrir des bouffons, des chevaux & des soldats. Boileau ne voit que du clinquant chez le Tasse; il méprise Quinault, parce que Lulli étoit Florentin. Le Père Bouhours demande sérieusement si un Allemand peut avoir de l'es-

prit. Voilà comme les préventions appauvriſſent notre jugement ! Voilà comme les nations ſe haïſſent, ſe mépriſent mutuellement, faute de ſe connoître ! Voilà comme ſe perpétuent les diviſions populaires dans le ſein même des empires ! Un Normand étoit néceſſairement fripon en Champagne ; & un Champenois étoit néceſſairement bête en Normandie; tous les Auvergnats étoient crocheteurs, & tous les Gaſcons étoient menteurs. Un Provençal, ou un Languedocien n'avoit pas d'oreille; parcequ'il n'avoit pas la prononciation d'un Picard, ou d'un Tourangeau. Cette ſotte rivalité dérive immédiatement du ſot égoïſme. L'orgueilleux MOI eſt la ſource de ces bileveſées provinciales. Le génie meſure les eſpaces, & la ſtupidité ne ſauroit franchir les fleuves, les mers & les montagnes. On voit des gens aſſez amis du ſophiſme & de la déraiſon, pour ſoutenir qu'un Ruſſe tranſporté à Paris dans ſon berceau, ne parlera jamais correctement la langue françaiſe. Ces aſſertions plaiſantes étoient en vogue avant la révolution, & les penſeurs rioient ſous cape de l'extravagance des pariſiens eſclaves.

La ſtérilité des ſoi-diſant puriſtes inſultoit à la verve féconde des Corneille & des Fénelon. Et le plus correct des poëtes français n'é-

chappa point à la critique grammaticale du plus compaſſé des académiciens. Racine ne ſavoit pas ſa langue, s'il faut en croire l'Abbé d'Olivet. Auſſi ai-je pris mon parti depuis longtems; j'aime mieux être incorrect avec Bayle & Mirabeau, que d'être froid ou plat avec nos petits légiſlateurs du parlage, nos Vaugelas châtrés. J'ai éprouvé vingt fois à l'iſſue d'une converſation, ou après une lecture ſur le puriſme, que ma plume reſtoit immobile, & mon eſprit avoit l'aiguillette nouée. C'eſt bien ſingulier, diſoit une *agréableſſe*, ce pruſſien n'a pas un ſtile dur & raboteux; comment l'élégance & l'harmonie vont-elles ſe nicher dans la tête d'un allemand? On auroit beau répondre à cette jolie françaiſe, que les allemands naiſſent muſiciens, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont doués d'une organiſation exquiſe & d'une imagination brillante; la Dame n'en croiroit rien. Elle vous répondroit comme cette courtiſanne qui ne connoiſſoit pas d'autre mérite au Maréchal de Saxe, que des facultés très-occultes; elle pourroit ajoûter que les cent-ſuiſſes ont des vertus très-matérielles. Quel parti prendre? ne point diſputer, & renvoyer les ignorans chez la courtiſanne.

Abandonnons les vétilles de la grammaire aux littérateurs impuiſſans, dont le triſte compas

pas ne vaut point la virilité des hommes de génie. Ceux-ci planent, & ceux-là rampent : les uns arrachent vos applaudissemens, les autres provoquent vos bâillemens. Malheur aux ennuyeux ! Ce n'est pas que je conteste l'utilité des puristes : je les mettrai, s'ils veulent, au rang du dictionnaire de l'académie française ; mais ils me permettront d'admirer davantage Bossuet avec ses négligences, que tous les vocabulaires avec leur correction. Et tant que les choses vaudront mieux que les mots, j'écouterai Montagne & Corneille, Bayle & Mirabeau, de préférence à nos professeurs de sixième. Je n'ôterai pas la férule aux pédans, je laisserai l'abbé Cottin prêcher à son aise ; mais qu'on me laisse faire *chorus* avec le public, en célébrant nos grands hommes, malgré leurs petits défauts. Il en est de ces défauts comme de certaines taches sur un beau visage, cela sert quelquefois d'ornement. On n'imposera jamais silence à la critique minutieuse ; & s'il falloit en croire tel ou tel peintre flamand, on jetteroit au feu toute l'école italienne. J'ai vu Voltaire, disoit un tailleur ; quel génie, si son habit étoit plus long ! Quel génie, si sa perruque étoit plus courte, disoit un coëffeur ! Quel génie, si sa chaussure étoit plus étroite, disoit un cordonnier ! C'est-

là une image fidelle de la chicane des puristes contre les écrivains distingués. Cicéron n'est pas si exigeant envers les philosophes, quand il ne leur demande que des raisons, & non pas des phrases. L'abbé Fleuri connoissoit la véritable éloquence, lorsqu'en parlant du grec barbare des épîtres de St Paul, il avoue que cet hébreu produisoit une sensation marquée dans les villes de la Grèce. Winkelman observe que l'éloquence n'a rien de commun avec le choix & l'arrangement des mots (1). Et Montagne a dévoilé les secrets du style, en disant qu'il n'y faut pas tant la dextérité de la main, que la *gaillardise* de l'imagination. Moquons-

---

(1) « Sophocle touche le cœur par des sentimens » qui vont jusqu'à l'ame. Ce ne sont point ses paroles, » mais ses images qui frappent! *Histoire de l'art chez* » *les anciens. T. 2, p. 208.*

Le penser mâle des ames fortes, dit Jean-Jacques, *leur donne un idiôme particulier, & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.* Voilà de quoi rassurer les écrivains contre les proscriptions des grammairiens. Le citoyen Domergue, qui surprend l'académicien la Harpe en flagrant délit, à chaque période d'une brochure de 15 pages, me confirme dans l'opinion de marcher sans lisière, en m'efforçant néanmoins d'arriver au plus près de la correction. Tant mieux, si j'arrive sain & sauf; mais je ne m'appuyerai sur personne.

nous, après cela, des puristes avec leur *agnus castus*; renvoyons-les dans la Zone glaciale; & convenons au moins, qu'un étranger qui écrit passablement, mérite quelque indulgence, puisqu'il y a peu ou point d'auteurs français qui écrivent correctement.

RÉPONSE
DE M. CLOOTS,
A M. FAUCHET (1).

Paris, 30 octobre 1790.

Votre *lettre*, Monsieur, que j'ai reçue hier au matin, & votre *discours* que j'ai entendu hier au soir, augmentent l'estime que j'avois

---

(1) La religion est trop utile aux tyrans pour être nécessaire au peuple. Défions-nous d'un fantôme dont les aristocrates font à l'unanimité des éloges pompeux; défions-nous d'une chimère qui porte avec elle tous les caractères de l'esclavage. Son nom même est en horreur aux hommes vraiment libres. *Religio*, *religamen*; *lié & relié*, *double lien*, *deux chaînes*. La prédilection des en-

pour vos talens, & diſſipent les nuages qui me déroboient la candeur de votre ame. Des mots mal-ſonnans m'avoient effarouché ! mon eſprit

---

nemis du peuple, pour la religion, eſt une conſéquence immédiate de leur conſcience démophagique. L'intérêt perſonnel de quelques bons citoyens, les préjugés de leur enfance militeront vainement à côté de nos adverſaires communs, en faveur de l'aſſerviſſement religieux. La nation connoîtra ſes véritables intérêts, & la plus funeſte des illuſions ſubira le ſort de toutes les entraves politiques. Le torrent de la raiſon entraînera les immondices de nos temples : & les orateurs du bon ſens feront diſparoître les prédicateurs du non ſens. Un ſeul argument renverſera toutes les révélations paſſées, préſentes & futures ; toutes les difficultés ſaintes s'évanouiſſent par les difficultés de l'examen, par l'impoſſibilité où ſe trouve le peuple de faire un choix parmi toutes les ſectes qui déshonorent le ciel & la terre. La conſcience reprend ſes droits au milieu de la zizanie de nos tyrans ſpirituels & temporels. Les diviſions des rois & les diviſions des prêtres, ſont les fondemens de la délivrance des peuples. La maxime, *divide & impera*, n'eſt pas machiavélique contre les oppreſſeurs des ſouverains, contre les criminels de lèze-nation & de lèze-raiſon. Cette maxime eſt divine entre les mains des hommes purs : c'eſt une planche que la nature nous offre dans le naufrage de la liberté. Et puiſque nous voici ſur le rivage, marchons en avant ; n'écoutez pas ceux qui vous conſeillent un lâche repos ; nous ſommes perdus

fut la dupe de mon oreille. Je comprens maintenant votre profeſſion de foi ; & comme il ne s'agit pas de la tyrannie des mots, mais de la

---

en n'avançant pas dans la carrière civique : ſoyons perſuadés que nous n'avons rien fait, tant qu'il reſtera un roi, & un prêtre dans le monde. Le genre-humain, abymé ſous les thiares & les ſceptres, tend ſes bras défaillans au prince des Français.

Fiez-vous à ceux qui diſent nonchalamment que les opinions religieuſes tomberont d'elles-mêmes : diſcours perfides, que dicte une fauſſe popularité à de petits eſprits qui veulent capter les ſuffrages des dupes ! Sans doute qu'il ne faut pas un décret du légiſlateur, pour abattre *l'arbre de la mort* ; mais il nous faut les ſecrétaires de la raiſon, les oculiſtes de la lumière éternelle, pour faire ſauter la cataracte à un peuple de *quinze-vingts*. Les fils, malgré leurs pères, ont ſauvé la patrie, dans notre mémorable révolution. L'obéiſſance des enfans eût bouleverſé toutes nos villes à parlemens & à ſiéges royaux. Nous étions perdus, ſi la verte jeuneſſe avoit ſanctionné les erreurs des foibles vieillards. Demandez à mon ami *Milanges*, ce que ſeroit devenu ſa ville de Riom, ſi lui & ſes co-patriciens n'avoient pas rompu en viſière à leurs auteurs. Sans cette impiété, nous avions au moins la guerre civile.

C'eſt une cruauté, une lâcheté à des clairvoyans, de ſe réjouir de la cécité d'une multitude avilie par des guides mercenaires. Ne lui rendez pas la vue, me diſent inſidieuſement ou bêtement des patriotes douteux ; laiſſez aller le monde, la cataracte tombera d'elle-même

doctrine des choſes, je penſe que ſi nous appellions en témoignage le vicaire ſavoyard, nous n'aurions aucune peine à nous entendre tous trois.

J'écoute ces ſornettes, comme un jardinier, à qui l'on diroit : n'arroſez pas vos fleurs, elles s'épanouiront d'elles-mêmes; ne ſoignez pas vos arbuſtes; ne veillez pas ſur les chenilles, tout ira de ſoi-même à merveille. Ces maudits conſeils m'étonnent moins que la ſottiſe de ceux qui ne s'apperçoivent pas des ſecrets motifs de meſſieurs les conſeillers. Je veux être élu, il faut ménager les ſimples qui éliſent, hurlons avec les loups. Il arrive très-ſouvent que le peuple ſe méfie de ces hypocrites; & M. l'électeur prétendu ſort de ſon aſſemblée primaire avec ſa courte honte, trop heureux de ne pas être rayé de la liſte des citoyens actifs. La duplicité reconnue d'un pareil plat, le voilà perdu à jamais; car le peuple doit avoir ces ſortes de frippons en horreur. Combien de nos journaliſtes qui calculent ſur le produit de leur feuille, avant de calculer ſur les progrès de la raiſon? Peuple, adorez la vérité, car le menſonge n'eſt utile qu'aux ſpoliateurs du peuple. Je compare les religions à des rizières qui répandent des miaſmes peſtilentiels dans une vaſte contrée, pour nourrir, au loin, quelques individus à l'abri de la contagion : ceux-ci ſe moquent de vous, en mangeant de bon riz, pendant que vous êtes aux priſes avec la fièvre & la mort.

Comment des citoyens éclairés & compatiſſans, peuvent-ils inſiſter ſur le maintien du *religamen*, ſur un

Vous consultez l'évangile, moi je consulte la nature; & notre résultat est le même. Quelques réflexions vous dégoûteront, peut-être,

---

trebuchet qui met à contribution les nouveaux nés, les nouveaux mariés, les mourans & les morts? Le salaire des familles laborieuses s'engloutit au baptême, au mariage, à la messe & en œuvres surérogatoires. On doteroit une fille, on établiroit un garçon, on défricheroit un champ, avec ce que chaque ménage dépense en superfluités superstitieuses. Et comptera-t-on pour rien les malades précipités dans le tombeau, par l'épouvantable appareil d'un clergé importun? Et on a l'impertinence d'appeller ces apparitions lugubres, les consolations de l'église! La nature a mis un bandeau sur les yeux du malade; & la religion vous l'arrache impitoyablement. On vous rançonne, on vous désole, on vous tue. Un porte-dieu insolent jouit de vos angoisses & de vos dépouilles: vous expirez douloureusement, prématurément, honteusement, par le supplice des esclaves. Les battus payent l'amende.

Quelles actions de grace ne devons-nous pas au grand citoyen de Paris, dont la sagesse déconcerta l'astuce des hiérophantes! Les honneurs funèbres lui seront-ils enfin rendus le 30 mai prochain? Si Voltaire avoit eu la charlatanerie de faire secte, on lui auroit décerné des autels; mais il a préservé lui-même ses lecteurs de cette épidémie fallacieuse, en répétant maintes & maintes fois, que *la verité n'a point de nom de parti: l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit Jansénistes, Molinistes, Quiétistes, Anabaptistes, pour dési-*

de votre oracle. Mon grand livre eſt intelligible à la multitude: votre gros livre eſt une pomme de diſcorde, un labyrinthe où la mul-

---

gner différentes ſortes d'aveugles : les ſectes ont des noms, & la vérité eſt vérité. Le public ſe rappellera, j'eſpère, les propoſitions de monſieur & madame Villette, dont la franche démocratie fait honneur aux leçons de leur maître en philoſophie. J'ai expoſé, à différentes repriſes, mes idées ſur les funérailles de l'homme ſans pair, dans la ville ſans pair. Voici mon épître à la *chronique de Paris*, & dont il ne parut qu'un extrait au mois de novembre dernier :

« Tant que les reliques de nos égliſes, meſſieurs, donneront de la pluie ou du beau tems aux dames de la Halle, il ſeroit prématuré de vouloir faire du temple de Soûflot, un Panthéon, une Weſtminſter. Les manes de Voltaire s'accommoderoient mal avec les miracles de Genevieve. Je craindrois que la châſſe de la ſainte, ne produisît ſur le tombeau du philoſophe, le même effet que l'arche d'alliance ſur la ſtatue de Dagon : car les lévites du peuple français ſont auſſi vindicatifs, auſſi adroits que les lévites du peuple d'Iſraël. Je craindrois que l'affluence des ſimples ne fût en conflit avec l'affluence de ſages. Laiſſons les égliſes aux prêtres, laiſſons la meſſe aux dévots, juſqu'au moment où la raiſon donnera congé à la meſſe, aux dévots & aux prêtres.

J'ai propoſé depuis long-tems, de placer le monument de Voltaire dans les champs-Eliſées, au centre de l'étoile, ſur l'alignement de la ſtatue de Louis XV. Apollon & les Muſes & les Graces en marbre blanc, con-

titude se fourvoye, où elle a besoin de guides, d'interprêtes, de théologiens, de *despotes des consciences*, de *fauteurs des tyrans*, de *boute-*

---

ronneroient les rayons de l'étoile. Je ne doute pas que Louis XVI ne fasse venir de Versailles tout l'Olympe, pour embellir la plus charmante promenade de l'Europe, pour marquer sa reconnoissance au grand homme qui en dessillant les yeux à la nation, nous met à même de délivrer notre Prince du joug des corps aristocratiques, dont le poids écrasoit le roi & le peuple. Ce que le roi de France n'osa pas faire en 1778, le roi des Français l'osera en 1791. Et des larmes d'attendrissement couleront sur la cendre de Voltaire, n'en déplaise à un froid anonyme qui a cru faire un bel éloge de Charles Lameth, en disant, au sujet d'une députation patriotique, que c'est *peut-être la première fois de sa vie qu'il répand des larmes.* Comme si notre législateur Lameth n'avoit jamais perdu un ami intime, ou un parent chéri! comme si mille occasions de s'attendrir ne s'étoient pas présentées depuis le commencement d'une révolution féconde en vertus civiques. Lameth auroit donc ignoré le dévouement d'un *Desilles*, le dévouement de tant de citoyens à Paris, à Nîmes, à Montauban, dans toute la France? Malheur à un héros qui n'a jamais pleuré! Il faudroit livrer ses exploits à un narrateur de glace.

Comme je ne suis pas infaillible, & qu'en critiquant autrui, je ne prétens pas être à l'abri de la critique, on ne me taxera point *de vouloir me retrancher sur les sourcilleuses hauteurs d'une ridicule infaillibilité*, selon l'expression ampoulée du scélérat Calonne. Et crainte de

feux des nations. Vous parlez fort à votre aise d'un nouveau Testament passablement vieux; une main habile comme la vôtre, cueille des roses sans se piquer; elle trouve du miel où le vulgaire, c'est-à-dire, le genre humain, ne

---

phraser mal en *phrasant* longuement, je termine ma motion, en renvoyant M. Charles Lameth à mes réflexions philosophiques sur la provocation de Cazalès, dont Barnave heureusement ne fut pas la victime. Des hommes publics, dans les conjonctures actuelles, expireroient tous sur le pré, s'ils écoutoient messieurs les spadassins. Ce seroit, en effet, un bon moyen d'opérer une contre-révolution, que d'assimiler le sang précieux de nos orateurs patriotes, avec le sang vil de quelques aristocrates désespérés qui sont à la veille de s'aller noyer. Mon parti est pris, je répondrai aux injures par des raisons; car la meilleure des vengeances, c'est la raison. Pousse-t-on la démence jusqu'à me frapper; j'avoue que je n'aurai pas la patience de Thémistocle & de Démosthène; mais je riposterai fort & ferme, avec une main seche & un poignet bien emmanché. J'imiterai les sénateurs romains qui avoient recours au pugilat pour se défendre contre les mécontens furieux. Et en cas qu'on m'attaque avec d'autres armes ou avec des forces majeures, j'ai dans mes poches deux pistolets anglois fabriqués en France. On ne me battra pas impunément, on ne m'assassinera pas impunément. Ces dispositions provisoires seront nécessaires jusqu'à ce que le nouveau régime soit en pleine vigueur ».

trouve que du poiſon. Les Docteurs ne ſauroient vous faire aucun mal, ſinon de vous haïr cordialement; & la haine de ces gens-là eſt moins nuiſible que leur amour. Il en eſt donc de l'Evangile comme du Coran, du Zend-Aveſta, du Shaſtabad, du Veidam, & de tant d'autres grimoires de ce genre, qui offrent une confuſion de morale & de dogmes, dont l'interprétation fait éclore une nuée de ſectes & de théologiens. D'ailleurs, les écrits vieilliſſent, les langues changent & meurent; mais la nature eſt toujours vivante, toujours jeune, toujours la même. L'ami des hommes, le philantrope judicieux ne doit pas balancer: brûlons nos évangiles, ſi nous voulons anéantir la race de nos docteurs. Ce n'eſt pas le cas ici de conſerver la médecine en chaſſant les médecins; j'en atteſte l'expérience de dix-huit ſiecles calamiteux.

Votre ſageſſe, Monſieur, prendroit une latitude immenſe, ſi un reſte de préjugés ſcholaſtiques ne la retenoit dans ſon vol. Ce n'eſt pas aſſez de mépriſer les ſorboniſtes, il faut encore déteſter la théologie. Avec votre imagination féconde & vos opinions fugitives, vous ſeriez Muſulman dans l'orient, comme vous êtes Chrétien dans l'occident: & ce ſeroit ren-

dre par tout un très-mauvais ſervice à la vérité & à la confédération univerſelle. Vous prétendez que *ce ſont les gouvernemens qui ont dépravé la religion chez tous les peuples* : & je prétens, au contraire, que c'eſt la religion qui a dépravé les gouvernemens. J'ai porté la démonſtration de ma thèſe, au dernier dégré d'évidence, dans pluſieurs ouvrages; & ſi mes preuves philoſophiques n'ébranlent pas votre foi robuſte, j'eſpère au moins, Monſieur, que vous ne douterez point du regret que j'éprouve d'avoir méconnu, un inſtant, la pureté de vos intentions & la nobleſſe de vos démarches. Aucun décret ne vous ôtera vos titres, & aucun pamphlet ne bleſſera votre réputation. Vous êtes le *Synéſius* de nos jours: vous aurez un évêché & une femme, non pas en Egypte, mais en France; votre platoniſme n'y gâtera rien. *Vale* (1).

---

(1) Le zele patriotique & les talens diſtingués de M. Fauchet méritoient une récompenſe éclatante. Eſt-ce par ingratitude que bien loin de lui donner une croſſe, il n'a pas même reçu une houlette ? c'eſt à ſa vertu native que j'attribue cet abandon électoral. Il a jugé des hommes par lui-même ; cette erreur eſt une ſource féconde d'erreurs. L'homme n'eſt ni bon ni méchant : il eſt ce qu'il doit être dans les circonſtances qui le meu-

Si M. Fauchet, avec ses talens rares, n'est pas élu évêque, c'est qu'il a dédaigné de marcher obliquement. L'hypocrisie joue encore un assez beau rôle en France : tant qu'il y

---

vent. Un confesseur expérimenté disoit à ses pénitens : *dites-moi votre état, votre profession, & je vous dirai vos péchés.* La connoissance du cœur humain est d'une importance majeure dans une république, & la liberté court moins de risque en croyant les hommes méchans, que de leur attribuer une bonté chimérique. N'ayons pas la manie de vouloir être meilleurs que la nature : je suis bon comme elle & mauvais comme elle. J'étois à la maison commune, lorsque M. Fauchet fit sa fameuse motion *Bailli-la Fayette* : je ne partageai point la surprise des assistans ; car ce n'étoit-là qu'une conséquence de son principe favori. Qu'en est-il résulté ? c'est que pas même son *Municipe* & son *Généralissime* n'ont fait la moindre démarche en sa faveur dans les dernières élections. M. Fauchet n'est pas ambitieux, il sacrifie tout au beau idéal ; aucune obliquité ne ralentit sa marche généreuse ; son cœur se déroule en ligne droite. Peut-être auroit-il refusé l'épiscopat ; car cette féodalité des châteaux enchantés, rappelle les horreurs de la féodalité des châteaux réels. Les édifices du mensonge & de la rapine sont de tristes manoirs pour un vainqueur de la Bastille, pour un orateur de l'insurrection. Citoyens, témoignez votre estime à cet homme extraordinaire, & sa belle ame se croira trop récompensée. Les noms de la faveur disparoissent avec le registre féodal, pour faire place aux noms du mérite dans le registre national.

aura des dupes, il y aura des fripons. Le curé de St André, avec ſa cafarderie & ſes cheveux luiſans, a eu le crédit d'évincer nombre de candidats eſtimables; & l'éloquent auteur

---

Les eccléſiaſtiques patriotes s'apperçoivent avec M. l'abbé Fauchet, que le catholiciſme eſt incompatible avec le tempérament d'un peuple libre : mais ils s'imaginent que la prétendue *majeſté des évangiles dont l'inventeur ſeroit plus étonnant que le héros qui meurt comme un dieu* immortel; ils s'imaginent, dis-je, que la rhétorique de Rouſſeau ſauvera la nacelle du lac de Génézareth. Deux ſortes d'adverſaires ſe réuniſſent contre la philoſophie. 1°. Les faux politiques, qui croiroient tout perdu, ſi le peuple s'en tenoit ſimplement à l'adoration d'un dieu vengeur & rémunérateur; 2°. les faux prêtres, qui veulent perpétuer le ſacerdoce avec les erreurs évangéliques. J'alléguerai aux uns & aux autres, l'exemple des Quakers qui en acceptant la Bible, ſe paſſent de prêtres & de ſacremens, & qui ſe fondent ſur la Bible pour rejetter le port d'armes & laiſſer détruire de fond en comble la république. Prêtres intéreſſés, politiques inſenſés, que deviendriez-vous, ſi le peuple françois, ſur la foi de votre livre myſtique, goûtoit les interprétations des Quakers, dont la doctrine eſt tellement conforme à celle de l'Eſſénien Jeſus, que nous les appellons *chrétiens primitifs*. Le ſavant théologien le Clerc n'oſa jamais entreprendre la réfutation de l'*apologie* de Barclay : & le philoſophe Franklin ſe plaignoit amèrement à Paſſi, de l'abnégation, de la ſoumiſſion, du royaliſme des Quakers Penſilvaniens.

des *Prônes civiques*, M. l'abbé Lamourette, a confondu ſon calomniateur, en préſence de toute l'aſſemblée électorale de Paris. Le ſage Gabriel Brizard vous dira les démarches inſenſées du curé très-artificiel de St André des Arts, lorſque je fis, il y a douze ou quinze mois, ma première motion pour les funérailles de Voltaire: Chriſtophe de Beaumont en re-

---

C'étoit bon, ſous l'ancien régime, d'oppoſer un livre ſacré à des hommes ſacrés; mais aujourd'hui toute myſticité doit s'évanouir devant une conſtitution ſublime, qui ne pouroit adopter la divinité d'un volume, ni l'infaillibilité d'une égliſe, ſans compromettre ſon exiſtence. La raiſon & l'illumination ne ſauroient s'aſſeoir ſur le même trône. L'édifice du catholique s'appuie ſur l'*infaillibilité* des conciles épiſcopaux; or, non ſeulement nos 83 évêques ne ſeroient pas reçus parmi les mille & un évêques romains, mais nous ne pouvons pas même reconnoître l'ariſtocratie des conciles presbytériens; car l'Egliſe eſt l'aſſemblée de tous les fidèles. Il n'y auroit donc d'infaillible que les conciles laïques, les aſſemblées nationales: & je doute que le plus chaud partiſan du corps conſtituant, voulût nous donner cette infaillibilité pour un article de foi. Prêtres débiles, politiques inconſéquens, vous échouez ſur les écueils du Papiſme & du Quakeriſme; vous ne ſortirez du labyrinthe, qu'en brûlant au reverbère du bon ſens, vos écritures arabo-hébraïques & gréco-ſyriaques.

fuſant la ſépulture au grand homme, ne tint pas un langage plus ſuperſtitieux. Ce Curé a donné du pain aux pauvres : c'eſt une excellente choſe que la charité; mais il n'a fait que ſon devoir, mais il a cela de commun avec tous les fanatiques & tous les charlatans. J'ai connu un des plus fameux impoſteurs de la terre, qui diſtribuoit toute une fournée de pain à la porte des boulangers. L'aumône eſt le pont-aux-ânes des enjolleurs; auſſi les honnêtes gens font-ils l'aumône ſans bruit. Ce ne ſont pas des aumôniers tonſurés qu'il nous faut, depuis que les corps adminiſtratifs ſont les aumôniers de la nation. Il s'agit d'élire des paſteurs éclairés, tolérans; & quelque vertu qu'on attribue à nos nouveaux évêques, leur plus grand mérite ſera de faire en ſorte de n'avoir point de ſucceſſeurs.

Ah ! ſi la nation ſavoit que tout le chriſtianiſme, que tous les ſyſtêmes révélés ne tiennent qu'à un fil, & que j'ai coupé ce fil avec mon livre de la *certitude des preuves du Mahométiſme*. Malgré ma répugnance à me citer moi-même, j'en appelle à tous les hommes ſincères & de bonne volonté; ils atteſteront qu'après la lecture de cet ouvrage, dont la méthode eſt auſſi nouvelle que déciſive, on ne

ſauroit

ſauroit être chrétien, ni d'aucune ſecte religieuſe : on ſera théiſte tout au plus. Que les docteurs de Sorbonne & de Navarre, que l'eſtimable prédicateur Récollet Lambert, que les nombreux auditeurs qui aſſiſtèrent à la *Conférence* qui ſe tint pour ma *converſion*, au château de St Germain-en-Laye, en juillet 1781, ſe rappellent la victoire que je remportai ſur l'erreur, avec la *Certitude des preuves du Mahométiſme* à la main.

J'exhorte tous les amis du genre-humain, à méditer un principe que je vais leur préſenter ; ſa vérité eſt trop évidente pour m'étendre davantage ſur des matières qui ont abſorbé une bonne partie de mes études ; ſa fécondité exercera les veilles de nos écrivains patriotes. Voici mon axiome : *l'expiation à côté du crime, rend la religion inutile & nuiſible* ; *la punition à côté du crime, rend la loi ſalutaire & toute puiſſante.* Nous voyons journellement le ſexe timide embraſſer un état damnable : nous voyons journellement le ſexe intrépide renoncer à un état pendable.

F I N.

ERRATA.

On trouvera dans cet ouvrage très-peu d'inadvertences typographiques ; & ce n'eſt pas la faute de l'auteur ; ſi MM. les imprimeurs ont mis *un* eſquiſſe au lieu d'une eſquiſſe, *Sybariſte* au lieu de Sybarite. Quant à l'hémiſtiche cité au bas de la page 14 : *Hors des loix & des mœurs*, il vaudroit mieux ſans doute, que le poëte Boisjôlin, digne élève du poëte de Lille, eût dit : *Hors les loix & les mœurs*, &c.


215

